

Université du Québec

Mémoire présenté à l'Université du Québec à Rimouski
comme exigence partielle de la Maîtrise en Études littéraires

par
Jacques Dubé

...D'oeil de terre langue d'oïl

1989

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Rimouski
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Rimouski

Résumé

Le sujet du mémoire est **D'oeil de terre langue d'oïl** s'écrivant.

«S'écrivant», car tel qu'il se présente, le mémoire raconte un voyage intérieur comme une *naissance autre*, celle d'un homme, celle d'un poète, celle d'un roman et de ses personnages, celle d'un Québec et son histoire, celle d'un livre en train d'arriver en gare colimaçon pour une destination à connaître.

Naissance autre soudainement vécue par l'auteur après qu'il eût écrit une **l'être d'amour à l'être aimé**. En la relisant, il a plongé dans le dedans qui rejoignait le dehors et dans cette rencontre d'eau douce et d'eau de mer, il a reconnu les métamorphoses du temps. Naissant autre, naissant à soi, il devait accepter de perdre moi, se laisser entraîner dans le remous comme dans un océan. Jusqu'où? Jusqu'au seuil.

Rien ne s'opère, rien ne secrète, tout se troque. Pour devenir autre, il faut accepter de perdre la face. Pour renaître, il faut donner sa vieille peau. Mais à personne d'autre qu'à l'enfant qui veut s'humaniser. S'humaniser, c'est pratiquer l'échange, l'art du troc, la rencontre, l'osmose. C'est renoncer à l'infantilisme qui saborde l'éternelle jeunesse. Lorsque l'enfance s'humanise, l'enfant parle à l'enfant, aux petits enfants, aux arrières-petit-enfants.

«S'écrivant» car le mémoire est un cri qui se répercute jusqu'au chant. Celui du merle d'Amérique? Oui! Mais surtout celui d'un Métis naissant.

Le processus de création de ce mémoire n'aurait pas été complet sans que se donnent à voir les balises avec lesquelles l'auteur a **assisté**, du désir au deuil en passant par le plaisir et la violence, **ces naissances autres**. Balises comme une sage-femme qui aurait conduit l'auteur à partir et à revenir autrement. Ces balises sont l'instance critique, le bon sang dira Claire Lejeune, qui autorise l'auteur à expliquer le processus de sa création littéraire.

Elles proviennent d'essais littéraires, d'essais poétiques de différents créateurs. Les balises sont livres d'une bibliothèque. Elles deviennent des épigraphes qui ponctuent le mémoire. Cette ponctuation donne au lecteur la possibilité de porter un regard critique et complice sur le texte de création. Autrement dit, ces épigraphes-balises lui donnent le moyen de participer, de penser à l'élaboration du texte, comme elles ont permis à l'auteur d'avancer jusqu'à aujourd'hui, d'articuler sa personne, c'est-à-dire son je et son nous.

Remerciements

Je profite de l'occasion pour remercier monsieur Paul Chanel Malenfant non seulement de m'avoir prêté ses yeux et de m'avoir accordé son soutien en tant que directeur du mémoire mais aussi pour l'ouverture dont il a fait é-preuve durant toute la période de rédaction . Un grand merci à monsieur Renald Bérubé et à madame Claire Lejeune pour leur disponibilité et leur profonde implication en tant que lecteur interne et lectrice externe du mémoire. Enfin, à tous mes amis sans qui l'auteur n'aurait tout simplement pas eu plaisir à créer ce mémoire, je dis un gros merci.

TABLE DES MATIERES

Résumé	i
Remerciements	ii
Tables des matières	iii
Titre	
Épigraphes	
J'observe le silence qui m'est tombé dans l'oeil	8
Je fissure le désert	36
Pour avancer je me repère	54
Pour dire je devais sortir du mutisme	159
Pour sortir du mutisme je devais dire	167
Bibliographie	188

...d'Oeil de terre, langue d'Oïl

L'ultime enjeu du principe de raison n'est pas l'intégration par la conscience du pourquoi et du comment des choses de la vie, c'est la possession par le sujet savant d'un capital de savoir conceptuel qui lui confère une compétence, c'est-à-dire une autorité. Son enjeu va à l'encontre de toute connaissance de soi, c'est-à-dire de toute connaissance initiatique, car l'acte de comprendre est implicatif donc dépossessif avant d'être explicatif. Dans l'optique du savoir, maîtrise signifie possession, domination. Dans l'optique du connaître, maîtrise signifie franchise donc dépossession. L'ultime enjeu du savoir est la jouissance d'un pouvoir; celui de comprendre est la jouissance inhérente à l'accomplissement du destin de soi.
L'un relève de l'*avoir*, l'autre de l'*être*.

Claire Lejeune, 1985

Je crois que l'avenir humain ne peut s'ingénier que de la connivence créatrice de l'académique et de l'artisanal, de l'institutionnel et du marginal, du logique et de l'analogique. C'est la pratique quotidienne de "nouvelle alliance" qui est toute à imaginer!

Claire Lejeune, 1979.

Chacun est le centre du monde; chacun, justement; et c'est parce que le monde est plein de centres de la sorte, qu'il est précieux. Tel est le sens du mot être humain:
 Chacun est un centre, à côté d'innombrables autres centres, qui le sont au même titre que lui.

Elias Canetti 1965

La saison des pommes était terminée. L'homme arrivait d'Irlande. En réalité il s'était rendu jusqu'à Belfast, juste pour voir, le temps d'un souper. Durant les trois semaines que dura la cueillette, il avait désiré leur point de vue. A la hauteur du 44e parallèle, sur le mont Mansfield, au coeur des montagnes dites Vertes, maillon de la chaîne des Appalaches, le regard de l'homme n'avait rencontré aucun obstacle. Au nord le Québec, à l'ouest le lac Champlain, les Adirondacks et plus loin les Grands lacs, au sud les Appalaches qui s'enfoncent dans les Etats-Unis, à l'est les montagnes dites Blanches. Sur la route du retour qui mène à l'Atlantique, la neige précoce d'automne tempêtait. L'homme arriva en territoire québécois en traversant la République du Madawaska dit le pays des Brayons. Des broyeurs de lin?

Il roula dans le maillon dit les Notre-Dame, qui s'étend de Gaspé à Montréal, et s'immobilisa sur les rives du fleuve Saint-Laurent à l'endroit où se jette la Rimouski. La fête de l'automne avait pris fin la veille. L'homme marcha dans les rues de la ville. Il remarqua ici et là de jeunes arbres coupés. Il vit aussi des corps d'orignaux écartelés sur des voitures et des camions. Comme les arbres, ils avaient été tués dans l'arrière-pays.

L'homme tenait, entre le pouce et l'index de la main droite, une pièce de monnaie dite vingt-cinq cennes. D'un côté de la pièce, il y avait le visage de la reine d'Angleterre et, de l'autre, le buste stylisé d'un orignal au panache en éventail. Ils étaient naguère les maîtres du Canada. L'homme pressa la pièce entre son pouce et son index et la tendit à un jeune homme qui la lui avait

demandée. Quelques jours gris plus tard, une femme âgée lui dit dans sa belle langue québécoise: «Ça sent l'hiver!». L'homme se rendit chez lui en jonglant avec les mots «et pourtant elle n'a pas d'odeur!».

L'homme écrivit dix jours durant l'**Oregnac débusqué**: le récit d'un orignal qui, à la fin d'un été, s'enfonça dans la forêt métaphorique, perdit la carte durant l'automne et dériva tout l'hiver jusqu'à la débâcle d'un printemps. Dans cette rivière qui le charriait vers le fleuve, l'orignal comprit qu'il devrait refaire ses forces sur la terre ferme et ensuite qu'il devrait plonger dans la rivière, remonter l'hiver de dérive s'il voulait rejoindre un certain automne qui l'avait vu partir et surtout cet été qui l'avait assuré de son retour. La onzième journée l'homme lâcha le crayon et se mit en marche de **faire**.

Pendant qu'en lui l'orignal repoussait les orignaux hors de son territoire, l'homme se présenta aux femmes, aux hommes et aux enfants de la ville. Tel est mon nom, telle est ma famille. Durant six jours il émonda les cerisiers, tailla les cèdres tout en laissant aller son fou. Aux petites heures du matin de la septième journée, il se dirigea vers trois hommes ivres qui s'apprêtaient à monter dans leur véhicule. Les trois hommes le virent venir. Le premier des trois s'avança en lui ordonnant de s'en aller. Le second s'était assis dans le véhicule. Sans trop ralentir son pas, l'homme lui dit calmement de le laisser passer. Le dernier des trois conseilla au premier de laisser tomber. Ce qu'il fit. Mais avant d'entrer dans la voiture, alors qu'ils avaient entre eux la distance d'une pièce de monnaie, le premier dit à l'homme qui avançait toujours «toi et ta maudite pudeur!».

L'homme n'avait rencontré aucun obstacle entre elle et lui. La voiture était déjà rendue loin. L'homme souriait. Tout en marchant il se disait «drôle de formule pour signifier que le rideau se lève sur la réalité maintenant que la pièce est terminée». L'homme se rendit chez ses plus vieux amis avec qui il passa quelques temps. L'hiver se lèverait bientôt. La nuit serait percée à jour. Il restait beaucoup à faire. Mais, juste, la vie commençait.

Une pensée à laquelle serait refusé le pouvoir d'opérer une suffisante saisie de ce qui s'accomplit en elle-même ne serait pas ce que nous appelons la pensée ; ce serait déjà de l'activité pensante, mais pas encore de la pensée humaine. On vient de tracer, incidemment, la frontière qui sépare l'homme de l'animal.

Gustave Guillaume, 1952

Si, [...], la capacité de distinguer le bien du mal se révélait liée au pouvoir de penser, il faudrait être en mesure d'exiger de tout être sain qu'il l'exerce, quel que soit son degré d'érudition ou d'ignorance, d'intelligence ou de stupidité.

Hannah Arendt, 1977

La consubstantialité originelle du diable et du bon dieu me devint matière infinitive à filer ma pensée au jour le jour. Ainsi la photosynthèse me devint-elle source de psychogénèse.

Claire Lejeune, 1983

A quoi sert de casser la noix quand on peut la chatouiller

Près de deux ans avant que je ne revienne chez moi, ou à nous, autrement dit avant que deux orignaux, mâle et femelle, ne fréquentent, ma vie durant, le même marais et que je livre le texte que tu as entre les mains, j'habitais une chambre cuisinette près du centre-ville de Rimouski.

A l'occasion je parlais de pluie et de beau temps avec le propriétaire de la maison de chambres. Je me souviens. Cette journée d'automne 1986. L'homme me racontait l'époque où une partie du sud de Rimouski, le quartier Saint-Pie X, était occupée par un camp militaire. Même si son histoire m'intéressait, j'étais surtout attiré par le manège de ses mains. J'avais, pour

ainsi dire, la nette impression qu'un écureuil me causait. Le propriétaire de la maison de chambres palabrait en mâchant des amandes de noisettes. C'est un écureuil, lui ai-je demandé, qui vous a montré comment ouvrir une noisette?

L'enfant et ses compagnons cueillaient des noisettes dans les bois à la périphérie de Mont-Joli. Ils en amassaient une grosse poche. Ensuite ils rapportaient leur cueillette en ville et frappaient la poche de jute sur le trottoir dans le but d'attendrir la peau piquante qui protégeait les fruits. Puis ils enlevaient de chacun d'eux cette peau attendrie et déposaient les noisettes dans des pots de verre. Enfin, installés sur le bord du boulevard Jacques-Cartier, les jeunes Mont-Joliens mettaient en vente le fruit de leur cueillette. Quand ils avaient goût de noisette, ils usaient de leurs dents, se servaient d'une pierre, d'un marteau ou encore du casse-noix. Mais les dents se cassent à la longue et le marteau ou le casse-noix brisent l'amande en mille miettes.

En fait, plus la coque offre de résistance, plus l'amande se brise. Les enfants ne se demandaient pas comment ils pourraient ouvrir le fruit sans se briser les dents et sans briser l'amande. Bien sûr, en frappant ou pesant avec délicatesse, on pouvait toujours... En fait il n'avaient jamais regardé de près la noisette. Le fruit avait-il une faille? Il ne leur était jamais venu à l'esprit de dire: noisette, ouvre-toi!

Tout en me causant du camp militaire, le propriétaire de la maison de chambres grattait, à l'aide d'un petit canif, l'extrémité pointue du fruit jusqu'à ce qu'apparaisse un minuscule trou dans lequel il introduisait la pointe fine du couteau. Il poussait délicatement la lame, la tournait et le tour était joué. Le fruit découvrait l'amande. Sans bris, l'amande voyait le jour. Pourquoi a-t-on inventé un casse-noix si on ne sait pas se servir d'un petit couteau? Rien ne sert de casser le fruit, de briser la coque pour qu'apparaisse l'amande ou la graine. Ainsi pour atteindre la pensée, rien ne sert de se casser la tête. Il suffit peut-être de regarder comment l'écureuil s'y prend avec la noisette.

J'intuitionne le manège de l'écureuil et celui de la noisette. Soutenue par les deux petites pattes de l'écureuil, la noisette tourne dans la bouche du petit rongeur et l'extrémité du fruit, celle qui pointe, se lime sous cet effet rotatif combiné à l'effet rabotant des dents. Quand l'écureuil ressent la rondeur du fruit, il sait, grâce à la finesse de ses dents et à celle de son regard, où se trouve l'ouverture. Poussant sa dent dans la fente et donnant un coup de barre à l'aide de ses deux pattes, l'écureuil force la coque comme une clef tourne dans une serrure. La coque s'ouvre en deux parties distinctes et l'amande s'offre entière.

L'écureuil a-t-il découvert serrure au fruit parce qu'il avait la clef, l'appétit ou le désir de l'amande? L'amande porteuse d'arbre, la graine, voulait-elle sortir de sa coque? Si oui, elle devait se trouver une clef pour qu'apparaisse sa serrure, seule chance qu'avait l'arbre d'être.

Comment l'écureuil a-t-il su que le fruit contenait satisfaction à son appétit? Je pense que l'arbre, ici le noisetier, lui a glissé mot car, jaloux de ses fruits, l'arbre n'en connaît pas moins la nécessité de l'autre sans qui ses fruits sècheraient au vent. L'écureuil enterre, comme un semeur, les fruits de l'arbre. Il se donne un mal fou pour en cacher partout. Et ce petit animal qui avait si peur de manquer durant l'hiver, laisse à la terre une bonne partie de sa récolte. Ainsi les fruits oubliés peuvent, lorsque toutes les conditions de la naissance sont réunies, faire germer la graine porteuse d'arbre.

Entre l'arbre et l'écureuil, comme entre tous vivants, se tisse une *alliance créatrice* que la force et la technique humaine auraient peut-être niée. Par mégarde? Par méprise? Par amnésie? La force et la technique surviennent parfois à cause d'une inattention, d'un malentendu et souvent d'un oubli. Il arrive aussi qu'on imagine un outil démesuré à partir d'une gourmandise énorme ou d'une grande peur. Souvent en manquant de coeur! Je pense moi qu'au début des temps c'était avec l'ongle que l'homme en manque grattait le fruit du noisetier. Et que par accident il a découvert là une façon de se ronger les ongles. Mais il développa ensuite sa technique à partir de l'offre et de la demande. Il me semble que, maintenant, débute l'ère du **donnant donnant**.

**J'observe le silence
qui m'est tombé dans l'oeil.**

Panneau de signalisation

Le premier pas d'expression est un pas d'analogie. Un pas analogique qui associe l'écriture à la sédentarité et la parole au nomadisme, la fixité de la première association au silence et la mobilité de la seconde au brouhaha.

S'il se trouve soudain, pour la première fois, devant quelque chose qu'il ne reconnaît pas, qui lui vient de nulle part, il prend peur et titube : car c'est là son bien propre.

C'est parfois peu de chose : une cacahuète, une racine, une pierre minuscule, une morsure venimeuse, une odeur nouvelle, un son inexplicable; ou peut-être, d'emblée, une sombre veine : s'il a le courage et le sang-froid de se réveiller du premier vertige timoré, de le reconnaître et de le nommer, alors commence sa propre vie, proprement dite.

Elias Canetti, 1965

Et c'est l'heure, ô poète, de décliner ton nom, ta naissance, et ta race...

Saint-John Perse, 1960

L'effritement du silence

Assis à ma table, si je veux écrire une parole potable qui donnerait à voir comme on donne à boire, je dois aller puiser là où elle jaillit sans compromission; où elle est partagée. Donc où elle n'est pas censurée, pas atrophiée, comme ici, par l'écrit; je dois aller là, dans ce brouhaha. Le brouhaha hypertrophie la parole.

L'esprit de celui qui demeure assis s'assure et se fixe; il amasse; au profit du mutisme ou du silence il censure, il atrophie la parole. Au contraire, l'esprit de celui qui se lève et marche, se compromet, se déstabilise, se partage; au détriment du mutisme ou du silence, il permet la parole.

Ainsi pour dire la parole, je dois adopter l'esprit de celui qui se lève et qui marche : **je quitte ce siège, cette chaise, cette chaire qui me sédentarise**. Je dois sortir du mutisme, troquer la chaise contre la tente et me nomadiser: **je marche ce lieu où la parole abonde, où elle est pâturage et source**. Ainsi pour dire, pour peser mes mots, mon esprit doit se mouiller...les pieds.

Auparavant sédentaire, dorénavant nomade.

Mais voilà qu'au moment où je m'apprête à sortir pour prendre la parole, j'entre de plain pied dans un vestibule. Je m'arrête sur le seuil de la porte. Entre le dehors et le dedans, je suis sur le point de sortir et sur le point d'entrer. J'occupe un **point de jonction**.

En d'autres mots j'occupe le point de vue du présent. Entre l'exclamation et l'interrogation je me concentre. Je me situe entre celui qui était assis et celui qui bougera. Entre un lieu qui m'attache, la terre, et un autre qui m'attire, l'air, j'occupe le présent, j'occupe le seuil de la porte.

D'une part pesant les mots, les doigts au-dessus du clavier, j'épuise les sons que je fixe en terre. **J'interroge**. D'autre part puisant les sons, les doigts dansant au-dessus du sol, je soupèse les mots que je lance en l'air. **Je t'exclame**. Mais où que je puisse être, je ne suis plus là. Je suis ici; je traite un texte pendant qu'une odeur de poulet et de légumes verts cuits à la vapeur chatouille mon appétit de vivre, de boire et de manger.

Installé entre le dehors et le dedans, **assise génératrice** qui se nourrit d'un mouvement descendant et ascendant et qui prend le début pour la fin, je nourris et j'anime les deux lieux. Je lie les lieux.

Maintenant nomade dans sédentaire.

Dans ce vestibule, **plus près** de l'oreille interne que de l'oreille externe, j'ai une vue imprenable sur le mouvement vibratoire des sons dans l'air. L'air cogne à ma paroi. J'ai un oeil sur l'organe de Corti qui agence en signaux ce que ma vue embrasse. Coeur et cerveau (s')ordonnent.

Ici, j'arrange à ma manière, j'encercle la parole qui se fixe tantôt coeur et tantôt écorce. Je n'ai plus seulement l'esprit de celui qui est assis, j'ai aussi l'esprit de celui qui se lève, qui parcourt le territoire, qui échange avec le souffle émanant de chacun des lieux. Je ne me suis pas seulement dédoublé, je suis aussi le souffle qui lie les lieux.

Je suis sur-place et tout bouge. Place qui bouge, plaque-tournante, dont les rayons sont paroles qui sautent de sillon en sillon, je suis plaque-parlante. Dans ce vestibule, à la fois partout et nulle part, j'adhère aux lieux; je colle à eux. Je suis le texte que je pense. Il est ma pensée qui imprime des **pas** entre deux **rôles**, entre deux termes qui marchent ensemble.

Auparavant simple dorénavant multiple

Dédoublé, j'ai transgressé la loi de l'unité apparente, la loi du singulier commun. J'ai commis une infraction; je suis, aux yeux de celui qui lit, non seulement deux esprits comme le dernier des schizophrènes. Mais encore, je suis l'esprit lieur. Mon infraction est une multiplication.

À la fois pluriel et sédentaire délinquant, je voyage sur place dans le lieu nocturne, hiémal et infernal. Lieu blanc comme neige où je ne distingue encore ni son ni lettre. Lieu chaud comme la terre qui sommeille. J'avance sans quitter ma place dans l'espoir que se manifeste une définition commune et inévitable.

J'avance comme un point de jonction. Tel un nomade attaché au corps qui écrit, j'avance dans un lieu qui précède le jour ou qui le suit de près.

Pour se déplacer la nuit à-venir le nomade possède le matériel du jour trépassé. Lorsqu'il quitte le corps social, la loi du sédentaire auquel je reste attaché, le nomade emprunte ma grammaire pour se retrouver et s'enfoncer dans la sienne. Je veux dire que l'inconnu n'est pas chaos. Parti avec le nomade, je suis toujours dans une grammaire. Une grammaire est un bon signe d'organisation.

Tant que j'avance, le point final d'une phrase veille comme un jour qui se lèvera à l'est. Un point veille comme un dimanche qui termine ou qui ouvre une semaine. Un point veille comme un faux rendez-vous que je pourrai troquer contre un bon vrai souper en ma compagnie propre ou en bonne compagnie.

Maintenant multiple dans simple

Où que j'aïlle j'ai espoir d'être à nouveau, de voir le jour. Ainsi où que j'aïlle je ne me retournerai pas sur mes pas puisqu'ils apparaîtront au fur et à mesure de ma marche. Les derniers pas rejoindront mes premiers pas.

Je ne me fixerai pas ailleurs que dans mon corps qui écrit, dans le texte que je suis devenu lorsque j'ai mis le pied sur le pas de la porte, sur le point de jonction, installé dans une sorte de vestibule, de ici maintenant, où mes narines reçoivent les odeurs d'un dîner auquel m'invite l'appétit de vivre.

Quoi qu'il arrive, j'avancerai. Je me hisserai, je me risquerai jusqu'à la barre du jour. Je prendrai le levant par le ponant, le devant par le derrière, l'endroit par l'envers, le lieu par le non-lieu, le monde par la langue, la réalité par le rêve, le printemps par l'hiver, le dessus, le jardin, par le dessous, la terre, soit le paradis par l'enfer. Mes derniers pas seront les premiers, mon dernier temps sera le premier.

Au bout de la nuit il y a le jour, veille de la nuit.

Je sais que cette sortie va coûter sa chaire au sédentaire. Je sais que je reviens prendre ma place à la table d'écriture.

Quand? Quand je serai épuisé, fatigué; tanné de m'être chassé? Quand j'aurai épuisé ma proie. Quand j'aurai remis l'envers à l'endroit. Quand j'aurai traversé. Quand j'aurai transgressé. Quand le nomade aura complété sa semaine de travail. Quand j'aurai compris, quand je comprendrai que c'est moi qui avais voulu, qui voulais me lever et qu'il faudrait bien que je revienne, que je dois revenir, m'asseoir à ma table, à mon texte, à ma place au lieu de la ré-générer un peu partout sur le territoire. Quand le nomade, ce visiteur du soir avancé, décidera de mettre fin à mon déplacement, à ma délinquance. Quand je me sédentariserai.

On rencontre l'inévitable lorsqu'on ouvre l'oeil. L'inévitable est l'évidence que j'atteins ici, dans ce vestibule.

Dans ce vestibule, je circonscris mon horizon. Ma marche surmonte l'insurmontable. Je me définis. Je persiste et je signe. À la fin de l'envoi je touche...à terre.

Tout vient à point à qui sait atteindre. J'attends ma cible, moi, que je rejoins en bout de ligne.

J'arrive à moi avec l'odeur qui m'attire.

Panneau de signalisation

Le second pas d'expression est un pas analogique qui associe le sédentaire au dormeur et le nomade au rêveur, le corps qui écrit au corps qui dort et le corps qui part au corps qui rêve.

Quand la violence eut renouvelé le lit des
 hommes sur la terre,
 Un très vieil arbre, à sec de feuilles, reprit le
 fil de ses maximes...
 Et un autre arbre de haut rang montait déjà des
 grandes Indes souterraines,
 Avec sa feuille magnétique et son chargement
 de fruits nouveaux.

St-John Perse, 1945

La dilatation (ou l'endiguement) de la parole

Quelque chose m'est tombé dans l'oeil. Personne à mes yeux,
j'attends que quelqu'un passe.

Il fait hiver.
 Chaud comme neige, le corps résiste au froid. Je marche désir en
 avant, dans la saison de force. Est-ce le dehors qui
monte en moi?

Sur l'asphalte sec d'une ville nord-américaine, je pèse le pétrole
 qui est probablement la métamorphose d'une forêt de dinosaures
 ensevelis depuis des millénaires. Je pèse la **mémoire qui**
refait surface, solide de la terre.

J'ai soif de nommer. Le corps qui résiste questionne les lieux. Je
 veux dire qui m'est tombé dans l'oeil.
 Je veux dire qui abreuve un corps abandonné aux lieux tantôt
 noirs, tantôt blancs mais toujours multicolores.
Je m'abandonne aux lieux;
dans le jour comme eux je dors.

Le corps singe l'hiver pour faire advenir.
 Pour faire jaillir, pour faire sourdre des lieux, mon corps fait la
 saison de force. Pour entendre soupiner les lieux, le corps se fait
 sommeil de la terre.
 Pour faire transpirer le silence,
j'endigue la parole. J'accrois le pas.
Je mendie temps.

Il fait nuit.
Le corps mue. J'écris désir en avant dans le circuit de
reconnaissance.

Est-ce le dedans qui monte en moi?

En écrivant je ne fais qu'un avec les lieux,
qu'un avec le corps qui me recueille, qui me tait,

qui m'arc-boute qui m'enneige et qui m'altère.

Ici dans le solide le corps abandonné aux lieux est
tantôt celui d'une mère-grand qui expire dans une chambre
d'hôpital et qui donne essence à ceux et celles qui la souffrent
donc qui s'y abandonnent,
tantôt celui d'une femme de vingt ans qui se délivre et qui donne
naissance
à cet autre corps qui s'abandonne aux lieux, pour naître à eux et
palper l'air de toute sa nudité.

Tantôt il est texte, mais tous jours
le corps abandonné aux lieux est le corps qui me parle.
En me taisant le corps qui parle s'écrit.

En me taisant, il m'écrit. En m'abandonnant aux lieux, je ne fais
qu'un avec la mémoire, ce corps qui fait surface sur place. Le
manège, là-dedans là-dehors, n'est pas sorcier. Il est sourcier.
En m'ensommeillant, je m'assouvis; en mimant le sommeil des
lieux je m'affranchis; je transgresse; en achevant d'atteindre,
je nais aux lieux.

Pour s'abreuver, le corps s'altère; pour s'éveiller, le corps
s'enneige; pour jouir, le corps s'arc-boute; pour s'écrire, le corps
se tait; pour se lire, le corps se re-cueille.

Là-dedans, là-dehors,
la métamorphose ressource!

Quelquechose m'est tombé dans l'oeil. Je fais l'hiver. Je marche
 dans la ville de Rimouski sise au nord-est de l'Amérique
du Nord. J'ai soif.

Je veux dire qui abreuve un corps
 abandonné aux lieux noirs, blancs et multicolores.

Je suis l'hiver. Ainsi j'écris assoiffé, enneigé, endormi.
 Dans le champ de ma vision qui passe,
 qui fige mon corps?

Je fixe qui passe dans le champ de ma vision.

Je mime le sommeil de la terre. Abandonné aux lieux le corps qui
 mime sommeille.

En m'abandonnant je ne fais qu'un avec les lieux.

Je souffre les lieux.

Pour abreuver, exprimer ce qui sourd des lieux,
 j'écris sur le sommeil de la terre; je me tais

pour laisser parler ce corps qui mime son sommeil nocturne,
 hiémal mais toujours infernal, c'est-à-dire d'en dessous,
 tellurique,
clair-obscur.

Le sommeil est en quelque sorte la somme de tout. En me
 couchant je fais le total pour repartir à zéro. En me couchant sur
 le texte,

je m'écris.

Je nais aux lieux.

Ma soif de nommer fore les lieux.
Qui me souffle à l'oreille?

Pour laisser entrer le jour, le corps mime la nuit; pour voir le
 corps rend aveugle; pour puiser, le corps épuise. En s'abandonnant
 à l'inépuisable, le corps épuise l'inné-vi(t)able.
 Il sensibilise. Il donne
le son qui palpe.

Le corps mimant la terre qui sommeille, monte la lucidité.
 Cerbère du temps, il achève de se fendre;
il achève d'aboutir.

Abandonné à la terre qui sommeille, le corps rêve l'oeil qui palpe
 l'air; il rêve de donner cette excroissance de la présence
 affamée de lumière pour aérer le lieu qui n'a jamais vu
le jour.

Abandonné à la terre qui sommeille, le corps épuise à l'air; il
expire, il espère.
 En puisant (à) la terre, en l'aspirant, le corps risque d'ébruiter
 envers, de dérouler les sons qui colorent.
Le soupir du corps qui mime est spire.

Soupirail de la terre, orifice d'eau potable,
le soupir du corps qui parle est spiracle.

Il inonde le lieu qui n'a jamais vu le jour. Il monte la lucidité du
 temps,
 songes de la nuit des temps.
Sont-ce les nuits du temps?

Personne à mes yeux,
je marche sur la mémoire solidifiée sise aussi dans une ville
au nord-est de l'Amérique du Nord.

J'attends l'ébruitement de la terre:
Je veux dire qui abreuve un corps abandonné
qui tige en saisons,
avec langueur,
qui se déploie en tournoyant
autour de la moelle.

Je veux parler de qui je parle.
Languissante,
lente expansion longue,

sa présence qui mime le sommeil de la terre
se ramifie à l'air en se radicalisant à la terre.
J'espère celle qui se détend hors de sa couche de duvet,
je l'entends qui se déroule hors de son cauchemar,
de sa pression,

du sol que je foule,

du pied que je fouille.

J'attends le fracas de l'aube:

fruit du sommeil
du corps abandonné aux lieux blancs, noirs et
toujours multicolores. Oeil désiré, verte langue, belle parole
folle, eau potable;
fruit de la passion du corps qui monte en languissant la lucidité:
fruit de partage,
pâtüre nue, parole de nomade, sauvage rumeur,
vie sale pas encore dite.

La parole potable
 qui nourrit le corps qui s'altère
 en mimant les lieux nocturnes, hiémaux, infernaux,
 surgit de l'aporie, de l'embarras où croît le corps qui occupe
 entre ciel et terre
le champ de ma vision.

C'est de ce corps que je parle.
 En me taisant il s'écrit;
En s'écri(v)ant il me dit.

Le corps qui résiste à la saison de force en fixant le corps qui
 mime le sommeil de la terre pleure de jouir.
 Le parler transperce le taire. Le dedans pénètre le dehors.
Mon cœur de mal me soulève.

Le corps pleure de jouir;
 il pleure de pleuvoir.

Fontaine qui mime le sommeil de la terre,
il rend jouvence la terre.

A la nuit il transmet le jour.
 A l'air il transmet la terre,
langue verte du temps premier.
 lucidité

Men-songe de la nuit des temps; sont-ce les nuits du temps?
**Le corps est pas-sage
 d'années-lumières.**

Pour ne pas détruire la beauté du monde,
 le corps se ramifie à l'air en se radicalisant à la terre.
 Dans l'embarras il croît,
 dans l'aporie il invente la fontaine qui abreuve d'air l'espace.

Sans la danse
 de celui qui mime le sommeil de la terre,
 sans la noria
 la rivière s'assèche, l'eau s'infecte,
l'esprit dévore les lieux.

En traversant celui qui croît,
 de haut en bas, de la racine au bourgeon terminal,
 en rayonnant du coeur à l'orée et de l'écorce au noyau,

Le soupir du dedans espère l'air du dehors.
il rejoint les lieux.

Par cette danse première
 l'air expiré se rend potable.
 Danse première, la **noria** est métamorphose d'**ADN**.
 Dans l'aporie qui est eau qui monte et qui descend sur terre qui
 tourne sur terre autour d'une moelle,
le corps en manque de corps danse.

Droit comme un regard franc le saumon file dans le remous.
 Dans l'eau qui se renverse il rejoint celle qu'il rêve. Il l'enfante,
 il s'abandonne pour donner naissance à l'autre qui l'appelle de
 toute son odeur, qui l'éveille à toute sa chair.
L'ombre le suit l'odeur l'éveille à la vie.
Vivants sommes vivants.

Le corps me souffle à l'oreille.
 Le corps (me) délivre la vie.
 Soupirlail de la terre,
 le soupir jette la lumière dans le lieu
 qui n'a jamais vu le jour.

De son agitation la terre transpire
 une rivière qui coule et déborde de son nid.

Fontaine qui mime le sommeil de la terre,
il rend jouvence la terre.

Son allure,
 sa démarche

pure métamorphose.

Lorsque le corps parle ver-dit,
 des myriades d'yeux s'ouvrent, captent la lumière et inondent de
 sons l'air pour le rendre viable. Ses yeux transmettent
 l'inévitable, évidence commune:

paroles folles, langues à franchir.

Ce corps dont je parle conduit l'énergie
 champ contre champ;
 il équi-libre
 la force.

Il orchestre les lieux qui soufflent.

Sa manoeuvre n'est pas magique,
 dans l'aporie où il croît
je raisonne comme

Et l'étranger tout habillé
 de ses pensées nouvelles se fait encore des
 partisans dans les voies du silence: son
 oeil est plein d'une salive,
 il n'y a plus en lui substance d'homme. Et
la terre en ses graines ailées, comme un
poète en ses propos, voyage...
 Alexis Saint-Léger, dit Saint-John Perse,
 1960

Sud Est Ouest Nord Ouest Est Sud

Le poète l'avait pressenti. Il ne pourrait pas se coucher. Pas de sommeil avant que ne se soit accomplie la **suite**. Les chevaux dorment debout. Et s'il essayait... Non bien sûr. Et s'il se mettait sur la tête... Jacques, ne te défile pas! Prends le taureau par les cornes! Les mains sur chacune des parois qui le coinçaient. Il faisait grimace au vertige. La peur du vide? Oui! Mais le vide comme un soulèvement de coeur. Un vide qui vient du dedans comme un serpent vivant. Le prédateur? L'ennemi? Le nomade? Le saumon? L'âme? Il ne pouvait l'éviter. Il avait atteint l'évidence. Il devait accepter ces transports. N'avait-il pas osé écrire pour faire sienne cette présence venue du dedans? Comment vaincre la peur du vertige quand il est dedans? Amarre-toi bien à la terre!

Voilà dix jours que Dubé écrivait sans relâche. Il avait mis de côté son projet de mémoire en études littéraires. Il voulait dire son cru. Il était concentré sur **l'esprit des lieux**. Le souffle... Le poète alternait entre la marche dans les rues de la ville et le roulement de ses doigts sur le clavier de la machine à écrire. Il savait, par la façon dont ses amis recevaient son discours, que c'était reparti. Imitant l'arbre avec ses deux mains, il répétait à qui s'informait de ses activités «il se ramifie à l'air en se radicalisant à la terre!»

La suite advenait comme si, en cet hiver 87, le personnage Overdubb, opérateur de machine fixe à voyager, était revenu. La machine s'était remise en marche. Comment Overdubb opérait-il cette machine à tourner? En interprétant. Rien n'était à l'épreuve du poète. Il ramenait

tout à une chose. L'esprit des lieux à Rimouski? Rimouski, ville construite près d'une rivière. Rimouski est un nom d'origine algonquine. Ce nom signifierait, selon deux traductions, *lieu du chien* ou *terre de l'orignal*. Mais les Algonquins, peut-être des Micmacs nomades, n'avaient pas donné ce nom à une ville. Il y avait la forêt et sa faune, la rivière et son poisson. C'est le courant d'eau douce, la rivière qui se jette entre deux îles du fleuve d'eau salée, qui a hérité du nom.

Quelques familles sédentaires, d'origine occidentale, s'installèrent dans l'angle que faisait la rivière en s'engouffrant dans le fleuve. Ils s'identifièrent à la Rimouski. Puis, tranquillement, ces hommes et ces femmes de culture française et de religion catholique se réunirent en paroisse autour d'une église qui deviendrait avec le temps une cathédrale. Le centre Rimouski se déplaça. Ce qui avait été le centre parce que cours d'eau potable, carrefour des Algonquins qui campaient sur ses rives à l'aller et au retour d'un déplacement annuel en fonction de la transformation continuelle de la nature, céda la place à cathédrale. L'histoire fit qu'à l'esprit de la rivière se rajouta un esprit de clocher.

Le poète interprétait tout. Ce retour d'Overdubb aux commandes de la machine signifiait par ailleurs que Djaimé et Vieille Tabarnak alimentaient le poète. Les retrouvailles de ces deux autres personnages autour d'un centre donnait du souffle, de l'élan au poète; elles lui donnaient un brin d'esprit.

Djaimé quittait un filet inextricable. Près de deux ans qu'il se débattait comme chien et chat, comme amour et guerre, dans ce filet. A l'automne 86, le poète avait cru reconnaître Vieille Tabarnak dont il était sans nouvelle depuis avril 85. Elle s'était approchée de lui et l'avait invité à manger en sa compagnie. Djaimé étant pris dans le filet, le poète refusa son invitation. Mais il avait cru la reconnaître et cela fut suffisant pour que Djaimé sorte du filet inextricable. Quand le poète put crier en sa direction, Vieille Tabarnak était déjà trop loin. Pour l'atteindre, le poète était monté sur une table et avait dansé autour des verres et des bouteilles. Djaimé ne voyant plus Vieille Tabarnak, le poète avait sauté sur le sol puis s'était traîné jusqu'à l'hospitalité d'une amie. Car en

sautant, il s'était étiré les tendons des deux pieds. Ce qui nécessita l'utilisation de béquilles durant trois semaines. Voilà les conditions météorologiques qui avaient remis Overdubb aux commandes de la machine à voyager.

Assidu depuis dix jours à sa table de travail, le poète se concentrait sur **l'esprit des lieux**. C'était comme si tous les personnages d'un roman qu'il avait imaginé en 1983-1984 remontaient un à un à la surface de son être. Mais pas exactement de la même manière qu'à la première occasion.

Assis à sa table, concentré sur le fait que pour dire il devait sortir du mutisme, *c'était comme s'ils montaient* en lui. Marchant dans les rues de la ville de Rimouski, *quelque chose* lui parlait. Était-ce ces arbres? Ce chêne, ce tilleul? Les mots étaient ouverts comme un dictionnaire étymologique. Ainsi quand il marchait la rue dite de la Cathédrale. Le mot chaise, dérivé du mot chaire, provient du mot latin *Kathedra*. Une cathédrale serait une immense chaise à l'intérieure de laquelle se trouvent des centaines de chaises où prennent place des hommes et des femmes. *Qui est assis*, signifie sédentaire. Le poète est assis et il se concentre.

Que font ces hommes et ces femmes, ces sédentaires sur ces chaises? Ils se recueillent. Donc ils ne cueillent pas comme un nomade. Un nomade est un pasteur car il fait paître ses chevaux. Ils se recueillent mais ils ne lisent pas. Ils écoutent l'histoire exemplaire d'un homme dont la demeure symbolique est appelée le tabernacle. Ils écoutent l'histoire exemplaire que leur raconte un autre homme, un interprétant officiel et autorisé d'un mythe, d'une histoire sacrée, celle d'un homme qui est au centre de la croyance et de la foi dite catholique.

Le mot tabernacle dérive d'un mot arabe qui signifie *tente*. Une tente est un abri que l'on plie quand on part et déplie quand on arrive. C'est l'abri d'un nomade. Partir comme partager. Les sédentaires d'origine occidentale écoutent l'histoire exemplaire d'un nomade. Voilà des sédentaires qui se rapprochent sans le savoir des Algonquins qui campaient à l'embouchure de la rivière Rimouski. Et le poète se dit «pendant qu'on répète dans ce lieu de recueillement l'histoire exemplaire d'un nomade, le nomadisme meurt à

la surface de la planète». Et le poète demande «Ces hommes et ces femmes veulent-ils garder en vie le nomade de l'histoire ou celui de la réalité?»

Le poète est assis. Alors monte en lui un vertige, un dedans, un roman, un souffle...qui l'habitait depuis... En fait depuis quand? Il est glace en hiver. Il se concentre sur l'**asprit des lieux** et coule en lui une rivière. Le poète laisse venir la débâcle et surgit de lui un souffle, une sève montante. Sa gorge devient un arbre où grimpe un Algonquin.

En écrivant, le poète s'est déplacé de quelques années, à cet instant précis où j'ouvre la porte d'une chambre d'hôpital. Une de mes tantes m'avait téléphoné, m'avait demandé de venir avant que grand-mère ne parte. Quand je poussai la porte et que je croisai son dernier regard, ma grand-mère Claudia s'est éteinte. Elle avait espéré voir un de ses fils et moi, le petit-fils, je fis l'affaire, je vis l'affaire, je la vis faire. Toucher son corps, embrasser son bras. Et ensemble, femmes et homme, vivre une sensation unique. Le poète la revivait et montait en lui une fable. La fable **Sud-Nord** qui raconte l'histoire d'un pou qui, guidé par l'arbre-nain et aidé par l'écureuil, ira mordre la queue d'un chien pour faire entendre le pouls de la terre au merle d'Amérique afin que de sa fausse rouge-gorge s'échappe le soleil qu'il avait avalé en tirant les vers du nez à la terre.

Et c'est ainsi qu'à la dixième journée le poète mit fin à l'écriture. De toute cette concentration d'espace-temps, Animosh revenait. Tous les personnages étaient en place, le poète ne pouvait plus reculer, il devait partir, marcher la suite d'une odyssée sienne.

Début mars 1987. La journée serait excellente pour reprendre là où il avait laissé en avril 85. Belle journée ensoleillée pour partir. Sans oublier d'aller porter à la bibliothèque les livres empruntés. Le propriétaire de la maison de chambres, matinal comme toujours, passa devant la vitre de la chambre du poète. Donc, livres à la bibliothèque puis passer au guichet automatique de la Caisse d'Épargne Populaire Desjardins, y prendre l'argent du loyer et un peu d'argent pour le voyage.

Dès que le pressentiment fut confirmé par cette sensation du dedans, le poète était parti. La machine tournoyait. Sans retour en arrière possible. Il poursuivait en mars 1987 le voyage commencé en avril 1985, voyage qu'avait interrompu son appétit de la vie courante, son désir d'oublier. Le poète allait répondre de l'accident qui lui était advenu. Il allait marcher le territoire. Où aller? Vers l'ouest? Il pensa à la Colombie-Britannique, au *BICI* comme ses amis l'appellent. Sur la table de la cuisine, un livre sur Percé où, avant qu'il ne devienne un lieu de pêche à la morue, les Micmacs faisaient l'élevage des moules. Près de ce livre, l'épopée de Gilgamesh, le plus vieux héros mythique de l'humanité, et enfin un livre sur les dieux représentants du mal dans les religions orientales et pré-chrétiennes. «C'est maintenant que commence ton voyage! Le tien et non plus celui de l'ancêtre.»

Partir sans rien dire à personne. Reviendrait-il? Il partait avec un ruban de Moebius sous la semelle de ses bottes comme une boussole qu'il avait fabriquée à la hâte pour s'orienter dans les vents équinoxiaux de l'hiver. Marcher l'asphalte. Le poète verra bien au fur et à mesure la route à suivre. Il marchera pour retrouver le sommeil d'or. Le sommeil du juste? Dompter avec ses pieds le pouvoir hypnotique de l'imaginaire. Parcourir le territoire pour transformer la lie de l'année 85 en lait ou en miel. Devenir un arbre maintenant que l'amande s'était découverte en lui. Aller vers l'ouest? Non! Vers l'est. Direction, lieu de naissance, l'amont de sa vie. Direction Mont-Joli.

Le poète fera le trajet à pied. Après il verra. Chaque chose en son temps. Le chien blanc quittait Rimouski. Le poète partait avec Animosh. L'arbre naissant le guiderait. Cinq ou six heures de marche sans arrêt. Durant cette marche Overdubb interpréterait tout. Jusqu'aux aiguilles des sapins. Tous ses amis étaient avec lui. Langueloi, Lux des Ports, Maillapartir, Grise des Roses, Souche Berbère... Il avait les poumons de Fauxoeil. Olépage et Niche de Sol massaient ses cuisses et ses pieds. Toutes ces femmes et tous ces hommes l'habitaient réellement. Qui écrivait ce que ses pieds marchaient?

Contourner Mont-Joli de quelques kilomètres jusqu'à Saint-Joseph-de-Lepage. Le poète y connaissait des Gagnon et des Morissette. Lire les noms sur les croix de cimetières. Parler aux arbres dans la cour de l'église. Puis retour à Mont-joli, au soleil couchant de mars, sans avoir oublié de prendre, dans son ruban de Moebius, la maison où avaient vécu sa grand-mère Claudia, Albert, leurs sept filles et leurs deux garçons. Prendre une soupe à l'arrêt d'autobus. A quelle heure le prochain départ pour Percé? Par le nord ou par le sud, par la côte gaspésienne ou par la vallée de la Matapédia?

Un billet pour Percé en longeant la Baie des Chaleurs. Emprunter le chemin de son plus vieil ami, celui-là même que côtoie la voie ferrée. Traverser la vallée de la Matapédia. Y entrer par Sayabec où il connaissait des Dubé et des Beaulieu. Le poète garda durant tout le trajet le cap sur le pôle magnétique. Il savait que son voyage était magnétique. Un jeune Micmac d'une des réserves de la Baie des Chaleurs lui transmettait ce qu'il aurait à transmettre à un jeune Montagnais de l'autre côté du fleuve quand le poète l'aura enjambé deux jours plus tard.

Sous le plancher, un arbre à came permettait à l'autobus de rouler. L'autobus roulait sur des pneus en caoutchouc et le caoutchouc provient d'un arbre d'Amérique du Sud. Les pneus, remplis d'air, s'usent sur l'asphalte, ce pétrole qui provient de forêts décomposées puis métamorphosées dans la terre. Le poète, comme un arbre naissant, allait, arbre sur arbre, à une vitesse réglementaire vers l'est. Un seul arrêt, à Carleton, au lieu dit le Héron. Quelques pistes d'oiseau sur le sol. Puis le poète remonta dans l'autobus. Il arriva à la nuit avancée. L'hiver à Percé. Le poète dut marcher quelques kilomètres en direction de la seule auberge susceptible d'offrir l'hospitalité même si elle était fermée pour l'hiver. Faut pas se défilier poète, mi-chien, mi-arbre, mi-fou, mi-raison.

Marcher dans l'hiver nocturne en tournoyant sur place comme un arbre. Lier Gougou, esprit de la mer mythique des Algonquins, à la Sainte-Anne, esprit de la montagne. L'ours qui descendait la butte jeta un coup d'oeil sur cet homme qui se prenait pour un arbre. L'ours a vu l'homme fou. Le poète a vu l'ours qui a vu l'homme fou. Juste avant d'être complètement

étourdi par la nuit, il entendit les phares d'une voiture et il vit le bruit de son moteur. Il se déplaça sur le côté de la route. Le poète venait d'échanger avec des myriades d'yeux. Arbres ou étoiles dans la nuit. Aiguilles de sapins. Tout parlait. Le poète leur parlait «Nous sommes». D'un oeil à un autre oeil, le langage passait. Le poète liait les lieux et les souffles entre eux. A la deuxième voiture, il demanda d'embarquer. Un jeune couple le laissa à l'auberge Coin du Banc. CB? Etrange coïncidence!

De là son voyage allait s'inverser. Avait-il pu dormir dans cette chambre féminine, seul ordre authentique dans le chaos masculin que constituait cette auberge? Si peu, mais sur l'endos de ses paupières il avait lu ce que serait sa journée. Imprimé devant son regard, il voyait marcher l'ours. Ainsi le poète remplaçait l'esprit de l'ours. L'ours quitterait le lieu et rejoindrait l'île. Laquelle? Bonaventure ou Anticosti? En échange l'ours lui avait transmis sa patte. Avec son poids le poète étoufferait tous les voleurs d'âmes, ces captateurs de l'énergie des autres. Il étoufferait? Il leur ferait perdre cette prétention de voleur et de violeur. Les remettre à leur place! Justice oblige. Chacun est centre. C'est de centre à centre que l'échange est possible sinon... gare au poète qui a vu l'ours quand l'ours a vu l'homme fou.

Au lever du jour, le poète sortit de cette auberge aussi espagnole qu'irlandaise; il longeait la baie dite du mal. Il s'approcha des glaces pour entendre le craquement du printemps. Le poète vit la glace chanceler. Muni de ce chant du sud, l'homme à la patte d'ours reprit la route vers Percé. Il revenait sur ses pas. Le poète irait jusqu'au nord puisque le clan, qui avait craint de le perdre, le lui avait fait perdre pour qu'il le retrouve à jamais. Donner un peu de sud au nord et un peu de nord au sud en alternant d'est en ouest et d'ouest en est selon un manège poétique et magnétique.

Arpentant la mémoire de la terre, il redonnait à l'original son territoire. Après avoir longé la falaise pour signifier à Gougou qu'il ne pourrait plus avoir droit de cité sur le territoire de l'original maintenant que l'ours avait repris sa route vers l'île en voyant l'homme devenu fou, le poète sortit du bois, tissa la ville et se rendit à l'arrêt d'autobus. Dans chaque ville où il s'aventurera, le poète liera les lieux.

A heure juste, il prit la direction ouest. Destination Mont-Joli. Il repassait par la Baie des chaleurs. La veille le soleil s'était couché dans son dos. Cette journée-là il se coucha dans sa face. Une soupe à Carleton là où l'oiseau aquatique avait dansé la veille. Dans l'autobus le poète apprenait le feu à sa main gauche. Main droite du jour et main gauche de la nuit faisaient la paix. Puis coucher à l'auberge Jacques-Cartier de Mont-Joli. Avait-il lu au réveil sur l'endos de ses paupières qu'il prendrait l'avion pour traverser le fleuve? Après avoir lié les lieux, lié Mont-Joli à Sainte-Flavie, le poète se rendra à l'aéroport. Destination Pointe Lebel. Lebel est une anagramme parfaite. Comme Laval. Sur une carte géographique cette pointe se situe juste sous le réservoir de la Manicouagan qui signifie «vase pour boire». Durant le voyage le poète garda le vide à vue. Débarquant à la nuit, le poète marcherait-il de la pointe jusqu'à la Hauterive ou à la Baie-Comeau? Non! Il ne marcherait pas dans cette forêt inconnue du Nord. Quel animal était-il maintenant? Avant de prendre l'avion il avait bu toute l'eau qu'il pouvait boire. Remplir son pied par où l'air passait. Evacuer l'air de son corps. Il y avait plus de seize kilomètres à marcher. Taxi! Baie-Comeau s'il vous plaît! Le chauffeur connaissait un bon hôtel pas cher.

Le poète savait qu'il le conduirait dans l'hôtel le plus minable. Avait-il dormi quand il reprit la route au matin ou bien avait-il entretenu la conversation avec son double? Sur l'endos de ses paupières un crabe se déplaçait. Ainsi le poète allait déplacer le crabe, lui faire passer la Saguenay. Direction ouest. Destination Québec. Au moment où il montait dans l'autobus, un homme aux pieds en forme de pinces le précédait. A mi-chemin, peut-être aux Escoumins, le poète commanda deux hamburgers, trois hot dogs, une immense frite sauce mayonnaise, un grand coke, un verre de lait, deux pointes de tarte, aux raisins et aux bleuets. C'était une simple halte. Pour étouffer les voleurs d'âme, il se liait à l'arbre qui passait devant la fenêtre. Les voleurs essayaient de voler l'arbre. Le poète pressa sa patte d'ours sur le sol. De tout son poids, comme un arbre, il enracina son pied dans le sol. Il voyait les captateurs d'énergie s'étouffer. De rire... il fallait que ce soit jusqu'au rire. Justice oblige! Le couple le plus résistant partit à toute vitesse en direction des toilettes.

Ils avaient besoin de vomir après avoir vu le poète engouffrer en moins de quatre minutes ce qu'il avait commandé. Le poète demeura à Québec le temps de causer aux arbres des lieux. Le plus jeune et le plus vieux. Comment les trouver? Ils l'attiraient.

Avant de partir, il observa un masque effigie au château Frontenac. Un symbole britannique? Une représentation du mal? Il enleva son gilet. Et il le noua dans le grillage d'une clôture. La représentation était identique. Yeah! Direction est. Un billet pour Hauterive s'il-vous-plaît! Dans la première partie du trajet, avant le Saguenay, un jeune autochtone traduisait le langage de ses mains à un autre jeune autochtone. Le poète parlait avec ses deux mains. Dans la seconde partie du trajet, ses yeux gardiens de phare éclairaient la route du chauffeur. L'autobus traversait-il, lui aussi, les vents équinoxiaux? Le passeur faisait son métier. Le poète débarqua à Forestville. Il transmit en un coup d'oeil le métier à un jeune. Il passerait la nuit là. Demain il continuerait jusqu'à la Hauterive. Avec un nom pareil, l'arbre recevrait une bonne hospitalité. Il se sentait chez lui. Le poète but quelques bières dans un petit bar. Des hommes le traînèrent jusqu'à un motel après qu'il eut été frappé sans s'y attendre par un homme plaignard qui n'aimait pas son franc parler. Au matin le poète savait qu'il allait traverser l'eau. Était-il devenu le crabe? Rester les pieds bien à terre pour ne pas partir en l'air. Se mettre des roches dans les poches? Après quelques heures de marche sur la route comme s'il traversait une rivière, il comprit qu'il n'arriverait pas à la Hauterive avant la nuit. Soixante kilomètres et plus? L'imaginaire commençait à faiblir. L'inconnu qu'il vivait le soir devenait le connu qu'il vivait le lendemain. Telle était sa manière. Il vivait un quart de temps avant son temps. Il *timait* la planète que la technique humaine avait *détimé*.

Un homme accompagné de son jeune garçon le prit en stop. Puis le laissa quelques kilomètres plus à l'est, près d'une cantine. Un café pour se réchauffer. Il riait. Pas tanné de faire rire de toi? Rire toujours rire. Après quelques kilomètres de marche, après avoir traversé une réserve autochtone en pressant ses pieds sur le sol comme un ours qui marche sur deux pattes, il vit le même voyageur immobiliser sa voiture. Cette fois-ci, il était accompagné de sa jeune fille. Cet homme qui venait de la

Pointe Lebel était le gardien de l'entre-deux temps. «C'est mon garçon qui lui a parlé de toi. Elle voulait te connaître». A l'entrée de la Hauterive, le poète désira descendre. La jeune fille, qui avait été jusque-là souriante, le regarda partir à pied avec dans ses yeux une quasi-frayeur. Que lisait-elle? Avait-elle vu l'ours? Le poète souriait. Il marchait.

A la Hauterive, sur les rives de la Baie des Anglais, le poète se lia aux bouleaux de la Manicouagan. Puis passa la partie de la nuit à taper du pied suivant le rythme fougueux d'une violoneuse. Avait-il dormi dans ce motel alors qu'il se déshypnotisait en regardant les lignes horizontales et verticales d'un écran qui s'était défiguré subitement? Le lendemain le poète vit sur l'endos de ses paupières une grenouille. Elle ressemblait à Bouddha. Peut-être parce que la veille il avait été mis à la porte d'un restaurant chinois. Le gardien n'aimait pas qu'un mendiant accueille, ouvre la porte à tous ces convives, autochtones et occidentaux. Ainsi la grenouille. La grenouille sans laquelle ne saurait exister de marais. Le marais où se rencontreraient un jour d'automne les orignaux après que l'oregnac soit débusqué. Dans la soirée, il demanda l'hospitalité à une des filles de sa grand-mère Claudia. Un an plus tôt. Elle la lui avait offerte si par hasard il passait par la Côte-Nord. Chandaildelaine l'amena chez elle, à Baie-Comeau. BC? Etrange coïncidence. Un mot pour abolir le hasard. Coco. L'enfant était fatigué.

Après six jours de marche, six jours de création, gardant le vide à vue durant toute la nuit, le poète entendit l'esprit du fleuve qui remontait jusqu'à Montréal comme une sève qui atteint le bourgeon pour qu'il s'ouvre au jour. Sur son crâne, il sentit entre l'Est et l'Ouest un courant qui passait du Sud au Nord ou du Nord au Sud. Allons savoir! Deux chats noirs s'amusaient. On aurait dit quelqu'un qui frappait sous le plancher. Il riait. Bientôt les oies blanches remonteraient vers le nord. Elles iraient nicher. Le lendemain, il jeta une mimique par la fenêtre. Celle de l'homme fou qui se prenait pour un arbre? Avec ce second voyage, le poète avait jeté le loup-garou par-dessus bord. Il entendit des enfants. Ils attendaient l'autobus. Un d'entre eux cria: «c'est l'ours!».

Ses oreilles de poète lui jouaient des tours. L'imagination possède une voix bien à elle. Elle cause avec son poète. La veille, il s'était cru au centre d'une réserve indienne. Il était dans un quartier de roulottes mobiles. Avenue des nomades? Il sortit après le déjeuner. Il regarda la glace sur le petit lac d'en face et reprit la route vers la Hauterive y constater que le voyage était terminé. Retournerait-il à Baie-Comeau ou continuerait-il plus à l'est jusqu'aux Sept-Iles? L'hésitation remplaçait la certitude. Il marcha combien de temps? Le poète ne savait plus où il était. Il avait failli partir en l'air. Ses pieds restèrent au sol. Vertige. On ne va pas plus loin. On rentre à la maison. Qu'allais-tu désertier là? C'était sa deuxième sortie des vents équinoxiaux. Mais cette fois-là il n'avait pas eu besoin de lancer de rumeur. Car depuis la rumeur, il était parti sans donner de nouvelles à d'autres qu'à moi et à mes amis. Et je n'étais pas inquiet pour lui.

Le poète rappela Chandaildelaine. Elle rentrerait de son travail pour le dîner. Au menu, un délicieux cipaille. 'Mm... Que d'histoires à lui raconter, histoires de familles et de clan mêlées à son enfance comme à celle de l'humanité. «Est-ce que tu te sens bien?» Oui parfaitement! Je ne sais pas pourquoi je dis cela mais ça va passer! «Tu peux te reposer ici tant que tu veux». Merci mon amie. Le poète y restera jusqu'à la pluie. Voir l'énergie fuir ses doigts; la voir se partager entre tous ses amis qui vivaient là. Profiter quelques semaines de son hospitalité. Histoire de se rendre compte en famille qu'il n'était plus une fourmi. Histoire de s'assurer, maintenant que le merle d'Amérique a laissé échapper le soleil, que l'eau des océans gonflés par les fleuves s'évapore et se transforme en nuages qui atteindront le sud là où l'Oiseau-Tonnerre voltige au-dessus d'un arbre-nain qu'enroule un serpent, serpent qui attend, pour s'envoler et ramener la pluie, de recevoir ses plumes de l'Oiseau-Tonnerre qui épuise ses foudres. Cric-crac!

Après quelques semaines de travaux ménagers pour payer sa dette envers son amie, le poète traversa le fleuve en bateau. Il commencerait une première saison de reboisement. Durant ces quelques semaines, il écrirait un texte sur Rimouski, *Animash aki*. Il avait un immense besoin de partager sa vie courante avec quelqu'un.

Rimouski

**Le nomade passe là
où le lieu passe.**

**Il pèse la terre
jusqu'à la rivière.
Il press-sent le dire
du lieu qui sourd.**

**Son langage Algonquin
repère et nomme
le point de contact, la permutation,
entre ses pas et le lieu
dit du chien:**

animosh aki

**Ainsi au printemps
le remous de la Rimouski
est un chien animosh qui court
sa queue aiguillonnée
par le pouls de la terre aki.**

Ainsi au printemps l'eau tonne.

**Le lieu passe là
où le nomade passe.**

Je fissure le désert

Il est important d'avoir un modèle riche, turbulent, qu'on ne saurait confondre avec un autre; un monde qu'il s'est acquis par l'odorat, la vue, l'ouïe, le sentiment, la pensée. C'est l'authenticité de son monde à lui, qui constitue le modèle proprement dit: ce par quoi s'exerce l'impression la plus profonde. Par ce monde, on se laisse recouvrir et subjugué; et je ne saurais me représenter de poète même qui n'aurait pas été, à ses débuts, dominé et paralysé par une authenticité étrangère. [...]

Il est bon de succomber à un tel modèle, à condition toutefois que, secrètement, dans une sorte d'obscurité servile, on reste fidèle au sien, dont, à juste titre, on a honte, car on ne l'aperçoit pas encore.

Funestes sont les modèles qui étendent leur emprise jusque dans cette obscurité et coupent le souffle jusque dans cette dernière, misérable cave. Mais sont aussi dangereux ces modèles d'une toute autre espèce...qui font croire qu'il existe déjà quelque chose en propre, simplement parce qu'on s'incline et s'humilie devant eux. Tel un animal dressé, on vit finalement de leurs faveurs; et on se contente des friandises de leur main. Car personne qui débute ne peut savoir ce qu'il va trouver en soi-même.

Comment pourrait-il le soupçonner même, puisque cela n'existe pas encore! Avec des outils d'emprunt, il creuse le terrain, qui est lui-même d'emprunt et étranger, c'est-à-dire d'autrui. S'il se trouve soudain, pour la première fois, devant quelque chose qu'il ne reconnaît pas, qui lui vient de nulle part, il prend peur et titube: car c'est là son bien propre.

Elias Canetti, 1965

Pour trouver le Nord, il avait gagné le centre

Mais comment suis-je, un jour, parvenu à me faire nomade? Comment me suis-je autorisé à parler sur **l'autre**, à parler autrement, comme ce médiateur entre le moi et le soi qui sont propres à chacun de nous? La première fois? Le début de ma marche? En 1985, j'ai été touché du doigt par une parole qui donne à boire. J'étais contraint comme un résistant. Assoiffé comme un chameau. Si résistant que j'avais appelé la paix à mon aide. Je me rappelle **un certain soir de mars** m'être étendu sur le lit, ayant à l'esprit l'image d'un arbre, symbole de la paix chez le Mohawk-Iroquois. Pourquoi cet appel?

A l'été 1982, sur l'autoroute dite, maintenant, Jean-Lesage, délaissant la périphérie est du Québec, la péninsule gaspésienne, le Bas du fleuve, et remontant le Saint-Laurent, cette grande rivière du Canada, en direction de l'ouest, se destinant au centre, Djaimé (c'est ainsi qu'elle le nommera) recevait comme une naissance le regard électrisant de Vieille Tabarnak (c'est de ce nom si tendre qu'elle signera ses billets doux). Ce regard je l'avais croisé quelques mois plus tôt, au printemps, lors d'une courte visite effectuée à mes amis de Montréal.

Attablé à une terrasse de la rue Saint-Denis, les cheveux aussi longs que son nez, un jeune homme, abordant la trentaine, à la peau blondie par le jour, prenait une gorgée de téquila entre deux gorgées de bière. Visage tourné vers l'Ouest, il prenait le soleil qui passait au-dessus du Mont-Royal. Le jeune homme entendit son rire comme l'arrivée prévisible d'une vague d'eau salée. Une femme jeune, commençant la vingtaine, à la peau blanchie par le travail de nuit, prit place à la même table que lui et ses compagnons. Elle connaissait ses compagnons de table mais ni lui ni elle ne s'étaient vus auparavant. Elle était passée devant le soleil sans en altérer la chaleur. Au contraire. Dès ce rire salé, dès cette rencontre d'yeux, la femme devint le soleil du jeune homme. Il était attablé avec le merveilleux. Simplement, il le buvait. La jeune femme pâle, au cheveu soleil et aux rires châtoyants, venait d'initier le jeune homme à l'esprit.

A l'automne de la même année, rejoignant le centre, s'installant en ville sur l'île, dans la ville de Montréal, Djaimé espérait bien voir à nouveau ce regard. Il le croisa par un après-midi ensoleillé. Dans le bref échange verbal qu'il osa avoir avec Vieille Tabarnak, il se fit une idée vague de l'endroit où elle travaillait, où elle conservait blanche sa peau pour être en mesure de partir au soleil. Le soir même Djaimé ratissait le quartier.

Djaimé trouva rapidement. La première fois Vieille Tabarnak n'y était pas. Il s'informa de ses heures de travail. Il y retourna aux heures dites. Il la vit. Elle le reconnut. Par la suite, il fréquenta assidûment le bar dit *Les Amis*. Il assistait Vieille Tabarnak de tout son être dans son travail qui consistait à servir à boire aux amis qui le demandaient. Il demandait et buvait et buvait sans relâche jusqu'à l'heure de fermeture. Après la fermeture il

accompagnait Vieille Tabarnak dans les rues de Montréal. Là, sur un coin de rue, chacun s'en allait vers son destin. Vers son chez soi. C'est seulement après les premières présentations que Vieille Tabarnak trouva plaisir aux accompagnements de Djaimé. Elle était drôle. D'humeur égale, toujours en maudit! Au début elle avait été plutôt craintive. Ce demandeur voulait-il boire autre chose? Elle comprit bien des mois plus tard que Djaimé était complètement saoul d'elle.

Vers la fin de l'automne, Vieille Tabarnak partit en voyage pour d'autres continents. Durant cette absence, Djaimé se trouva quelques emplois et s'installa quelque peu dans son logement. Il commença par jeter dans la ruelle les quarante-huit chats qui venaient pisser sur son balcon, chats qui occupaient la cour arrière de la maison de trois étages. Il habitait le logement du milieu. Sa chambre donnait sur la rue Laval. Djaimé reçut, à son ancienne adresse de Rimouski, deux cartes postales, l'une d'Afrique et l'autre d'Afrique. Les récupérant sur le tard, il n'osa, de peur qu'elle ne se rende à destination, envoyer la lettre qu'il avait pondue en réponse à ce signe de Vieille Tabarnak. Il mit la lettre avec ses autres papiers d'écrivain pas sûr de le devenir.

Ils renouèrent connaissance à la fin de l'hiver 83, quelque temps après le retour de Vieille Tabarnak. Il y avait eu un léger ébranlement dans l'air. Vieille Tabarnak fit toute une tête en constatant que l'homme de la périphérie s'était finalement installé au centre et qu'il travaillait dans le bar le plus *platte* de la ville. Ils se revirent à l'occasion durant le printemps et l'été.

A la fin de l'été, l'improbable arriva. Par un concours de circonstances inexplicables, profitant d'une courbe commune, Vieille Tabarnak et Djaimé se rapprochèrent. Entendons par là qu'ils se léchèrent pendant quelques temps. Cette éternité dura un mois. Ils s'enlacèrent, peau blanche et peau blonde, dans un hamac. Lui de dire, couac! Couac! Elle de dire, tu dis toi! Tu dis toi! L'éternité prit fin après un aller-retour dans le Bas Saint-Laurent. Djaimé lui avait montré les terres qui surplombent le fleuve. Quand ils revinrent à Montréal, les deux toucans prirent deux chemins différents. Ils allaient à des rendez-vous différents.

Chère Mo,

...je vous disais que la lettre avait autre but que de coincer Vieille Tabarnak. En réalité c'est Djaimé que j'espérais piéger. Tout a commencé ici : je réfléchissais à notre histoire; je me demandais quelle était la distance réelle entre moi et Djaimé. «Entre moi et l'autre?» répétais-je à plusieurs reprises jusqu'à ce que la formule me tombe des mains. Vous savez comment je puis être un piètre jongleur! Moins que Djaimé... Mais je l'ai aussitôt ramassée et remise dedans mon esprit éberlué du nouveau sens qui avait jailli de ce brassage de mots. O subtilités de la langue française! Euréka! criais-je comme Archimède dedans sa bassine. Les mots s'étaient inversés et dans la précipitation ils se lisaient comme suit: «l'autre entre en moi». Djaimé en profita pour écrire à ma place et moi qui le vis faire, j'en profitai pour prendre mes distances avec lui afin que l'histoire puisse enfin débiter.

Overdubb, l'Être d'amour à l'être aimé, 1984

Djaimé allait arriver au monde. Vieille Tabarnak allait mettre au monde. Ils s'aimaient pour ce qu'ils étaient, pour cette passion du vivant qui les caractérisait. Vieille Tabarnak continua son chemin tout en dehors. Djaimé le poursuivit tout en dedans. Djaimé n'était qu'émotion. Il était un danger public pour moi-même. Il se fraya un chemin jusqu'à une pièce interdite de ma maison. Djaimé ouvrit la porte en criant un «sésame ouvre-toi» bien à moi, et il entra comme une machine qui démarre à petits coups.

Overdubb entendit le bruit de la machine. Overdubb s'était éveillé au même instant. Il était sorti de son rêve. Le mien. Djaimé lui demanda s'il pourrait le lancer sur l'autoroute de ses désirs: «Je suis une émotion et je veux devenir un personnage de roman, seul moyen de vivre avec Vieille Tabarnak». Overdubb le regarda attentivement. Il admira la jeunesse de cette machine, modèle 1954. Il répondit à Djaimé qu'il avait espéré son arrivée. Et que cette attente n'avait en rien amenuisé son goût d'opérer une machine à voyager.

Même si Vieille Tabarnak et Djaimé allaient à des rendez-vous différents, ils étaient restés sur une même longueur d'onde. Ainsi durant l'automne 83 et le début de l'hiver 84, ils se rencontraient, sans étonnement, au hasard des coins de rue. Ils prenaient quelques minutes, un café pour discuter de leurs

projets; Djaimé et Vieille Tabarnak échangeaient leurs rêves et leurs espoirs, leurs révoltes et leurs forces vives. Djaimé ne douta jamais qu'il avait rencontré, en la personne de Vieille Tabarnak, l'amour de sa vie. Il ne doutait pas un seul instant que cet amour, impossible, était aussi nécessaire que réel.

Pour suppléer à l'impossible, pour permettre au désir de fructifier, à moins que ce ne soit une simple soif qui m'entraînait dans mon élan, j'avais commencé, dès l'automne 83, à écrire l'histoire de cette rencontre, début d'un roman qui me garderait fidèle à cet amour. En écrivant, je canalisais tant bien que mal cette émotion non exprimable autrement, à ce moment-là, émotion qui grossissait jour après jour sans que je ne m'en rende compte, qui grossissait toujours davantage plus je la défendais envers et contre tout, même contre cette réalité que mes amis s'évertuaient à me faire comprendre. J'avais une réalité beaucoup plus réelle en vue. Autrement dit, j'avais une intuition. Par une fidélité à cette émotion contenue, je voulais créer.

Je rencontrais des femmes au jardin des caresses mais Djaimé leur fermait après quelques jours et quelques nuits son ventricule gauche. En réalité il défendait mon petit jardin contre certains regards. Les mains de Djaimé avaient goûté à la tendre fermeté des pommes de Vieille Tabarnak. Il se ferait cueilleur pour mon amour. Pour ne pas détruire la beauté du monde, il apprendrait à ses mains comment cueillir sans *masher* le fruit.

Jour après jour, je transposais cette émotion née de regards entrelacés en un projet de roman. Je faisais des ébauches de plans. Je définissais des personnages. Et je racontais le roman au fur et à mesure que les amis me demandaient comment j'allais et ce que je faisais. «Mais pourquoi impossible?» «Impossible parce que...» Djaimé et Vieille Tabarnak étaient les principaux personnages. Overdubb et Mo, célèbres 'pataphysiciens, Animosh du Bas Saint-Laurent et une Montréalaise dont la grand-mère était irlandaise, enfin Eriksson et Cybelle, un couple new-yorkais descendant des Indiens Tupi du Brésil, complétaient le tableau du roman. Pendant que je planifiais en racontant à qui me demandait, les rencontres occasionnelles de Djaimé et de Vieille Tabarnak attisaient la création.

"La présence à soi, c'est d'abord une sourde angoisse qui grossit jusqu'à l'éclair de lucidité quand la puissance du verbe fuse du court-circuit qui se produit entre le sentiment de vivre et celui de mourir. Cette violence de l'être, à notre époque, ne se laisse plus civiliser-évangéliser ou rationaliser-comme il y a deux mille ans."

Claire Lejeune, 1985

Le roman commença par une lettre qui relatait le début de leur histoire. Je fis lire la lettre à l'amour de ma vie. J'étais convaincu qu'elle aimerait. Quand j'allai la voir le lendemain, elle n'avait pas aimé. Je retournai aussitôt chez moi et je relus la lettre. Alors je me suis vu. Je me suis dit «C'est moi ça! C'est donc moi ça!». J'écrivis une seconde lettre où Overdubb expliquait à Mo comment Djaimé s'y était pris pour le remplacer aux commandes de la machine à écrire. Autrement dit comment Djaimé avait orienté l'histoire amoureuse à son avantage. Mais Overdubb expliquait qu'en revanche, ce qui n'avait été qu'une émotion devenait maintenant un personnage. Djaimé était né. Il avait atteint l'autoroute de ses désirs. La machine à écrire était devenu une machine à voyager. Le roman était lancé. En s'impliquant, Djaimé et Overdubb me libéraient. J'étais libre comme si j'avais donné. Donné l'amour? En me relisant, en comprenant l'impérialisme de l'amoureux, j'avais fracturé à jamais le moi. Le moi s'était piégé dans les mots écrits. Déjà le soi passait par la cassure.

Durant des mois Djaimé avait visité Overdubb. Wantant devenir personnage de roman, il avait alimenté en lecture de toutes sortes l'opérateur de la machine. Je n'avais pensé qu'à elle. Je lui avais parlé sans cesse. Seul j'avais été avec elle. Après les deux premières lettres, vinrent un nouveau printemps, une plus grande distance entre Djaimé et Vieille Tabarnak, un besoin de quitter le centre, la ville en amont du fleuve. Je sentais une angoisse et j'avais besoin de voir le fleuve. Je voulais faire le point avec moi et les autres. A la fin de l'été 84, je partis hors de la ville pour me retrouver près de ma rivière et de

mon fleuve. J'étais parti avec peu de bagages, crayon et papier. Après quelques jours passés dans les montagnes des Bois-Francs, j'avais descendu le Fleuve, jusqu'au Bas, où j'avais emprunté à Maillapartir un livre; puis j'avais longé le fleuve jusqu'aux portes du Golfe du Saint-Laurent. J'avais atteint Gaspé puis Percé où travaillaient de mes amis, Lux DesPorts et Oléponge de Rimouski à qui Djaimé avait déjà présenté Vieille Tabarnak et à qui, de Montréal, j'écrivais périodiquement pour la mettre au courant de ma tentation d'écrire.

Là, sur un pic, dit de l'Aurore, au son des cormorans et des vagues qui frappaient tout en bas la falaise et ses crans, j'avais relu l'*Odysseus*, confondant l'île d'Ithaque avec l'île d'en face, dite de Bonaventure. Un matin, après que la brume s'en fût allée, un homme s'approcha de l'endroit où je lisais. Il travaillait à l'ambassade grecque à Washington. Il visitait la Gaspésie avec sa mère. L'homme avait été attiré par la voix d'Irène Papas que Lux DesPorts avait choisie pour commencer sa journée de travail. Il pensait qu'avec ses yeux noirs, Lux était d'origine grecque. Je déposai l'*Odysseus* et lui demandai si l'île dite de Bonaventure ressemblait à l'île d'Ithaque. Il avait justement visité Ithaque l'été d'avant. Une île ressemble toujours à une autre île.

Durant mon séjour je m'étais mis à fréquenter des sentiers dans les montagnes, dont celle de Sainte-Anne qui surplombe le village que quittaient jour après jour les touristes. Cette montagne était naguère lieu sacré pour les Micmacs qui assistaient le soleil levant. J'avais aussi réouvert un ancien sentier sur le Pic. J'avais observé sous les aulnes les traces qu'avaient laissées les anciens. Était-ce vieux sentier d'original? Durant ce voyage de ressourcement en Gaspésie, j'avais décidé que de retour à mon logement de Montréal j'écrirais jusqu'au bout l'histoire de Djaimé et de Vieille Tabarnak que j'avais intitulée **Vers l'Irlande**.

"Il nous faut distinguer la fuite devant l'angoisse et la libération de l'angoisse. Cela n'a rien à voir avec la hauteur artistique et le jugement de valeur artistique.(...)

Il faut d'abord que le désir suprapsychologique de magie et de métaphysique de l'homme soit apaisé - désir à la fois inconcevable et aussi réel que la mort elle-même - il faut que ce désir soit contenté pour atteindre alors à l'état de libération de l'angoisse".

Hermann Broch, 1933

Or pour en revenir à ce **certain soir de mars 1985** où je m'étais couché avec l'image de l'arbre, la raison était que je ne pouvais aller plus loin dans ma résistance à ce qui venait dès lors autant de l'intérieur que de l'extérieur. Je ne pouvais aller plus loin. Cela faisait une année que j'avais couché sur papier l'émotion amoureuse. Depuis les deux lettres que j'avais écrites, les personnages vivaient en moi. J'avais continué en écrivant un journal où je relatais les péripéties de Djaimé qui descendait **à vive allure** le continent américain. Dans la seconde lettre, j'avais aussi mentionné que le départ de Djaimé était dû peut-être à Animosh, une espèce de conteur qui parcourait les rues et les bars de Montréal, qui s'assoyait et laissait sortir de ses yeux une histoire. J'écrivais des lettres à mes amis rimouskois mais je n'étais pas prêt, malgré mon désir, à écrire le roman. Je n'avais pas d'aises pour écrire. Je cherchais toujours un peu d'argent pour arrondir les fins de mois. Un peu de complicité pour boire avec les amis. C'est pourquoi l'émotion rebondissait. Mais elle était devenue sensibilité extrême jusqu'à laisser passer du fin fond de moi une boule d'angoisse qui demandait réparation c'est-à-dire libération.

De l'intérieur, cette angoisse sphérique avait pris la forme d'une fixation : le mot cancer atteignait mon esprit à tout moment et je ne pouvais plus maîtriser la présence de ce mot. Ce n'était pas la peur du cancer puisque j'avais pris pour acquis que nous l'avions tous. Non c'était le mot cancer,

uniquement le mot, qui cognait à la porte. Le mot n'était pas inconnu. Le mot circulait partout. Dans les journaux, à la radio, à la télévision depuis quelques années on n'entendait que lui. Ce mot avait commencé à me rendre visite quelques mois avant que je ne quitte Rimouski pour Montréal. J'avais écrit des textes radiophoniques. Des lettres de Frédéric à Eric. Lettres d'une femme à un homme. Le mot était-il apparu d'un non-dit à une femme que j'aimais alors comme si elle était l'amour de ma vie? J'avais vécu avec elle une relation moderne, chacun sa vie, ses projets, sa libération, jusqu'au jour où nous nous étions laissés parce qu'il le fallait, parce que le dedans et le dehors disaient la même chose: liberté et authenticité avant tout.

Et moi au dehors et dans mes écrits, je trouvais, j'essayais de trouver cette rupture très saine. Deux êtres qui s'aiment peuvent se quitter pour d'autres aventures, plus authentiques. Ainsi l'angoisse avait pu naître d'un dire *je t'aime* noyé dans une brosse d'un an et demi, noyé dans des textes dont la plupart n'avaient été lus que par l'auteur. Cette rupture s'était ajoutée à toutes les autres mais surtout à la première que j'avais vécue bien des années auparavant. La première? Celle vécue avec cette jeune femme de treize ans, âge qui était aussi le mien? Celle d'avec cette jeune fille, à Mont-Joli, que je perdis de vue quand ma famille déménagea à Rimouski? Et pourquoi pas cette rupture d'avec les eaux de la mère, la coupure du cordon? De rupture en rupture on transiterait jusqu'à la vie! Une vie nôtre! La transformation continuelle! Car l'angoisse vient aussi du clan. L'angoisse de mourir sans avoir vu les familles se réaliser pleinement, de mourir sans avoir vécu. L'angoisse de la Gaspésie qui perd, génération après génération, sa jeunesse. L'angoisse du Québec qui, de génération en génération, doit toujours tout recommencer.

En débarquant à Montréal, j'avais réussi à taire cette angoisse. L'avais-je canalisée dans un début de conte que j'avais intitulé **A l'ombre de la grosse boule bleue alors que les yeux ravissants d'une Gaspésienne me font goûter à la houle étrange d'un fleuve qui se frotte à ses côtes?** Aller voir ailleurs, cela fait toujours du bien. On se découvre autre! «Va voir ailleurs si j'y suis» se commande un homme seul. Et puis l'homme de la périphérie possède une énergie proportionnelle à l'horizon que découvre le large fleuve de la vallée du Saint-Laurent. A mon arrivée, Montréal était au

creux de sa vague. Elle avait besoin de l'angoisse, de l'énergie pure, pour s'allumer. Montréal canalisait mon énergie. Et moi j'endiguais l'angoisse du clan, de la Gaspésie, du Québec. Ainsi, à l'occasion, l'angoisse sous la forme d'un mot me visitait. Pour contrôler sa visite, je calmais mon imaginaire.

Cela m'avait pris tout mon petit change pour ne plus l'entendre mais j'y étais parvenu. Je croyais avoir réussi à contrôler le va-et-vient de ce mot. Moi qui buvais beaucoup, ce qui laissait place à l'imaginaire, à la confusion, et donc à l'intrusion de toutes sortes de mots, j'étais parvenu, juste après avoir écrit la seconde lettre 'pataphysicienne et le journal **A vive allure**, à me sevrer de la bière. Un an et demi après mon arrivée, durant quelques mois, je buvais du jus tout en fréquentant une jeune femme et son enfant. Ce sevrage m'avait redonné un équilibre entre la réalité et l'imaginaire. C'était avant mon ressourcement en Gaspésie. En arrivant à Percé, je recommencerais à boire. Et de retour à Montréal, je garderais le rythme retrouvé. Un rythme mensuel selon la rentrée d'argent.

Un jour que j'allais quérir la définition du mot *angoisse* dans le *Robert* parce que j'en avais oublié l'existence même, l'angoisse se montra le bout du nez, à cheval sur les mots comme la mort chevauchant le champ de bataille de mon être. Ainsi contre toute attente, ce **certain soir de mars 1985**, le mot cancer était revenu m'angoisser. Ce retour avait irrité mon être. Le barrage était attaqué. Allait-il céder sous cette pression? Je n'étais pas fier de moi. Je me trouvais ignorant dans la connaissance de mon être comme des choses de l'esprit en général. Qu'à cela ne tienne, je ne me sentis pas pour autant vaincu et j'appelai à l'aide. L'auteur appela à l'aide. C'en était fini du moi! J'étais soi.

L'auteur ne pouvait pas aller plus loin, dans sa résistance aux attaques du dedans combinées à ses conflits avec le dehors, sans demander de l'aide. Mais à qui? A quoi? Il s'était coupé de sa terre. Il ne voulait et ne pouvait, où j'étais rendu dans mon avance, rebrousser chemin et faire appel à sa famille ou à son clan. Il était, même s'il les aimait bien, en désaccord avec mes amis qui semblaient ne pas voir la réalité de la réalité dans laquelle m'avait jeté l'amour de Djaimé pour Vieille Tabarnak. Quoi faire? Faire appel à l'être aimé? Pas question de la déranger avec des angoisses existentielles, d'autant

plus que je m'étais distancé d'elle. Justement pour laisser place à l'auteur. L'auteur se tourna vers moi. Et en moi il y avait soi. Il demanda, sans trop le savoir, à cette partie de moi, à ce *soul* tel que le nommait un musicien noir, rieur et triste, que je fréquentais; il *câlle* cette âme -différente de celle de mon éducation religieuse que j'avais reniée à cause de cette culpabilité par laquelle on expliquait tout, même le plaisir- âme que j'avais peut-être découverte la saison d'avant, justement après mon retour de Gaspésie.

L'auteur faisait appel à cette âme saoule dont j'avais peut-être saisi la réalité lors de cette nuit si peu incendiaire durant laquelle je m'étais assoupi, ivre, tandis que le souper que je m'étais préparé malgré l'ivresse cuisait, tandis que mes chaudrons étaient percés par le rouge feu des ronds actifs du poêle et que le poulet carbonisait.

Cette nuit-là de **cet automne d'avant ce certain soir de mars 1985**, je m'étais éveillé en me demandant si j'avais bel et bien mangé. Après un certain temps pendant lequel j'avais sûrement dû nager en pleine confusion, je m'étais levé du lit et je m'étais rendu dans la cuisine y constater la présence d'une bonne étoile. En effet, elle avait dû parcourir bien des kilomètres de brume afin de me rejoindre, d'arriver à ma conscience, de sonner le cadran de mon horloge biologique. Elle m'avait fait prendre conscience que je n'avais pas mangé et qu'il faudrait bien que je mange même si ce n'était plus mangeable, tout de cendre que le repas était maintenant.

C'est ainsi que ce **certain soir de mars**, je ne pouvais aller plus loin dans ma résistance sans espérer une seule chose, la paix, sans espérer de tout mon être qu'un matin je me lèverais et que tout serait calme. Appelais-je la mort dans un dernier effort de résistance contre sa menace même? J'appelais plutôt à ma rescousse les ressources cachées de la vie. L'angoisse de la mort en face, j'appelais. J'appelais **la paix** telle que la symbolisait le Mohawk. J'appelais **l'arbre** dont la cîme rejoint le soleil, l'arbre de large envergure aux branches si longues qu'elles couvrent toute la surface de la terre. Pourquoi les Mohawks?

Je ne suis pas mohawk que je sache. Mais je suis partie prenante d'une société québécoise qui s'affirme en s'ouvrant sur toutes les cultures

présentes ou passées. Ayant vécu longtemps dans un berceau qui la protégeait, jusqu'à l'ignorance de son être ou jusqu'à l'enfermer dans un conflit entre vie et mort dont on ne sortirait que lorsque la planète aurait sauté, ma société, mon clan s'ouvrait enfin. Si j'avais en moi le symbole mohawk, c'était parce que cette société québécoise vivait sur un territoire qu'avaient marché, avant mes racines occidentales, le Mohawk semi-sédentaire des cinq nations du Centre-Sud et l'Algonquin semi-nomade de la périphérie Nord-Est.

Leurs découvertes de la paix intérieure valaient bien, à mes yeux, celles des Méditerranéens, des Orientaux ou des Nordiques, des Zoulous ou des hommes et des femmes de tout azimut. Pourquoi? Parce qu'en écrivant je demeurais à l'enseigne des mots. Parce qu'en marchant sur l'île de Montréal, je ne marchais pas seulement l'Occident et son Royaume mais aussi Hochelaga, l'ancien toponyme mohawk qui prévalait avant la francisation et l'anglicisation sauvage de la vîle. Je marchais, selon une définition qui convenait à mon entendement, **le lieu où l'on passe l'hiver**. L'auteur d'un roman tirait le printemps de lucidité en passant l'hiver de force à Montréal. Son personnage Djaimé rejoignait l'Irlande, terre de colère? en passant par le Brésil, bois de braise? Pour revenir à la réalité, l'auteur devait passer par la terre sans mal des Tupis du Brésil, tupi or not tupi, et moi je devais passer par l'arbre de la paix des Mohawks du Québec.

J'appelais la paix parce qu'on n'est jamais seul dans l'univers même quand on se sent seul. Il y a un tout que les cultures, aussi différentes soient-elles, transmettent aux hommes aussi différents soient-ils, pour leur permettre de s'intégrer au présent, de rejoindre le clan, les familles quand il y en a, les amis, enfin les autres qui sont le véritable paradis pour qui voyage en enfer dans le but de partager sa science. Chacun est un centre.

On pourrait parfaitement décrire ce qu'on ressent lorsqu'on...rencontre un *mythe* pour la première fois. N'attendez toutefois pas de moi cette description aujourd'hui; car il faut qu'elle soit complète, elle est sans valeur sinon. Je mentionnerai seulement ceci: le sentiment de certitude inébranlable; ce fut ainsi et pas autrement ; c'est seulement ainsi que cela pouvait être.

Elias Canetti, 1967

Le matin suivant ce **certain soir de mars** où j'avais intégré l'arbre mohawk en moi, tout était calme. Je me sentais léger; dans une forme excellente. Overdubb avait-il pris la relève de l'écrivain? La machine s'était-elle mise à tourner? Djaimé sur l'autoroute de ses désirs avait-il rencontré Vieille Tabarnak? Pour rejoindre l'Irlande, Djaimé devait passer par le Brésil. Avait-il à vive allure rencontré Eriksson et Cybelle, deux descendants des Tupi? J'étais comblé comme un couple de complices. J'étais si bien que je sentais que venait de m'arriver quelque chose de pas catholique.

Je me disais, à tout bout de champ: « que m'arrive t-il, c'est *caouac* qui m'arrive? Quoi me parle?». Souriant, je disais « *Its magic* ». Je mettais le disque sur lequel se trouvait la pièce interprétée de souffle de maître par Eric Dolphy, saxophoniste américain. Je sortais mon saxophone et je *blowbis* mon état, ma **béatitude**. Oui, tous les chemins mènent à Kiev, ville russe dont le nom provient de l'arabe *Kiff* qui signifierait béatitude. Enfin, tous ceux qui ont soufflé dans la pipe d'un sax savent que Tchernobyl n'est pas loin.

Tout laissait croire au civilisé que cet éveil tenait du **miracle profane**. Le soi s'était découvert et avait envahi le moi. J'avais traversé une peau qui m'avait traversé. Je me retrouvais en état d'osmose. Avec l'être aimé? Je baignais dans une source vive d'exclamation et je poussais des interrogations. Une myriade d'images m'animait. La paix se présentait comme une troublante

mémoire, une mémoire devenue vive, celle d'un enfant qui a retenu tout ce qu'on lui a dit. De ne pas frotter ses yeux quand quelque chose s'y est introduit. Cet éveil dura un mois. Un mois où je fréquentai cet état qui deviendrait continuel à mon retour.

L'auteur cherchait à comprendre. Était-ce le personnage Overdubb qui avait trouvé le fonctionnement de la machine à voyager dans le temps sur laquelle il travaillait depuis la visite de Djaimé? Djaimé parti avec Vieille Tabarnak sur l'autoroute, était-ce Overdubb qui me faisait voyager? L'auteur avait l'impression nette d'être consacré poète ou écrivain si vous préférez. Quelle prétention! Sauter soi-même aux conclusions alors que de grands interprètes officiels s'évertuent à vous placer dans le clos avec le troupeau.

L'auteur a alors mis son nez dans le livre qui traînait sur ma table depuis mon retour de Gaspésie. J'avais réouvert l'*Odysseus*

J'en en ai marché un criss de coup à la poursuite des mots et des chiffres qui me harponnaient sans arrêt, de tous les signes que ma mémoire pouvait contenir et dont je n'avais jamais soupçonné la présence. Tous les mots qui m'arrivaient du dedans et du dehors étaient autant de morceaux des jalons-associations avec lesquels j'avais avancé dans l'hiver québécois, dans cet hiver dit de force que je marchais comme un cheval qui tire le printemps de lucidité. J'ai noté durant ce mois mes allées et venues.

A un certain moment donné d'avril, j'arrêtai la notation. Je devenais comme. Je n'écrivais plus. Je créais. Je marchais dans Montréal à cheval sur l'équinoxe. Je dansais sous la neige mouillée d'avril, jetant à gauche et à droite des regards que seul je comprenais, riant et pleurant, buvant et urinant. Je faisais partie d'un tout. Je le tirais à bout de bras. J'étais au centre et à la périphérie du tout. Je recevais mon métier. Je me faisais initier ou je m'initiais à mon imaginaire. Je me rendis à l'aube jusqu'à la paralysie, assis sur mon lit.

Il y avait les pâques à Montréal, Royaumont, Ville-Marie, Hochelaga. La ville était en liesse. Quand j'eus fait le ménage de mon appartement, quand j'eus mis ce qui était devant derrière et derrière devant, quand j'eus sorti et

déposé dans la ruelle, bien emballé dans des sacs verts, tout ce qui n'était pas relié de très près à moi, tout ce qui ne serait plus utile ou tout ce qu'on me redonnerait plus tard, quand j'eus enlevé le vert-de-gris autour de la maison comme les Portugais de la rue Laval le faisaient si bien, quand j'eus cassé la glace qui recouvrait la terre du jardin derrière la maison pendant que les oiseaux criaillaient leurs encouragements, quand j'eus nivelé la gravelle comme un de mes oncles avait jadis nivelé des pistes d'atterrissage dans les aéroports, enfin, pour abrégé cette histoire de pêche, quand j'eus donné toutes les chances à l'immense rat, qui habitait le plafond de mon logement, de sortir dehors ou de rejoindre la terre, de venir sous mon poêlon ou de rencontrer sa ratte, et je ne sais plus quoi encore qui pouvait bien me passer par la tête, quand je me rendis compte que mon show était terminé, quand je fus épuisé, je me rendis chez un ami (qui se demandait avec d'autres depuis une semaine que faire pour redonner la raison à notre ami qui semblait l'avoir perdue) pour lui dire qu'il n'avait plus à craindre pour ces souris qui habitaient l'entre-deux de son plancher, souris qu'il craignait tant comme il craignait les araignées, pour lui dire que je les avais mises dehors et qu'elles ne reviendraient pas de sitôt.

Mon ami qui avait d'autres chats à fouetter ne put retenir sa crainte, sa peur, ne put retenir son calme devant ce phénomène, ne put se retenir de vouloir le réveiller tout surpris (on le serait à moins) de voir son ami complètement travesti, le visage noir de suie, d'huile, de terre, de poussières, lui tenir des propos qu'il ne comprenait pas. Son ami était devenu le rat qu'il chassait. Il lui lança: «Non mais Jacques, qu'est-ce qui t'arrive? T'es pas allé te promener de même dans la rue? Es-tu fou? Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?» Son ami n'avait jamais vu de poète fonctionner. Moi non plus. Cette réponse de mon ami raviva ma lutte contre le double.

Quoiqu'on apprenne dans le mythe ; aussi invraisemblable que cela paraîtrait dans un autre contexte, c'est hors de doute ici, cela possède ici une forme unique, qui ne peut être faussée. Ce réservoir de certitude, dont il nous est beaucoup parvenu, on en a abusé pour les emprunts les plus aberrants.[...]

Par ces abus de toutes sortes commis contre les mythes s'explique la désaffection à leur égard, qui caractérise notre époque.

On les ressent comme des mensonges, parce qu'on en connaît seulement les emprunts ; et on les rejette avec leurs emprunts.

Les métamorphoses qu'ils proposent paraissent simplement invraisemblables. Quant à leurs miracles, on reconnaît simplement ceux qui ont été avérés par des inventions ; sans songer que nous devons chacune d'elles à son prototype dans le mythe.

Elias Canetti, 1967

Je redescendis à mon appartement et je me remis à tout ranger, à dissimuler mes gestes, à effacer mes traces. Je me changeai ((non je ne le pouvais pas, car j'avais mis tout ce qui me restait de vêtements (que j'avais au préalable triés comme étant bien à moi), de draps et de couvertures dans un bain d'eau de javel)); et après avoir constaté que je ne pouvais pas me changer, j'ai repassé le balai et je suis allé m'asseoir sur mon lit que j'avais replacé sur son cadre en me demandant, mi-figue mi-raisin, où ce-là, ce lieu, allait me conduire maintenant. Irais-je à l'hôpital psychiatrique ou en prison même si je n'étais pas fou, même si je n'avais commis aucun délit. Non bien sûr. Je riais. On ne se retourne pas sur le rire des dieux!

Je savais avoir transgressé un interdit. Où aller? J'étais fatigué, épuisé. L'air frais entraît. J'avais froid. Mon corps pour la première fois commençait à faiblir. Je voulais qu'il faiblisse. J'aurais pleuré mais il restait encore à faire dans cette lutte contre le double. L'imaginaire, a écrit Breton, ne

pardonne pas. «Ce que j'aime en toi, Jacques, me disais-je, c'est que tu ne pardonnes pas.» Quand, après avoir contourné le poêle que j'avais sorti dans le jardin quelques heures plus tôt (ayant vu là l'odeur qui attirait le rat gros comme le trou que j'avais fait dans le plafond), mon ami et son amie entrèrent chez moi par la porte ouverte à la neige que le vent engouffrait dans le logement pour m'offrir leur hospitalité, quand le lendemain un autre ami qui devait s'y connaître en folie ou en dépression psychique fut délégué (ce qui raviva ma lutte contre le double que devenait, à tour de rôle, chacun de mes amis) pour me pousser à partir en me disant qu'il ne comprenait pas ce que je faisais le nez dans mon coffre d'outils en train de démêler l'origine des vis et des tourne-vis qui s'y trouvaient pêle-mêle, quand, après lui avoir dit que j'allais bien, et qu'il m'ait malgré tout dit vouloir demander à mon plus vieil ami de venir me chercher, je décidai, je savais, que je devais m'exiler.

Et je repris seul, tirant le tout à bout de bras, mi-borgne mi-bouc émissaire qui se voit agir, la route en direction de la gare. Dans ce lieu de transition que je connaissais par coeur, je savais qu'on allait me suivre, qu'on me pourchasserait, qu'on voudrait me tuer, m'assassiner, me supprimer, m'arrêter, mais sans réussite possible car j'étais inébranlablement à la bonne place. Mais je savais aussi que le travail était terminé, que cela était maintenant une histoire de familles, que *les gueux les gueux sont les gens heureux car ils s'aiment entre eux*.

Le train était bondé de gens qui me connaissaient, qui connaissaient mes vieux amis et qui veillaient maintenant à ce qu'il ne m'arrive rien (ce fils qui n'avait pu s'empêcher, durant l'attente dans la gare, d'imiter en riant la démarche du père, cet opérateur de l'engin diesel). Ils étaient tous des joueurs. Des joueurs de tour. Nous nous conduisions à bon port. Je devais les laisser faire. Les anciens étaient assez grands pour continuer le travail. Moi je devais reprendre là où j'avais laissé la vie courante. Celui qu'on avait tiré à la courte paille était revenu sain et sauf. L'exil commençait au moment où je revenais chez moi. Oui, comme m'avait dit en souriant mon ami spécialiste en dépression psychique, j'allais maintenant avoir des choses à raconter.

Pour avancer je me repère

Je me fonde sur l'observation suivante: il y a trois ou quatre ans je me suis rendu compte que j'étais au-dedans d'une machine située au centre de l'univers. Autour de moi il y avait des hommes dont je ne voyais que les dehors. Communiquant avec eux, j'ai supposé que j'étais des leurs, mais je n'en suis pas absolument certain. Ils sont très nombreux et je suis seul; ils prolifèrent et je me meurs. Tout cela implique des conséquences; par exemple je commence à avoir idée de Dieu comme truchement nécessaire. Une idée qui m'ennuya beaucoup, vu que je me crois athée et que je n'ai jamais ménagé le curé.

Jacques Ferron, automne 1966

Durant des années nous préférions être un tel, ou tel autre plutôt qu'être ce que nous sommes et que nous seuls pouvons être. Ensuite notre individualité acceptée, en toute humilité cette fois, lorsqu'enfin nous sommes d'accord avec l'univers, nous nous trouvons en désaccord de plus en plus grave avec nos semblables... Il ne saurait y avoir de liberté pour un seul.

Paul-Émile Borduas, 1947.

La nuit du 12 avril 1985, en provenance de l'ouest québécois, de Montréal, le train *Océan* entrait en gare de Rimouski. Croyant fausser compagnie à son présumé prédateur, Animosh s'apprêtait à descendre sur le quai. J'étais impatient de voir les amis. Overdubb éteignit les moteurs de la machine à voyager. Animosh, lâchant de la main droite le barreau qui le reliait au wagon, débarqua sur le quai où Maillapartir et Olépange l'attendaient. Enfin! la terre ferme. Mi-figue mi-raisin, je leur demandai si on était en 1982 ou en 1985.

Pas d'erreur! On est en 85! Dans quel état retrouveraient-ils Animosh dont la dernière rumeur venue jusqu'à eux, l'avait qualifié de capoté? Je n'avais pas changé. Rajeuni, peut-être. Le train *Océan* dont le nom évoque le *a mari usque a mare* de la devise britannique du Canada -la voie ferrée traverse la majorité des provinces du Canada d'une mer à l'autre, du Pacifique à l'Atlantique- se remettait en marche en direction de l'Atlantique.

Après le prochain arrêt, Mont-Joli, le train bifurquerait vers la vallée de la Matapédia pour rejoindre cette Baie des Chaleurs qui limite, au sud-est, le

territoire québécois. Au moment du départ, se dispersa en éclats le rire qui avait ponctué mon arrivée en 85. Sans rien brusquer, les trois compagnons rimouskois réunis par la rumeur montréalaise auraient beaucoup de choses à se dire. J'avais un voyage dans l'espace-temps à leur raconter. Je révolutionnais, mais le tour sur soi n'était pas complet. Je n'avais pas encore fait une spire dans la spirale de mon être.

Aussitôt embarqués dans la camionnette de Maillapartir, ils parcoururent la rue de l'Evêché, direction ouest, puis empruntèrent aussitôt la rue de la Cathédrale qui touche aux limites du sud et du nord, divisant en est-ouest la ville de Rimouski. Ayant pris la direction nord, celle qui mène au fleuve Saint-Laurent, ils descendirent la rue et garèrent le véhicule en face du bar *Latitude*, sis à quelque cent pieds d'une grande église dite cathédrale qui fait face au fleuve descendant. Avril! Les dernières journées où l'on peut observer les glaces.

Dans quelques marées, les glaces libérées prendraient le large comme une volée d'oies blanches. Attablé aux petites heures du matin, Animosh observait la vie courante. Overdubb s'interrogeait sur le tournoiement de la machine dont il avait pourtant éteint le moteur. Que se passait-il à Rimouski? Jusqu'où la rumeur s'était-elle répandue? La publicité avait-elle ébranlé la connaissance qu'ils avaient de moi?

Animosh était débarqué du train comme une rivière s'engouffrerait dans un fleuve. Ou tel un nageur qui glisserait sur une rivière débâclée, sortie de son lit, de son hiver. Je ressentais encore les secousses des courants qu'il venait de franchir. Ils menaient Animosh. J'étais tout remué par lui. J'évitais les écueils qui pourraient le malmener. Animosh voyait la rive. Pourrait-il glisser vers elle? La rive viendrait-elle à lui? J'étais donc débarqué le premier. Les personnages, ces acteurs de mes oeuvres, suivaient de près.

Je voulais raconter ce voyage et je révolutionnais à peine. Mais tandis qu'Overdubb y allait de ses interprétations du tournoiement passé et présent de la machine, Animosh amorçait son étrange discours. Plus fort que moi, je devais exprimer, même symboliquement, ce voyage qui risquait de m'emporter. Ainsi le gueux était en **transit** dans la plus belle hospitalité qui

soit, le plus bel asile, chez lui, dans le Bas-du-Fleuve natal. *Les gueux, les gueux sont les gens heureux car ils s'aiment entre eux.* Devenu aussi grand qu'un hippocampe, le cheval qui avait traversé l'hiver se déplaçait maintenant avec lenteur sur les lieux. Il s'était fait tout petit pour semer son présumé prédateur. Ruse animale de gueux. Transit pour un gueux, transit pour un homme qui, à la fois proie et prédateur, est en proie à sa langue déliée.

Ainsi se poursuivait ce voyage dans l'espace-temps. Comment raconter une première expérience de la **durée** qui n'en finit plus de se manifester? D'hospitalité en hospitalité, jusqu'à mon affranchissement avec l'autre - suite au deuil d'un amour qui aura été aussi nécessaire qu'impossible- j'irai. De marche en marche - jusqu'à ce que j'atteigne l'autre, comme un arbre qui se fixe pour le meilleur en passant par le pire, suite au mariage en moi du solstice d'été 85 et du solstice d'hiver 88 (du feu et de l'eau) et après que l'automne de lie soit devenu lait de printemps- le voyage se déroulerait, se poursuivrait dedans dehors, alimenté par une écriture toujours débutante. Autrement dit, jusqu'à ce que je parvienne à faire un fou de moi, chez moi, et qu'on me prenne au sérieux! Allons donc savoir pourquoi, si ce n'est pour ce que j'ai dit.

Rejetons de modestes familles canadiennes françaises, ouvrières ou petites bourgeoises, de l'arrivée au pays à nos jours restées françaises et catholiques par résistance au vainqueur, par attachement arbitraire au passé, par plaisir et orgueil sentimental et autres nécessités. [...]

Un petit peuple serré de près aux soutanes restées les seules dépositaires de la foi, du savoir, de la vérité et de la richesse nationale. Tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée pleine de risques et de dangers, éduqué sans mauvaise volonté, mais sans contrôle, dans le faux jugement des grands faits de l'histoire quand l'ignorance complète est impraticable. [...]

Petit peuple qui malgré tout se multiplie dans la générosité de la chair sinon dans celle de l'esprit, au Nord de l'immense Amérique au corps semillant de la jeunesse au coeur d'or, mais à la morale sémiesque, envoûtée par le prestige annihilant du souvenir des chefs-d'oeuvre d'Europe, dédaigneuse des authentiques créations de ses classes opprimées.

**Notre destin sembla durement fixé.
Des révolutions, des guerres extérieures brisent
cependant l'étanchéité du charme, l'efficacité du
blocus spirituel.**

Paul-Émile Borduas, 1947

Voyage.....intérieur

Aux petites heures du matin, laissant derrière son passage à Montréal une traînée de folie dans la mémoire de ses amis insulaires, l'apprenti écrivain rapatriait ses fragments. Débarquant du train *Océan*, je m'étais poussé en douce de la nuit comme on s'éveille au jour.

J'allais retrouver, lors de ce transit à Rimouski, un petit auditoire d'amis qui, bien qu'ameutés par la rumeur montréalaise, ne me percevraient pas plus fou qu'ils ne m'avaient connu auparavant. Pas plus fou malgré les discours analogiques d'Animosh dérivés de l'interprétation qu'Overdubb faisait du tournoiement de la machine. Car depuis que j'avais commencé à descendre du monde des dieux d'Homère, Animosh fabulait une histoire. Animosh avait les airs d'une chanson. Tel ceux des élus universaux. Les élites autorisées. Mais

la chanson était mienne, d'origine occidentale et française, métissée par l'Amérique, donc québécoise. Celle d'un homme qui avait perdu l'esprit. Mais comment perdre ce que nous n'avons pas?

Bien qu'ils connaissaient eux-mêmes les voyages, Maillapartir et Olépange avaient été ébranlés par cette rumeur qui disait que j'avais abordé les continents de la folie, de la dépression et même celui du *burn out*. A leur trois, les amis rimouskois n'avaient-ils pas visité l'Europe, l'Afrique, l'Ouest canadien, les Etats-Unis et le Mexique? N'étaient-ils pas originaires d'autres lieux que de Rimouski? Maillapartir avait vu le jour dans les Sept-îles, Olépange devant celles du Bic et moi, sur une terrasse, à Mont-Joli, entre un fleuve descendant et des terres montantes. N'avaient-ils pas connu leur part de chocs culturels? Mais la folie... Ainsi, de voyage sur place, dans l'espace-temps, ils n'en n'avaient fait aucun sinon celui que j'aurais bien voulu leur raconter si seulement Animosh et Overdubb m'avaient laissé la parole.

Animosh et mes deux amis avaient tout de même goûté à des bonbons hors de l'ordinaire quand, dès les années 68, un Québec conquis par les Amériques expérimentait les effets magiques des champignons mexicains, ceux, hallucinatoires, du LSD chimique, sans oublier la petite herbe du diable et sa résine orientale qui étaient arrivées les premières sur le marché.

Ils savaient les mots du dedans, inconscient, subconscient, les effets de l'intérieur, paranoïa, hallucination et autres phénomènes de la pensée. Mais avant Castaneda, et après lui, ces voyages dans les paradis artificiels n'étaient-ils pas une façon de rendre la vie courante plus drôle, moins plate et moins violente? De la vivre tout en la rendant attrayante? Rimouski ne jouissait pas d'un Castaneda dans ses archives. D'un expérimentateur des initiations telluriques que pratiquaient les autochtones avant l'arrivée de l'homme blanc et de sa bible. De toute façon, Animosh et Overdubb n'étaient pas issus d'une *overdose*. Ils étaient nés de mon imagination. Qui ne venait ni d'une maladie mentale ni d'un complexe infantile mais plutôt d'un manque à gagner!

On a l'habitude de dire que, dans les années 60, le Québec a entrepris une révolution tranquille. Mon imagination venait de l'excès de cette révolution

qui avait débuté pourtant bien avant. Durant la décennie 60, l'enfant avait fréquenté six écoles à l'enseignement dit chrétien, mais avec six conceptions différentes de l'éducation –selon que c'était une maîtresse d'école, une religieuse de couvent, un instituteur d'école des métiers, un abbé de séminaire ou un professeur en attente du nouveau–, avant d'aboutir, au début des années 70, dans un système universel presque laïcisé de polyvalente et de collège d'enseignement général et professionnel tout droit hérité du système américain. L'enseignement s'était sécularisé rapidement dans un Québec qui se modernisait lentement. Charriés, ses membres allaient en perdre des bouts. Ce qui n'était pas mauvais du tout! Car l'enfant devrait les retrouver pour atteindre sa maturité.

C'est peu avant l'université qu'Animosh et plusieurs de ses amis mirent fin à leur rôle de cobaye qu'une nouvelle élite, au pouvoir fraîchement acquis, leur avait offert de jouer pour *devenir du monde*. Trop c'est comme pas assez! dirent-ils. L'enfant qui avait troqué les lois méditerranéennes de Moïse, mises en catéchisme, contre les lois universelles de la relativité d'Einstein, mises en bombe, s'en était allé sur le vieux continent avec les écrits sur l'anarchie de Bakounine.

Parti en hiver avec un ami, j'avais survolé l'Atlantique, assisté, dans les airs, au lever du soleil, longé la Seine, traversé le tunnel du Mont Blanc, goûté aux plages de la Côte d'Azur, marché dans une fête de l'Espagne du Sud, assisté à la mise à mort de sept taureaux, contemplé le roc de Gibraltar, trouvé mon chemin dans la médina de Fès et connu l'hospitalité d'un faiseur de soupe citronnée aux allures de Berbère. Se rendant au bureau de poste d'un petit village du Maroc, le voyageur qui avait été attiré par une école aux bruits de ruche, intuitionna clairement le bleu hiémal des vents équinoxiaux.

Le vent bleuissant de mars m'avait invité à écrire l'émotion amoureuse que je portais alors. Un mois plus tard, après une bière brune et patate frite mayonnaise en Belgique, après avoir connu l'hospitalité et le chauvinisme hollandais, le voyageur et son compagnon regagnèrent Paris. J'allais y mourir d'avoir trop mangé quand j'eus l'idée de marcher dans une masse de jeunes en colère contre le service militaire obligatoire. Marcher jusqu'à ce que l'excès

passer! **Le 11 avril 1973**, l'avion atterrissait à Dorval. La pluie battait l'aéroport. Taxi jusqu'à Montréal. Métro sous le fleuve jusqu'à la rive Sud.

Puis l'autoroute vers l'est. A mi-chemin, à la hauteur du château Frontenac de Québec, la pluie devint neige. A notre arrivée à Rimouski, 240 kilomètres au nord et 570 kilomètres à l'est de Montréal, la neige tempêtait. Rimouski n'avait pas changé. L'enfant, lui, avait presque révolutionné autour de la planète. Je regardai mes notes de voyage et je les détruisis. Je me mis en quête d'un travail, d'un logement, d'une camionnette. J'avais le goût du Québec, d'un enfant...puis d'un autre.

Attablé au bar *L'habitude*, Ferron glissait à l'oreille d'Overdubb quelques mots de son cru: « **Québécois, c'est être ceci, cela, n'importe quoi avec quelque chose en moins. La soustraction est de rigueur. A ceci, cela, à n'importe quoi, on y arrive presque, on y touche, on brûle et l'on n'y arrive jamais. On ne parvient même pas à devenir Québécois bien qu'on soit mieux placé que quiconque, semble-t-il, pour le devenir. C'est une situation privilégiée dont on ne profite guère; elle reste vacante car on a toujours cru que pour faire un excellent Québécois il fallait d'abord devenir ceci, cela, n'importe quoi, et l'on se dérouterait si bien qu'on à peine aujourd'hui à se retrouver** ». Jacques Ferron débarquait du conte **Les Méchins**. Il arrivait d'un accouchement épuisant. Overdubb avait-il conduit le *snowmobile* qu'il fallait au médecin de campagne pour traverser le paysage québécois? Avait-il creusé un chemin dans la poudrerie jusqu'à la maison? Overdubb était l'ingénieur qui assistait la sage-femme; celui qui faisait bouillir l'eau. Qu'était cette clameur qui de l'arrière-cuisine se rendait jusqu'à Overdubb alors que je lisais Animosh à ses amis?

Devenir, en 1985, un personnage de roman? Non! Cela n'était jamais arrivé aux amis d'Animosh. Evoluer dans la vie courante comme un héros antique? Non plus! Etait-ce possible ailleurs qu'au cinéma?

Vivre un mythe dans la rue? Maillapartir et Olépange n'étaient pas rendus là et ils n'étaient pas intéressés par la chose! Valait mieux aller au cinéma! Le mot mythe était suspect. Pour leur génération, née dans la décennie 50, mythe était d'un âge *caca*, révolu comme la famille, en raison de l'interprétation fade et sans plaisir des élites passées et présentes. Comment parler d'un mythe sans se condamner aux yeux de la modernité qui avait préféré, dans les mots de Borduas, le refus global du passé à l'entière responsabilité du lendemain? Par le biais anthropologique, en faisant appel

aux cultures autochtones dont les trois amis avaient grand respect, on pouvait en glisser mot sans faire un fou de soi ou sans passer pour un curé.

Malgré leurs assises mouvantes, malgré les clochers, nos trois amis avaient beaucoup d'esprit. Sinon ils n'auraient pas rigolé, avec complicité, des aphorismes d'Overdubb. «Après l'hiver de force, voilà le printemps de lucidité!», «Après le down du criss, voilà le high du câliss!» Ils avaient de l'esprit, mais où diable l'avaient-ils pêché? Dans quels lieux l'avaient-ils trouvé? D'où leur venait ce rire? De la mouvance de ces assises justement!

Ils appartenaient à cette génération qui s'était donné de l'esprit à partir de la mouvance de ses assises. De l'esprit à partir des modes occidentales et américaines, des réactions au passé.. Ne "confessant" plus aux interprétants laïcs ou religieux de l'humanité ses "faiblesses", cette génération était condamnée à vivre sans absolution, sans chance de gagner son ciel ou le grand soir. Abandonnée aux temps nouveaux, cette génération devrait dire ses émotions en ré-ap-prennant la parole avec les moyens du bord. Poussée par le vent d'une révolution locale tranquille, elle transgresserait les interdits-péchés qui avaient empoisonné l'existence de sa culture et qui avaient culpabilisé ses parents.

Dès qu'ils eurent l'âge de raison, l'âge de fumer et de se caresser, Animosh et ses amis avaient refusé d'être assis sagement sur des chaises, de se lever, de s'asseoir, de s'agenouiller pendant qu'un interprétant lisait la vie héroïque ou exemplaire du fils de Dieu selon les épîtres ou les évangiles. Et quand, dix ans plus tard, dans une assemblée politique, un beau parleur lancera, de son haut, l'exploitation héroïque du travailleur selon les témoignages de Marx ou de Mao, ils mettront, somme toute, peu de temps à faire le lien entre cette fadeur nouvelle et les non-plaisirs de l'ancien interprétant.

Dans les premières années de la décennie 70, Animosh et ses amis avaient vu passer à travers des *Jesus Freaks* à clochettes et des Missionnaires Laïques, une génération porteuse de la culture québécoise. D'où venaient-ils tous ces jeunes voyageurs? D'un peu partout et de Montréal! Où allaient-ils? Au bout du monde et en Gaspésie! Ils longeaient le fleuve, refaisant, en plus grand nombre, le voyage que des créateurs canadiens-français tel Paul-Émile

Borduas avaient fait depuis la guerre. Annonçaient-ils le grand vent de la libération? Ou bien venaient-ils le puiser ici, dans la grande péninsule gaspésienne? En bons citoyens du monde aux allures de campagnards, les trois amis rigolèrent avec cette génération qui parcourait les routes du territoire. Par-dessus les clochers, ils échangèrent leurs esprits et leurs rêves. Et puis, un à un, les membres de la dite génération repartirent vers les grands centres. Mais la génération était plus nombreuse, grossie de la périphérie qu'elle avait rejointe.

Héritière d'assises mouvantes, cette génération se fit alors porte-parole d'un Québec qui, en 1980, pourrait proposer, s'il le voulait majoritairement, une nouvelle entente avec les autres provinces de cultures différentes et de langue autre du Canada. Faute de poids, le Québec ne proposerait pas cette nouvelle entente. Mais, et c'est là l'essentiel, le Québec avait pris la peine de se poser la question en vue d'y répondre. Il avait osé se demander!

Comment devenir du monde sur la terre de Caïn? Jeune dans un Québec qui s'était ouvert, qui s'était modernisé pour ne pas s'endormir sur la chaise bercante où l'avaient assis ses élites et sur laquelle voudraient bien nous ramener les faux nostalgiques guidés par des magiciens, une génération sans ciel et sans grand soir s'était cultivé un esprit bien à elle. Obligée de laisser la jeunesse à d'autres, cette génération devrait, à son tour, devenir mature. Mais comment devenir mature sans assise solide pour appuyer son esprit, nourrir ce rire qui lui permettrait de faire face à toutes les calamités à venir? Comment devenir quelqu'un et quelqu'une avec un chapeau et un prêt-à-porter après avoir eu mille et un contes en tête? Comment devenir avec cet Animosh qui disait à tout vent: «la mafia meurt en Italie? La famille renaît au Québec! Si ici on a pas d'histoire c'est que fondamentalement le Québec ne veut pas d'histoires. Le linge sale? On le lave en famille!»

ici, je pense, moi: au commencement est le manque. Et le manque s'éprouve comme exigence de relation, exigence religieuse. Et la relation a lieu dans l'action, elle existe dans l'action...

Mais le projet d'action initiale de l'être par qui le temps est, comment le concevoir autrement que l'action de retour à la Mère-nature, qu'une rétro-action? Or, l'irréversibilité du temps fait du retour à la Mère-nature un mythe, une impossibilité de nature à susciter l'imagination qui puisse tenir lieu de réalité.

L'imagination naîtrait donc de l'échec de l'être à réintégrer la condition d'avant la relation, c'est-à-dire la nature. Elle serait le lieu de la compensation au manque de nature. Ainsi le premier nom de l'imagination est nostalgie. Elle est représentation mythique du lieu d'avant la relation, l'âge d'or, du paradis de l'intégralité perdue.

Le Sphinx garde l'issue de la nostalgie, le seuil de la participation passée à l'intégrité, le seuil de la Grande-Mère. N'y peut pénétrer que celui qui renonce à tout ce qui est de l'ordre de l'avoir, de l'ordre de l'objet, que celui qui se crève les yeux du corps et consent à la seule réalité du passé, qui consent à être pure mémoire. L'imagination nostalgique nous apparaît donc comme un naufrage, comme l'océan où sombrent le présent et le futur, comme le tombeau de toute réalité objective.

Claire Lejeune, 1966

Maturité à vivre comme un rire qui arborise. Le rire arborisé.

Comment pouvais-je expliquer aux amis d'Animosh cette découverte du soi, cette tombée tête première dans le lait de ma grande mère-nature? Comme un poète? La plupart des poètes sont des fumistes! Et j'étais comme une roche qui bondissait à la surface de l'eau. Alors... comment leur dire tout cet héritage qui s'était découvert en moi, héritage tant religieux que philosophique, animal que végétal, dès lors que je m'étais mis à créer l'amour passion de Djaimé pour Vieille Tabarnak? Comment leur expliquer que j'étais parti sans être parti d'ici maintenant, en désaccord sans être en désaccord avec mon monde, muni de l'espoir du retour, de ce *nostoi* que transmet Homère dans son *Odyssée*? Comment, tout impliqué que j'étais par Animosh, pouvais-je leur dire que le rire avait une origine?

Comment raconter que l'amour fou m'avait conduit à emprunter dans le mythe d'Ulysse et de Pénélope d'Ithaque -personnages plus anciens qu'Alice aux Pays

des Merveilles et Jésus de Nazareth mais plus jeunes que les Gilgamesh et Ishtar de Sumer – un sentier qui me permettrait d'avoir l'assurance que l'homme peut un jour sortir réellement de son infantilisme? Comment dire cette intégration du soi qu'avait créée la désintégration du moi alors qu'en transit à Rimouski je bataillais contre ce soi que, malgré Animosh et Overdubb, je devais oublier?

Comment dire, pendant qu'Animosh fabulait et qu'Overdubb interprétait? Et ainsi passer pour ce que la rumeur avait laissé entendre, en l'occurrence qu'Animosh avait capoté. Les personnages donnaient à l'auteur le goût du mutisme. Mais prendre la parole est nécessité quand l'hiver vous habite comme une débâcle. Ne rien taire pour comprendre, tout en oubliant l'étrangeté. Prendre ses distances d'avec elle en se cherchant des alliés désintéressés. Complètement désintéressés. Lectures des corps comme des mots désintéressés qui nourriront le voyageur et qui permettront d'amadouer avec le temps ce qui semble à première vue indicible. Quitter le soi. Retour à moi. Mais en restant *fidèle à quelque chose* qui s'est découvert en moi.

Au bar *Latitude*, une langue nous animait. Overdubb s'adressait maintenant à Ferron: **«Le mythe de l'éternelle jeunesse serait-il cet être qui bourgeonne et qui s'effeuille sa vie d'arbre durant? Serait-il l'être en marche? Celui dont le centre est mort, passé, et dont la périphérie est vie, présent, à venir sous l'écorce et au bout de l'écorce? Pour se ré-générer, ne faudrait-il pas se concentrer jusqu'au bourgeonnement, résister jusqu'à son éclosion, délier sa couleur, accepter la chute vertigineuse de la feuille, vivre sa dissolution en sels minéraux et enfin se laisser absorber par les radicelles jusqu'à l'atteinte d'un nouveau champ, le cambium, cette joyeuse assise génératrice de désir et de deuil une vie durant?»**

Comment expliquer Animosh alors qu'il disait: «la forêt amazonienne meurt au Brésil? La sagesse renaît au Québec!» Pour expliquer j'avais besoin d'un tout. Et pour que le tout apparaisse, je m'étais impliqué. Or je n'étais qu'au début de mon implication. L'auteur avait vu. J'étais bien loin d'une explication présentable! Il faut un début et une fin. Une naissance et une mort? Disons un désir ou, plus précisément, un appétit de naître, et une digestion de la naissance, plus précisément un deuil.

Quand j'écris, je fixe une *naissance autre* mais toujours même et mienne. Depuis 1970, je suis passé de la désintégration d'un moi au profit d'un soi

(1985) puis à l'intégration du soi au profit du moi(1989). Je reviens au désir. Si au début j'écrivais pour me surprendre, maintenant je prends sur moi de parler à l'autre. La lecture et l'écriture de cette *naissance outre* me la font revivre constamment. Différemment. Je travaille mon imagination. J'y décèle une suite, comme une évolution, celle d'un affranchissement humain possible. Je n'ai qu'une parole, celle que je parviens à donner à voir. Comment pouvais-je en 1985 donner prise à l'entendement de mes amis? Comment pouvais-je chatouiller leur peau?

Au bar *Labitude*, Overdubb réfléchissait tout haut. **«s'il y a un fruit, il y a une amande. S'il y a une amande, le fruit est indéhiscant. Arrivé à maturité il ne s'ouvre pas spontanément. J'entends dans le mot indéhiscant un rire chevalin. J'entends COMME. Homme et femme de joie deviennent possibles quand la force du rire sacré nous désarme et nous fait arbre.»** Arrivé plus tôt, Borduas avait des fourmis dans sa langue. Il avait mâché quelques mots qu'il confia aux voyageurs: **«La crainte de perdre pied, d'être seul, la crainte de perdre une parcelle d'un passé déjà lointain, dépassé, qui n'a plus pour [l'homme] qu'une valeur sentimentale, lui fait manquer l'occasion d'un contact autrement émouvant avec une réalité neuve. La crainte de risquer sa tranquillité et sa sécurité illusoire lui fait préférer grignoter un fruit sec, encore réel en lui peut-être, mais déshydraté depuis mille ans d'espoirs déçus.»** Saint-John Perse encore était avec nous, au bar *Labitude*, habitué de son mal... mais attentif à sa lucidité, jaloux de son autorité. Et tenant clair au vent le plein midi de sa vision, le poète se compromit aussitôt: **«Le cri! le cri perçant du Dieu! qu'il nous saisisse en pleine foule, non dans les chambres, Et par la foule propagé qu'il soit en nous répercuté jusqu'aux limites de la perception... Une aube peinte sur les murs, muqueuse en quête de son fruit, ne saurait nous distraire d'une telle adjuration!»**

Dans la perspective de l'ouverture puisque l'heure en est venue, il va falloir travailler à désocculter l'expérience intérieure. L'hermétisme est un refuge matriciel dont il est périlleux pour la pensée de s'expulser prématurément mais qui risque de devenir un tombeau si nous nous cramponnons hystériquement à notre peur de naître, d'exposer notre vérité toute nue au climat hostile de cette société conditionnée par les idéologies. Il arrive un moment de la gestation de soi où la peur du rejet doit vitalelement se convertir en audace de projet, sans quoi nous nous condamnons à nous ensevelir dans les marais de la nostalgie.

Claire Lejeune, 1985

En me prenant pour... je regarde attentivement

Animosh buvant avec ses amis, l'auteur observait. Je devais refaire ma personnalité bien qu'elle ne pourrait plus jamais être la même depuis cette plongée. Ma personnalité s'était troublée et j'allais jour après jour dévisager ce trouble. Comment raconter ce voyage... intérieur aux amis d'Animosh? En me prenant pour le Québec? En interprétant l'histoire des Québécois? Il était une fois, en 1980, le Québec qui se disait **oui** mais **non** à qui voulait l'entendre. **Le Québec était une fois...pour tout... sorti hors de son terroir!**

Dans un bar sur les rives du Saint-Laurent, pendant que la marée soulevait les glaces que la journée d'avril avait mouillées, Animosh et ses amis, attablés aux petites heures du matin, possédaient quelque voyage en commun. Leur héritage. Ils étaient détenteurs de ce voyage qu'avaient commencé leurs ancêtres, ces quelques centaines de familles françaises qui constituent les racines occidentales d'une majorité de l'être québécois d'aujourd'hui. Familles nées, pour la plupart, d'individus de langue française qui s'étaient aventurés au-delà de l'Atlantique.

Dans cette traversée de l'océan qui les avait conduits en réalité à la découverte d'un **Nouveau-Monde**, alors que le désir occidental, qui les animait, avait été les **Indes** -désir de commerce avec l'**Orient**- pouvais-je donner à voir à mes amis une révolution intérieure amorcée par l'**Occident** et que réalisent depuis quatre siècles le **Québec**, l'être québécois, mais aussi

les **Etats-Unis**, le **Mexique**, et tous les pays d'**Amérique Centrale** et de l'**Amérique du Sud**? Pouvais-je, moi qui révolutionnais à peine et avec enthousiasme, donner à voir une spire de la spirale humaine?

Au bar *Latitude*, les voyageurs allaient et venaient. Overdubb imaginait Mircea Eliade qui s'approche de Borduas. Eliade sortit ses lunettes de la poche intérieure de son veston roumain acheté à Chicago et souffla: « **Car, l'histoire elle-même pourrait un jour trouver son véritable sens: celui d'épiphanie d'une condition humaine glorieuse et absolue.** »

Le Québec réalise un premier tour, une spire de sa spirale, depuis qu'une nécessaire modernisation a commencé avec l'industrialisation et son apport technique et scientifique? Je ne parle pas des excès où toute modernisation peut conduire. On risque toujours de jeter le bébé avec l'eau du bain. C'est justement un de ces excès qui parle! On sait le gaspillage humain et naturel qui résulte des révolutions... quand on ne connaît plus de quoi elles retournent. Aidé par l'amnésie, le gaspillage se substitue à la révolution qui devient excessive. Dans ces instants tragiques on excuse toujours son ignorance en voyant un revers à toute monnaie. Et à ceux ou celles qui pourraient nous en parler, ceux et celles qui sont impliqués directement, on fait la sourde oreille car ils s'expriment la plupart du temps dans un autre langage. Langage de la mort? La mort fascine. Elle rend bouche-bée.

Un sourire de Borduas invita Overdubb à continuer: « **Et pourtant ce revers à toute monnaie qui sert d'explication à notre ignorance n'est tout de même pas tombé du ciel! La culture humaine a créé la monnaie comme moyen d'échange entre les hommes, entre les peuples. Autrement dit, elle a créé une représentation de la durée comme moyen de durer. Elle a créé une mémoire. Une monnaie d'échange. Sans échange possible entre humains, comment durer? Sans voie d'échange entre le dedans et le dehors, entre je et l'autre, comment pourrions-nous durer? Ainsi, sans un rebord, il ne pourrait y avoir deux faces et deux côtés à une monnaie! Sans cette bordure, ce qui sert d'assise, on ne parlerait pas de révolution!** »

C'est un des excès de la révolution tranquille du Québec qui parle. J'avais un manque à gagner. Hier j'ai perdu l'esprit. Aujourd'hui je projette ma pensée ouverte hors de mon imagination issue de ce manque à gagner, manque commun à toute une génération et pas seulement québécoise.

J'essaie de parler de cette assise qui crée une pièce de monnaie à deux faces et à deux côtés. Je parle de ce mouvement même qui peut empêcher, s'il est

connu, le gaspillage, la perte qu'occasionne toute révolution détournée à d'autres fins que la réalisation individuelle de chaque être vivant. Je parle de la durée comme une relation créatrice entre l'eau et le feu. Un amalgame d'air et de terre comme un arbre qui équilibre avec folle sagesse des forces distinctes. Je parle de la culture de durée.

*Au bar **Lebitude**, Overdubb et Eliade projetaient d'organiser une rencontre internationale des nomades à Rimouski. Overdubb rêvait: « Entre deux modes personnalisés d'une vie, pourtant même, j'intuitionne aujourd'hui une **alliance créatrice**. Entre ce nomade du XXe siècle qui déserte ses derniers camps, s'agglutine ou meurt, sec comme un bourgeon, dans des bidonvilles, et ce sédentaire du XXe siècle qui s'étouffe et pavoise, condamné comme une feuille multicolore, dans ses nouvelles villes, j'intuitionne un échange, une compassion génératrice basée sur un affranchissement réciproque du langage. J'intuitionne que nous allons redécouvrir les lois de l'hospitalité. Entre les deux modes d'une même vie, une connaissance peut se partager, celle de la durée. La culture humaine possède deux visages, la sédentarité et le nomadisme, fruit d'une même assise, la durée. Un de ces visages est en voie d'être effacé. Nous n'avons aucune idée du visage que prendra l'humanité? Et si elle prenait le visage d'un Métis! Et que ce Métis nous dévoilait qu'il n'y a pas deux visages en l'humain mais au moins quatre.»*

Pour permettre à mes amis de comprendre ce qui me ramenait capoté à Rimouski en ce printemps de l'an 1985, je me prends pour le Québec. Je révolutionnais avec la certitude de réaliser un jour une première spire de ma spirale. J'étais un excès qui ne voulait pas qu'on lui fasse la sourde oreille. Toute génération, perdue ou sacrifiée, tend à créer nécessairement des assises d'un manque à gagner!

L'ouvrage d'Ariane n'est pas seulement de dévider le fil de la vie mais de décrypter le secret de la bobine.

Claire Lejeune, 1981

Je vire de bord pour revirer le rebord

Sans Animosh et Overdubb qui me faisaient passer pour un naufragé de la mer ou un rescapé de la guerre, Maillapartir et Olépange auraient peut-être dit: «Continue Jacques, cette histoire nous intéresse. Parle, toi qui as été foudroyé par les oiseaux de Wakan Takan, raconte tes aventures, toi qui as crevé l'oeil du cyclope, fils de l'ébranleur de la terre, toi enfant qui as transgressé l'interdit de naître depuis que tu as rencontré la femme de ta vie!» Animosh fabulait et Overdubb interprétait. L'auteur ne pouvait parler autrement que par excès de langage amoureux. Et aujourd'hui, si je traduis les fabulations et les interprétations de mes deux personnages c'est que depuis ma naissance en terre d'Amérique, je pratique cette langue qui se parle sur le continent de la folie.

Je parle québécois. Depuis que Cartier aborda la terre de Gaspé en 1535-36, une révolution intérieure veille dans l'être québécois sous la forme d'histoires de pêche et de chasse que des générations se sont transmises en les adaptant aux accidents du nouveau territoire; en les électrifiant avec la modernité.

En 1535-36 débutait une spire, un tour à compléter sur nous-mêmes. Cette spire à finir est la base dynamique de notre culture, de notre quotidien. C'est avec cette base en continuelle transformation que les élites du XXe viennent nous chercher périodiquement depuis que la modernisation du Québec a eu pour effet de tout remettre en cause et en marche. Tronquée ou détournée hier par les élites aux profits d'une vieille histoire à dormir debout, la base dynamique s'est remise à vibrer comme une corde sensible. La vibration a mis l'être québécois au diapason d'un *la* universel. Un fond nous soulève.

En se modernisant le Québec se donnait les moyens de durer. Il inventait une écriture qui ne serait plus réservée à des élites qui empêchaient le Québec de

voir le jour. Avant l'écriture, peut-être avant les nuits de l'*underground*, les élites avaient toujours rapporté, à notre Occident de départ, une réalité française-catholique *versus* protestante-anglaise plus Nouveau-Monde qu'Amérique. Pour la planète entière nous étions aussi abstraits qu'un Nouveau-Monde. Ni Occident, ni Orient et même pas Amérique.

Mais ce désir occidental d'atteindre et de boucler, non de nouer, s'est transmis, malgré les mutilations et les détournements, par une langue française que verdissait le territoire. La langue s'est québécoisée. Elle s'est métissée. Elle restera fidèle au changement qui l'a fait naître.

Au bar *Labitude*, les voyageurs lavaient leur linge sale en famille. De la transformation continuelle, angle sous lequel Overdubb avait placé les choses, Borduas en avait à redire: « ...Il faudrait redonner à la foule les généreux scandales de la vérité qu'on lui a cachés ou défigurés délibérément. Il faudrait que son évolution émotive retrouve les mystères là où ils sont rendus. Eux ne peuvent revenir en arrière sans perdre contact avec le réel. Il faut tout au moins se rendre compte que pour la foule un espoir limité ne saurait être délirant, dynamique. Pas plus que pour un individu. C'est même un désespoir de plus. Le risque total serait autrement dynamique. Mais pour ce risque, il faut une évolution émotive, pour soi, pour la foule, que l'on refuse et se refuse.»

Je pense que la culture québécoise est maintenant portée par des hommes et des femmes qui deviennent élite de soi. Avec le regard franc rieur ils exigent de l'autre qu'il soit élite de lui-même. La réalité qui passe un mauvais quart d'heure exige qu'on fasse é-preuve d'imagination. Que la grenouille se fasse boeuf? Qu'elle fasse un boeuf? Disons que sans grenouille il ne saurait y avoir de marais!

Car nous occupons un marais. A notre désir occidental de départ s'est juxtaposé l'esprit même du territoire, celui de la vallée. Moins divin que la raison ou l'idéologie, le fleuve aura pourtant été l'ar-raisonnement d'une entreprise folle. Car traverser l'Atlantique au XVIe siècle était pure folie. Et pour s'en rendre compte les ancêtres auraient dû revenir à leur point de départ, à leur village de départ et non dans la cour des élites qui leur disaient que cette folie était raison divine. De toute manière, nous avons gagné le continent de la folie. Nous sommes bien placés pour la sagesse si nous parvenons à épouser le changement qui nous a laissés ici. En remontant dans

cette vallée les ancêtres occidentaux atteignaient la durée. Ils s'installèrent sur les rives d'une assise génératrice.

Au bar *L'habitude*, Claire Lejeune prenait place à la table d'Animosh et de ses amis. Elle apportait les assises à une rencontre internationale des nomades: l'autre. Overdubb s'adressait aux voyageurs: «Ce serait la durée même qui aborde le voyageur et qui lui fait prendre conscience qu'il est parti un jour. Cet assaut de conscience l'obligerait à revenir à son point de départ, à tous ses Occidents en ce qui concerne le voyageur qui vit dans les Amériques... Dans la vallée du Saint-Laurent, le fleuve, qui nous accompagne depuis nos ancêtres, a commencé à réaliser l'être québécois d'Amérique quand celui-ci s'est senti porteur du désir occidental. Pendant quatre siècles, le fleuve a rappelé à l'être québécois qu'il était un voyageur. Mais pour rejoindre réellement ce voyageur qui avait eu désir de quitter sa terre et pour lui donner le goût de revenir à ses Occidents de départ, d'échanger avec eux pour lui permettre de s'installer où bon lui semble mais avec une permanence atteinte, il fallait que s'ouvre une faille dans l'être québécois. Pour que le fleuve atteigne le voyageur en manque, il aura fallu qu'une génération de Québécois vive un manque à gagner. Autrement dit que cette génération n'ait pas accès au royaume des cieux ou au grand soir que proposaient les élites du Nouveau-Monde. Et que refusant les évangiles et les idéologies, elle s'ouvre au fleuve qui parle au voyageur».

Maillapartir et Olépage ne savaient plus s'ils devaient rire ou pleurer. L'auteur gardait son calme. Une génération aura donc été sacrifiée pour goûter jour après jour l'amande porteuse d'arbre. Le sacrifice ou la perdition aura donc été d'accéder à la jouissance inhérente de l'être et non à mourir en odeur de sainteté dans le mutisme, ce Nouveau-Monde qui a encarcené l'être québécois tout entier. «Le Carcanada!» lâcha Animosh.

La coquille d'où le Québec, pour qui je me prends, s'apprête à sortir, pourra devenir, lorsque entièrement donnée à voir, un lieu de régénérescence, une histoire personnelle à consulter. Il ne sera plus utile de s'y cacher pour une langue qui s'affranchit. Comme un silence passé, il deviendra son lieu d'articulation. Ainsi le Nouveau-Monde aura été une idéalisation folle d'un désir que j'avais de commercer avec l'autre, une idéalisation que je devais matérialiser. On ne naît pas de l'abstraction. On s'y mire un oeuf comme une bouche. Avec le territoire, avec les mots du monde que véhicule ma langue matérielle, avec les analogies infinies que le rapprochement ou l'éloignement de ces mots rendent possible, avec la conscience de ces mots, je me suis structuré un oeuf et me suis ainsi donné la chance de projeter un cri qui contiendrait, qui sait, les ferments d'une pensée authentique!

Mon cher Claude [Gauvreau], [...] de tout ce qui a été dit, ce qui me semble le plus pertinent est votre paragraphe: "Sur le plan social" se terminant par "les artistes, désormais, ont, par l'extérieur, une chance de salut". C'est là la vertigineuse certitude de notre petite révolution. Que le suicide cesse, au Canada, d'être la seule solution honnête à la tragédie de nos poètes!

Paul-Émile Borduas, 27 mai 1954

J'ai reçu la vie comme une blessure, et j'ai défendu au suicide de guérir la cicatrice.

Isidore Ducasse 1871

Comme une vallée nous avons intuitionné la faille comme un fleuve

Avant la génération d'Animosh et ses amis, des hommes et des femmes ont vécu le versant tragique de la réalisation de soi. Des créateurs nous ont appris qu'on pouvait et qu'on devait créer l'oeuf qui nous permettrait de sortir au grand jour, en avant de l'abstraction qui nous avait caché la nuit, et de lever ce voile qui nous rendait invisibles aux autres.

Au bar *L'abitude*, des hommes et des femmes buvaient à l'amitié. Overdubb s'adressait à qui voulait l'entendre: « Depuis la Seconde Guerre mondiale, une brèche a été pratiquée dans le silence fictionnel qui emmurait les hommes et les femmes d'ici. Cette fissure, cette langue est à l'image de celle que le printemps fait dans la glace. Elle a été faite par l'être québécois. Quand? Dès ce moment où il a réussi à rejoindre son Occident de départ pour lui dire qui il était, d'où il venait. Le mur s'effondre depuis que l'être québécois prend parole et la porte à l'autre. Une fissure en transformation continuelle. Qui est devenu lézarde puis fracture puis vallée. Un fleuve y coule. Ses marées emportent cet hiver de force, coquille ou camisole, dont nous sommes enfin presque totalement sortis. La durée a emprunté notre parole. L'oie blanche s'est levée quand le merle a crié. Nous cheminons maintenant que nous avons un sentier empruntable par l'autre.»

Animosh et ses amis rimouskois connaissaient des proches et des noms de créateurs dont la sensibilité les avait fait sombrer, comme des boucs émissaires, dans le Nouveau-Monde. Nelligan, Gauvreau, Aquin, pour ne pas nommer ces anonymes que nous rencontrons tous dans nos quotidiens, n'étaient pas nécessairement de faux nostalgiques, ni des héros. Je pense qu'ils étaient prisonniers des contradictions inhérentes de ce Nouveau-Monde;

qu'ils avaient été laissés à eux-mêmes sans cette chance de rencontrer un Occident métissé avec qui ils auraient pu échanger l'exploration de ce territoire imaginaire qu'est le continent de la folie. Ces tragiques nous auront montré la nécessité du rire. Ce rire qui nous invite à rejoindre l'autre. Le rire qui exerce sa gravité. Nos dramaturges ne souffrent plus la concurrence de Shakespeare. Que l'Angleterre s'étouffe avec son Hamlet en mal de crâne. Que Ducharme chatouille le Moyen-Orient avec l'illusion d'un Cid pas si magané qu'il ne paraît.

La brèche faite par l'*être* québécois en marche nous dévoile que le Nouveau-Monde aura été détournement de fond limon. Au sortir de l'oeuf qui s'est structuré à même les mots du territoire, le territoire deviendra ce lieu de régénérescence qui nous fera permanence et non plus voyageur qui n'en finit plus de s'installer. Une histoire exemplaire, un mythe d'où il aura été plus malaisé de sortir que d'entrer mais où il fera bon retourner. Malaisé de sortir parce qu'avec le temps on aurait pu oublier que nous avons déjà goûté l'entrée. Le destin de ces créateurs a montré le besoin de pratiquer la sortie. Se dégourdir les jambes. Dans les *quendiratons* de demain, le Québec aura eu un jour des fourmis dans les jambes.

En réalisant son tour le Québec voit où il est rendu. J'arrive au désir. Boucler le voyage me fait accéder à une certaine permanence. Il me donne un voyage à raconter à l'autre. La permanence est une assise génératrice qui ne me garantit pas de la mort. Elle me préserve de l'amnésie. Nous sommes vivants comme un oiseau qui en perdant des plumes donne de l'altitude aux autres. Le Québec n'atteindra pas le nirvana dans les décennies qui viennent. Il va continuer son métissage. Jouir de saisir le moment qu'il passe. Le Québec tourne sa maison. Il la rend hospitalière aux voyageurs de la planète. C'est en continuant d'échanger son voyage avec l'Occident de départ et l'Orient qu'il avait rencontré à son arrivée que le Québec pourra commercer son métissage.

Je rapaille la rumeur comme une histoire mienne

Mais en cet avril 85, les amis rimouskois d'Animosh qui, comme l'auteur avant la fragmentation de son moi, n'avaient pas beaucoup voyagé en eux, avaient été ébranlés par la rumeur venue de Montréal. Ils étaient ébranlés car nous sommes des amis d'une même génération. D'un même élan. D'un même désir de liberté... et d'une même peur de la folie. Une rumeur m'avait précédé comme le cri d'un homme qui veut vivre.

Ravage de rumeur. Comment? Animosh capoté? C'est pas vrai! Pourtant, quand je l'ai vu la dernière fois, tout allait bien; bien sûr un amour impossible lui tenait à cœur. Mais ne disait-il pas que cet amour était nécessaire? L'amour l'aurait-il fait chavirer vers l'inaccessible étoile, celle dont parle la chanson française, cette complainte de Jacques Brel? L'amour m'avait-il jeté dans un Nouveau-Monde dont l'autre allait devoir, avec patience, m'aider à sortir? Poursuivant, mienne, la parole d'hommes et de femmes qui ont su faire don d'eux-mêmes pour que les enfants soient curieux de tout sur une terre à conserver respirable, nous nous tissions un oeuf. Je devais sortir de cet oeuf qui s'était structuré pendant une semaine à même les contradictions du Nouveau-Monde. Pour qu'il devienne ma maison mienne, mon lieu de régénérescence, ma permanence, je sortirais de l'oeuf. Et en sortant je fabulerais, j'interpréteraï, je dirais n'importe quoi. Mais toujours je dirais mot d'amour à l'être aimé.

Au bar *L'habitude*, la verdure ne manquait pas. Borduas peigna quelques phrases: **«L'homme n'a pas le courage de prendre l'entière responsabilité du lendemain. Toute son ingéniosité ne sert qu'à freiner. Toute son ingéniosité n'empêchera pas les freins de sauter»**. Claude Hagège qui avait remonté les sonorités qui s'échappaient par la porte entrouverte, fit signe à Overdub qu'il prenait le relais: **«Car malgré toutes les machines d'auto-destruction qu'il se fabrique, malgré tous les nuages dont son génie ambigu se plaît à charger les zones de lumière pour en composer, au-dessus de lui-même et de ses descendants, un ciel incertain, l'homme demeure une créature capable de toutes les volte-face. Créature indéfiniment avide, en outre, de se surprendre, quand ce ne serait que par l'aptitude obstinée au dialogue avec son semblable, vocation à pratiquer l'échange. À commencer par celui qui fonde tous les autres et les rend possibles, à savoir l'échange des mots. S'il est *homo sapiens*, c'est d'abord en tant qu'*homo loquens*, homme de paroles.»**

En continuant de sonder la glace pour ne pas la briser trop vite et pendant que le serveur offrait les dernières consommations, les trois amis s'amusaient à récapituler les dires de cette rumeur venue jusqu'à eux. Animosh apprenait qu'un tel de ses amis montréalais avait téléphoné à son frère qui résidait à Rimouski. Une autre avait appelé son autre frère qui résidait à Québec. Enfin, Safano, qui aurait dû comprendre l'écrivain en herbe, voulait appeler le père d'Animosh, mon plus vieil ami, même si je lui affirmais qu'Animosh allait bien, et ce malgré les apparences. Tu veux parler à son père? Pourquoi pas à ma mère? Et ta soeur? A mon père? Mais je suis son père, je suis mon père. Ne t'inquiète pas, s'il a besoin de moi il va m'appeler.

Olépage en voulait à Safano d'avoir transmis la rumeur. Mais c'était moi qui l'avais lancée pour qu'elle se rende justement à Rimouski et ailleurs. J'aurais bien aimé rester sur l'île près de la montagne si *quelquechose* n'en avait pas décidé autrement. La machine avait atterri à Rimouski. J'avais lancé une rumeur pour m'aider à sortir de la caverne dans laquelle l'amour m'avait fait pénétrer. Mais pourquoi la nécessité de cette rumeur, puisqu'en réalité j'avais reçu l'ordre naturel de sortir? Parce que ma caverne était aussi un logement qui donne sur une rue dans un quartier d'une ville...vallée. Pour passer la porte, le ballon devait se dégonfler.

L'auteur expliqua que l'ordre naturel de sortir que j'avais reçu s'était transposé en demande d'hospitalité. Ma chance de sortir c'était l'autre. Sans qui je ne pouvais être. L'allure que j'avais lors de cette demande avait sonné l'heure du départ qui me ramènerait en transit à Rimouski. Autrement dit j'avais pas d'allure. J'avais dépassé les bornes de cette excentricité si chère à mes amis qui en avaient pourtant vu d'autres étant donné qu'ils peindraient leurs souliers et leurs cheveux. En ne comprenant plus le gestuel d'Animosh, ses amis montréalais avaient, pour ainsi dire, très bien compris le message que je leur envoyais du fond de mon être. J'arrivais comme un autre devant l'autre qui était mon point de départ, mon Occident, mon ami. Et qui devenait mon ennemi ou l'ennemi de l'autre? Comment savoir? En continuant d'avancer en zig-zag! En nous donnant la chance de nous re-**connaître!**

Non, Montréal n'est pas un méchant loup. Ce qui ne la met pas à l'abri de l'amnésie. Mais nos amis communs ne sont pas amnésiques. Ils étaient tout simplement décontenancés par les événements. Nous vivions tous un même passage. La reprise du processus de création. Nous étions en train de le faire nôtre. Nous étions tous au centre. Le centre était en moi qui cherchais la sortie. Maillapartir demanda à Animosh: «Parle nous-en de cette grande ville qui s'étend sur une île située en amont du fleuve Saint-Laurent... Dis-nous son rôle dans ce voyage qui nous serait commun.»

Vous parler de l'été 1967 quand, avec mes deux frères, j'ai marché dans l'explosion universelle de Montréal? Vous dire cette journée où j'ai humé les odeurs du monde? J'étais ravi par les autres, par leurs couleurs, et j'aimais cela comme un porc! Vous dire la planète que mes narines m'ont fait connaître? Ou vous parler de l'automne 1972 quand j'ai cherché la Rachel avant d'aller voir *Les oranges sont vertes*? Rachel, rue qui m'a conquis et qui m'a peut-être empêché de comprendre cette pièce québécoise dont je n'ai retenu que la fureur finale? Plutôt vous dire comment il m'a plu en 1982 d'utiliser le mot **vîle** quand j'écrivais Montréal.

Mais avant d'insuffler à Animosh la dernière représentation de la Nuit, car l'aube s'amenait imperturbablement, Overdubb proposa à Claire Lejeune de présenter à Eliade ce principe qui lui est devenu de plus en plus familier quand elle veut dire ce qui gouverne l'espace-temps imaginaire. Lévi-Strauss arrivait sur cette entrefaite. Lejeune lui laissa le temps de s'installer près d'Eliade et s'adressant à tous les voyageurs présents, elle dit: **« pour trouver ses Amériques, il faut nécessairement chercher ses Indes et pour trouver son Orient, il faut nécessairement perdre le Nord. Autrement dit, on ne peut comprendre le rapport existant entre deux points de la sphère psychique sans passer par le centre où se connaît potentiellement -intuitivement- la totalité des points de la sphère. La relativité des localités imaginaires ne se donne à connaître qu'à travers une conscience capable de faire le point de soi, à travers une translucidité autovisionnaire. L'accession de la conscience à son point de vue global implique ce défoncement de la dualité du moi qu'est l'initiation à soi. Quand son narcissisme est troué, le regard de l'égo perd ses oeillères, il devient panoramique. »**

En amont de la vallée

Après qu'Animosh eût lancé dans l'ambiance: « Et pourquoi pas: Montréal ville haïtienne! Et pourquoi pas: Paris ville arabe!», je commençai ma description de la vîle. Montréal est dit-on une vîle de plus en plus cosmopolisée par la présence des Grecs, Italiens, Anglais, Chinois, Espagnols, Haïtiens, Juifs, Latino-Américains, Cambodgiens... Est-ce un hasard? Ou une nécessité? Voyons voir!

Montréal est le grand centre du Québec. Entendons-nous tout de suite! Un centre, petit ou grand, n'existe pas sans la périphérie. Sans les autres centres. Aucune toile ne se fait à partir **du** centre. Elle se fait à partir **d'un** centre parmi d'autres. D'un point puis d'un autre, l'araignée ou le peintre se projette le centre. Le point de départ, un centre quelconque, devient la périphérie quand l'autre centre est réalisé. Bien amarré à cette périphérie, le centre s'étoile. Ce n'est ni un hasard ni une nécessité si Montréal est le centre culturel et ethnique du Québec. Montréal est fruit d'une évidence. D'une définition, autrement dit d'un horizon circonscrit de tous les côtés. Ce centre a été rêvé par l'humanité, à la fois par l'Occident et par l'Orient.

L'assise langagière qui l'a fait naître comme le centre culturel et ethnique se trouve en aval du Saint-Laurent, en Gaspésie, là où devenu estuaire le fleuve descendant s'engouffre dans le golfe avant de rejoindre l'océan Atlantique et son courant chaud dit le *gulf stream*. Cette assise est exactement ce point, ce trait-d'union que désigne le mot Gaspé : un bout du monde c'est-à-dire *là où la terre finit* et *là où la mer commence*. A ce point précis, le représentant d'une société patriarcale qui cherchait les Indes a ouvert le dialogue avec le représentant d'une société matriarcale qui avait perdu le Nord.

Maillapartir, Olépage et les serveurs s'esclaffèrent. Animosh retint le souffle d'Overdubb. L'auteur dévoilait un grand secret. Peut-être celui du maillon manquant. Je reprends notre histoire. Aux alentours de 1535-36, attirés par les caps gaspésiens qui sont le maillon dit les Notre-Dame de la

chaîne continentale des Appalaches, des aventuriers français ont aperçu des Iroquois mohawks, qui séjournèrent dans la baie dite de Gaspé. Ces Iroquois apprirent à Cartier et à ses compagnons qu'en amont du fleuve ils trouveraient un centre d'achat, ou de troc, du nom de Hochelaga. Intuitionnons cette assise langagière, cet échange qui a vu naître Montréal:

-Visage rouge ou animal à la forme humaine! Suis-je bien dans le Nouveau-Monde, qui serait la route des Indes?

-Bouche poilue ou visage pâle! Etes-vous bien des hommes ou des délégués de l'esprit du fleuve Hunguedo?

Si on accepte l'idée de déplacements de populations nomades par le détroit de Béring -hypothèse que confirmeraient les travaux de Claude Lévi-Strauss sur l'interchangeabilité des mythes d'Amérique du Nord, du Centre et du Sud- ces Occidentaux épris des Indes qui rencontraient ces Autochtones épris du fleuve seraient les petits petits petits...enfants qui rencontraient les grands grands grands...parents. Mais comme nous n'étions pas là, nous intuitionnons un homme qui cherchait les Indes et qui, sans le savoir, trouva l'Orient quand, à Gaspé, il a rencontré un homme qui avait perdu le Nord et qui, sans le savoir, avait trouvé l'Amérique. Ce tout aura été la terre qui se définissait. Qui avait fait un tour sur elle-même. Les élites l'appelleront le Nouveau-Monde. Mais avant Cartier, Christophe Colomb avait laissé tomber le mot oeuf.

Et d'un point qui devint la périphérie, les représentants de ces sociétés contraires prirent la direction d'un même centre, Hochelaga pour les uns, Ville-Marie pour les autres qui allait devenir pour tous Montréal à cause de la beauté de sa montagne. Les amis d'Animosh souriaient. Vous souriez mais souvenons-nous que par la suite les Iroquois ne voulaient pas que Cartier remonte plus loin le fleuve. Pourquoi? Parce que Montréal est le lieu où se trouvait la fraie. Là où aura eu lieu le métissage de l'Orient et de l'Occident.

C'est inscrit dans les gènes de la terre. Montréal est le centre culturel et ethnique parce que carrefour, lieu de passage de différents imaginaires entrelacés dans un même souffle qui allait amarrer l'Occident et l'Orient, qui allait créer, avec le temps, le métissage de l'humanité.

Une histoire à remonter comme un fleuve océan

Après ce premier pas, la sédentarité aventureuse, héritière de l'Occident, et le nomadisme casanier, héritier de l'Orient, vécurent pendant quatre siècles dans une même vallée. Ils cherchèrent une connivence qui leur aurait permis de poursuivre le métissage amorcé à Gaspé. Mais l'Occident avait transporté avec lui sa peur de l'autre. Sa fausse pudeur? Qu'il avait pris où? Dans les croisades? De peur d'être contaminé par l'autre, l'Occident le civilisa avec ses maladies. Le nomadisme qui survécut fut évangélisé puis mis en réserve. Le métissage de l'humanité ne se ferait pas de cette manière. L'être québécois apparaîtrait suite à une lente osmose avec la vallée du Saint-Laurent.

Ainsi des Iroquois qui jouissaient du fleuve puis, un siècle plus tard, des Algonquins qui le craignaient comme une ogresse, pour ne parler que des grandes familles autochtones qui ont nommé les rives et les îles, et enfin des Français qui avaient remonté le fleuve, occupèrent, sans se comprendre, la vallée du Saint-Laurent. Dans cette vallée vivrait le Canadien français qui verrait passer sur ce fleuve l'Acadie et son exil, l'Angleterre et sa conquête, les Etats-Unis et leur Indépendance, la France et sa révolution, l'Irlande et sa famine...

Après quatre siècles de gestation, un oeuf apparaîtrait de l'osmose avec la vallée. Les jours du Nouveau-monde étaient dès lors comptés. Lors de sa nécessaire modernisation, l'oeuf se structura. Il allait connaître la séparation de son noyau. Pour voir le jour, l'être québécois allait devoir perdre des Canadiens français. Il les vit par centaines de milliers qui désertaient le fleuve à la fin du XIXe et au début du XXe. Nombre d'entre eux ne revinrent pas de ce saut dans la modernité. Ils crurent à un Nouveau-Monde toujours à venir, un peu plus loin sur ce territoire qui n'avait pas de frontière.

L'industrialisation de Montréal et le génie de quelques-uns comme Alphonse Desjardins (qui a lancé un mouvement populaire et coopératif d'épargne), contrecarra l'exode qui éloignait hommes et femmes de leur fleuve.

Desjardins leur redonna une dignité. Comment? En leur montrant comment faire rouler l'argent sans perdre de vue son fleuve. Un point tournant dans l'histoire de la culture québécoise. Pourquoi? Loin du fleuve et de sa vallée, point de réalisation pour la ramification québécoise aux racines occidentales et autochtones. Sans ce point tournant, l'amande porteuse d'arbre métis n'aurait pu éclater hors du fruit. Je pense à Kérouac dont les racines auraient dû le ramener à la Rivière-du-Loup qui se jette dans le fleuve. Il me semble qu'il a cherché longtemps, et très loin, l'aval et l'amont de son fleuve. Il était un Canadien français de l'exode.

Durant cet exode, Montréal avait heureusement offert l'hospitalité à un grand nombre de voyageurs. Les pauvres faisaient de bons travailleurs d'usine? Mais sans aises minimales comment les pauvres auraient-ils pu, eux aussi, contempler le fleuve? Les périphéries s'étaient ouvertes elles aussi sous l'impulsion d'une seconde colonisation qui devait enrayer l'exode. Pour d'autres raisons, plus catholiques je pense. Pour ne pas être sacrifiés, les hommes et les femmes de la périphérie auraient la digne tâche de rappeler constamment au centre pourquoi il est un centre. La Gaspésie qui fut l'assise langagière par où Montréal devint évident! Le fleuve s'y donne en spectacle. Les aises manquent encore pour en savourer en nous toute l'étendue, mais cela ne saurait tarder. La preuve?

En 1938, Borduas est venu prendre des photos à Coin du Banc, petit village gaspésien. L'automatisme allait naître de ces photos. Après la guerre d'autres créateurs sont venus chercher les généreux scandales de la vérité en Gaspésie pour les donner à la foule. En 1965, Miron y a vu son anéantissement? ou son aliénation? L'homme rapaillé allait naître de cette visite. D'autres comme Michel Garneau, dans les années 50, y avaient vécu leur calvaire et peut-être leur résurrection comme la plus belle des îles. Ainsi plusieurs y avaient vu la nécessité de se battre. Mais contre qui? Contre la forêt? Contre la faune? Contre la Gaspésie? Contre l'Anglais? Ou contre le mutisme? Qui nous encarcenait tous!

En plus de ces créateurs qui se sont épuisés en Gaspésie, de jeunes premiers universitaires ou révolutionnaires étaient venus, dans les années 60, animer à Mont-Joli un Bureau d'Aménagement de l'Est du Québec qu'avait créé un désir

de synthèse, plus ou moins historique, du Canada et du Québec d'alors. La Gaspésie aura été durant quelques années un formidable terrain de jeu. Même si le bureau ferma, parce que né des contradictions inhérentes du Nouveau-Monde (guerre archaïque et haineuse entre l'Angleterre et la France), ces jeunes qui allaient devenir la base bureaucratique et technocratique du Québec, comprirent que c'est de modernisation que la périphérie avait besoin pour jouir de son être, pour sentir en elle un fleuve ou une baie qui caresse ses Appalaches. Mais l'idéologie s'empara du Québec et les aises ne profitèrent qu'à certains. Il faudra la génération du manque à gagner pour continuer la modernisation, non plus sur la base d'une symbiose destructrice mais sur celle d'une osmose créatrice.

En réalité, en avril 85, Animosh parlait du Minautore qui avait été écrasé comme un cafard dans le Labyrinthe de mon imagination. Qu'avec l'aide de tous mes amis montréalais, le Labyrinthe avait été transformé en un barrage. Devenus castors, nous avons fait une lézarde qui redonnerait à la Gaspésie, comme aux autres périphéries, les aises qui manquaient. Je fabulais et la rumeur inquiétait mes amis qui ne le laissaient pas voir.

Au bar *Labitude*, les voyageurs faisaient halte. Overdubb imaginait Ferron voulant parler du processus de création littéraire: « Les mots m'imposent leur régime. Je les écris et je fabule. Comment est-il possible d'atteindre à la réalité par la fabulation? Je m'en approche peut-être, mais plus je m'en approche, plus elle me fuit. Comment un faiseur de conte peut-il dire la vérité? Le moi d'où procède cette tentative, n'est pas haïssable, il est plutôt schizoïde. D'ailleurs on ne dispose que de lui; il faut bien l'accepter et participer à sa perte. On peut toujours supposer que Dieu est là pour compenser. » Broch et Canetti arrivaient comme larrons en foire. C'est Broch qui releva les dires de Ferron: « ...Tout écrivain est menacé de dédoublement et, en présence de cette menace, se réfugie dans son oeuvre où il projette tous ses dédoublements, afin de conjurer cette angoisse schizophrénique par le moyen de cette sublimation. [...] Nulle part le paradoxe du processus de création littéraire (authentique paradoxe de l'infini) n'est aussi visible que dans le phénomène du dédoublement par lequel la poésie est tout aussi bien anéantie que fécondée. [...] Mais c'est cela, cela précisément qui représente la structure dialectique du processus de création littéraire. Que, comme ici [dans le roman de Hoffmanstal], l'identification et la non-identification parviennent à la synthèse ou que cela se produise avec n'importe quel couple antinomique, toujours s'y reflète l'antinomie originelle en soi, laquelle (au déplaisir de l'école de Freud) n'est certainement pas l'antinomie sexuelle ou –tout au plus dans un sens très imagé–, c'est au contraire celle du moi et du non-Moi, de l'être en tant que Moi et de l'être en tant que monde, l'un et l'autre –grâce au dédoublement de l'âme–, demeure de l'homme et point de jaillissement de sa création poétique. »

C'est de la périphérie que tout est parti

«Depuis quand sommes-nous Québécois sortis de l'oeuf?» demanda Maillapartir à l'auteur qui de toute manière naissait autre. Quand s'est-il fissuré? Entre 1939 et 1945, le Québec est retourné à l'Occident. Il lui a montré son visage de Métis. Quand j'ai fait un trou dans le mur de mon logement montréalais, après m'être conjugué à la durée, j'étais un Métis qui ne savait pas encore qu'il était un Métis. J'étais mélangé mais je ne savais pas que j'étais un mélangé. Quand j'ai fait face à mon voisin du dessus puis le lendemain à Safano, j'étais un Métis qui s'ignorait. Les amis ne savaient plus qui j'étais. J'avais un air de famille, j'avais crié comme un guerrier qui défend son territoire. Comme le Québec le fit durant la Seconde Guerre. Il était Québec mais il arriva en Occident comme un guerrier canadien-français,

L'Occident a entendu son cri. Mais l'Occident ne connaissait pas le Québec. Le Québec était caché par une abstraction. Il avait les habits du Canada britannique. Il faudra une écriture québécoise pour troquer ces habits. En 1967, un visionnaire français prêtera sa voix au Québec. Je vous ai compris. «Vive le Québec...libre» fera la une des journaux du monde. Puis en 1980, ce Québec lancera «oui...mais non» à une planète plus ou moins attentive. «Heureux qui comme Québec a beaucoup voyagé!» cria Animosh.

«Mais quel était ce cri?» demanda Olépage. L'Occident se souvient du débarquement de Normandie. Moi aussi, mais pas seulement parce que mes ancêtres venaient de ce coin de France. L'Occident se souvient de ces Canadiens français qui sont morts sur ses plages. Et de là je peux intuitionner comment il a entendu le Québec pour la première fois. Lors de cette guerre, une élite d'un genre tout à fait nouveau avait franchi l'Atlantique. Une élite disons ouvrière. Je vois d'ici des hommes appartenant au 22e régiment de l'armée canadienne. Ce sont des Canadien français. Je les vois qui sortent de la terre, d'une tranchée de guerre en criant comme des Iroquois mohawks. «Comme des Iroquois mohawks?» répéta un des serveurs qui avaient pris place à la table. Oui comme des Iroquois mohawks! Ceux-là mêmes qui occupaient l'amont et l'aval du fleuve en 1535-1536 et qui avaient

rencontré Cartier à Gaspé. Ceux-là mêmes qui lui avaient appris l'existence d'Hochelaga. Vous ne vous rappelez pas que ces hommes du 22e régiment avait fait de ce cri mohawk leur arme principale?

Je ne saurais expliquer comment ces hommes en sont venus à utiliser ce cri mais ce faisant ils lançaient dans l'air un cri d'histoire! Un cri profond de quatre siècles est sorti de la bouche d'hommes qui repoussaient un envahisseur qui déferlait comme une nuée d'insectes. J'entends ce cri comme celui de l'homme métis qui sort de son oeuf et qui a faim d'insecte. J'entends la naissance du merle d'Amérique.

Ce cri, sorti du fond des âges, allait donner la peur à l'homme qui ne pensait plus. L'envahisseur était sous l'influence de la non-pensée. Comme un insecte! Car cet envahisseur obéissait aveuglément à un ordre venu d'un seul homme! Une sorte de Minautore. Les Canadiens français du 22e régiment défendaient leur peau mais ils protégeaient aussi la vallée du Saint-Laurent. Ces premiers Québécois n'étaient pas animés par la méchanceté, ni par un désir de s'approprier un bien, ni par la pulsion de tuer l'autre. Obéissaient-ils à leurs chefs hiérarchiques? Relisons notre histoire et nous verrons que le Québécois, Canadien-français et habitant, n'a jamais pu nier le désir qui l'anime depuis quatre siècles. Son autorité à lui, à elle. Je pense que ce cri était celui de la destinée humaine menacée. L'Amérique, **la poursuite du monde**, criait en terre occidentale. Ce cri d'un oisillon affamé devait mettre fin à ce bruit et à cette fureur meurtrière, à cette horreur qui déferlait sur la terre. Ce cri lancé d'une tranchée, aussi insignifiant fût-il, devait arrêter l'envahisseur dans sa quête insensée d'un homme à la race pure.

«D'un homme à la race pure?», demanda Maillapartir. Rappelons-nous que l'envahisseur obéissait aux ordres transmis par un homme du nom de Hitler qui se disait détenteur de l'ordre divin d'envahir le monde. Rappelons-nous qu'une théorie raciste cautionnait cet ordre divin, ce combat d'un seul homme contre l'humanité entière. Son combat! Résultat, une armée réelle d'insectes était née de l'imaginaire d'un magicien des mots et des mains. Mais il y plus encore! Vous n'avez jamais entendu parler de cette compagnie hollandaise, prête-nom de financiers allemands, qui s'était rendue en 1936 jusqu'à la vallée du Saint-Laurent? De sa tentative d'acheter l'île d'Anticosti près de la

Gaspésie? L'événement insolite avait fait la une des journaux canadiens. Les gouvernements avaient empêché que soit vendue Anticosti, île à l'aval du fleuve, qui forme avec la côte gaspésienne le détroit de Hunguedo. Anticosti qui signifie «là où vit l'ours».

Avez-vous oublié de même qu'après le déclenchement de la guerre, c'est à la pointe extrême de la Gaspésie, pointe dite Cap-des-Rosiers, qu'un gardien de phare a aperçu l'envahisseur qui espionnait les rives? On avait mis du temps à comprendre son français car les autorités militaires canadiennes parlaient britannique. Tout cela pour dire que ces hommes qui sortaient de leur tranchée en criant comme des Iroquois mohawks protégeaient la vallée du Saint-Laurent et les enfants de demain. Olépage comprenait maintenant pourquoi Safano avait proposé à Animosh de s'éloigner du centre. «T'es complètement fou Animosh! Mais on t'aime pareil! Continue».

Ainsi, avec ce cri venu du fond de leur être, venu de Gaspé qui fut l'assise langagière au métissage de l'humanité, cette élite ouvrière aura montré à l'Occident le vrai visage du Québec, celui d'un Métis naissant. Ce cri lancé d'une tranchée disait «Nous vivons là dans la vallée du Saint-Laurent! Ne cherchez plus l'homme de race pure puisque les montagnes des Amériques portent un homme nouveau qui n'aura été rien de plus que le métissage de l'Orient avec l'Occident.

Et si j'entends à voir dans ce cri insignifiant une fabulation pareille, c'est aussi parce que les Iroquois mohawks avaient dit à Cartier en 1535-1536 la même chose : «N'allez pas plus loin qu'Hochelaga dans votre quête des Indes. Nous vivons là! Nous sommes l'Orient mais nous avons perdu le Nord! Nous avons créé cet humble cercle sur une île au bas d'une montagne». Le cercle du monde? Un nombril? Hochelaga devenu Ville-Marie puis Montréal serait le nombril du monde? Je pense que les Iroquois mohawks, au désir masculin, disaient à l'Occident, au désir féminin, n'allez pas plus loin. Nous assisterons dans quatre siècles à la naissance de l'humanité métissée par notre lente osmose dans la vallée du Saint-Laurent.

En 1939-45, ces hommes du 22^e régiment, criant comme des Mohawks, portaient le cri d'une naissance sur le sol d'un Occident envahi par des

hommes devenus insectes. Cri d'une glace qui chancelle. Et depuis ce cri d'oiseau qui veut vivre, le métissage fait son chemin. Les Amériques se dévoilent à l'Occident et à l'Orient qui reconnaît dans ce chant de merle un air de famille. Dans la vallée du Saint-Laurent les archéologues du futur trouveront peut-être les traces de l'*homo quebecensis* qui aurait fait son apparition dans les débuts du troisième millénaire.

Le jour se levait. Noir bleu rouge jaune blanc. Le bar s'éclairait de ce bleu que connaissent tous les conteurs de toutes les parties du monde. Ce bleu qui m'a transformé. Ce bleu entre le noir et le rouge de l'aube qui crée l'homme du désert. Maillapartir, Olépage, Animosh et les serveurs quittèrent le bar dit *L'habitude*. Animosh marcha dans la rue. La glace était partie durant la nuit. **Ce 12 avril 1985**, Animosh entendit son premier merle de la saison. Il reconnut le son rouge de la fausse gorge du voyageur. Et moi j'aurais tant aimé raconter mon voyage à mes amis. Mais je devais d'abord l'oublier. Oublier cette terre qui était passée à la lumière.

Toutes les fois que l'écrivain réussit – sinon il ne serait pas poète – à rendre ses dédoublements productifs, donc à fixer un morceau de réalité en surmontant toutes les antinomies, à capturer le monde soit dans son ensemble, soit partiellement, par ses chaînes de symboles ou même à poser sur lui un symbole total dans lequel il s'illumine comme une unité dont on peut reconnaître l'harmonie, toutes les fois qu'il y réussit, l'écrivain reçoit en partage cette élévation qui, pour Hofmannsthal, a été le critère qui définit les instants extatiques de suprême accomplissement des valeurs. Et aucune ironie n'est capable d'affaiblir pareil sentiment extatique d'un bonheur qui vous comble. Bien plutôt, ce sentiment sera intensifié par le savoir ironique.

Herman Broch, 1951

Le 11 avril au matin, Animosh avait demandé l'hospitalité à ses amis du dessus. Après affolement de l'ami homme, l'amie femme lui accorda l'hospitalité. Le lendemain j'étais redescendu à mon logement. Je démêlais, à Montréal, les vis et les boulons de mon coffre d'outils.

Je trouvais un ordre pendant qu'à Rimouski, le père, mon plus vieil ami, rêvait à son jardin et qu'il se remémorait ses vingt ans. Évoquait-il les métiers qu'il avait dû apprendre en regardant comment l'autre s'y prenait? Lors de la crise, avant la Seconde Guerre, plusieurs gardaient leur savoir de peur de ne plus pouvoir nourrir leur famille. Les métiers d'alors étaient nouveaux. Ils arrivaient d'Angleterre et d'Amérique. Le savoir nouveau était peu de chose. Apprendre la vapeur et puis le diésel. Peu de chose? Mais c'était la possibilité pour certains de faire leur propre vie. De sortir de l'ancien monde patriarcal organisé autour de la terre. L'ouvrier québécois était né. Je démêlais et j'attendais la suite pendant que la mère, ma plus vieille amie, s'était payé un voyage en Méditerranée, lieu des racines occidentales. En visitant la Grèce, l'Égypte, Israël, à quoi pensait-elle? Aux rêves qui lui faisaient accomplir son périple? Femme du monde. Alors Safano, délégué par les amis montréalais, frappa à la porte de mon logement.

A la vue d'Animosh démêlant vis et boulons, Safano s'informa si tout allait bien car depuis quelques jours les amis ne comprenaient plus mes agissements. Ils ne comprenaient pas le train que je menais, le voyage que je

faisais. Décontenancé par la réponse positive que je lui fis, il me demanda s'il ne serait pas préférable d'appeler mon père. Appeler son père pour lui dire quoi? Monsieur, votre fils écrit un roman d'amour. Qui quoi? Votre fils se bat actuellement contre des moulins à vent. A qui voulez-vous parler? Son état nous inquiète. A Jacques? Il demeure à Montréal. Voulez-vous son numéro de téléphone? Attendez une minute...je l'ai noté... Il jette ses effets personnels dans la ruelle. Il tient des discours incompréhensibles. Bon je l'ai! 5...1...4... Il a mis aux vidanges son saxophone. Oui! C'est son numéro de téléphone. Tu vois bien Safano que cela serait folie de ta part.

Mais Animosh devait justement se rendre vers le clan de départ. Son voyage commençait comme une migration vers le nord. Mais c'est en moi qu'il ferait ce voyage. Je devrais m'habituer à ses transports, à cette révolution intérieure. Je devais quitter le centre et rejoindre la périphérie d'où tout était parti. Animosh quittait le lit de sa rivière. Il ne pourrait y revenir avant d'avoir bien rompu les amarres comme une feuille qui tombe. Il devra en moi rejoindre le nord. Pour l'aider je devrais replonger dans le centre, je veux dire nommer le vertige de sa naissance. Ensuite il me faudrait ramener Djaimé et Vieille Tabarnak comme deux orignaux qui atteignent le même point d'eau, ce marais, cette permanence qui rend tout possible. Autrement dit, je devrais fixer par écrit le deuil de ce désir qui avait rendu réel le voyage.

La rumeur lancée trois ou quatre jours plus tôt avait fait son chemin. Oléponge téléphona à Animosh. Elle s'empressa de lui prêter l'argent qu'il lui fallait pour prendre le train. Le père, mon plus vieil ami, seul dans son jardin, ne serait pas inquieté pour une vétille semblable. Allais-je lui raconter que je révolutionnais comme une locomotive? Où allais-je constater ma folie? J'allais m'informer de lui. Déjà trois ans que j'avais été infidèle à mon plus vieil ami.

Il [Chang] me ramenait tout droit, comme un fil à plomb, vers ce jour lointain où, sur les rivages bleus de la mer Ionienne, je m'étais exclamé avec stupéfaction : "Mais, Dieu du ciel, je dois être *faofiste* !" Il m'éclairait aussi sur l'irritant sentiment de distance que j'avais toujours ressenti en Occident, sur le sentiment d'être moi-même un sauvage, sur la honteuse sensation de toujours jouer un rôle et de ne jamais être à la hauteur de mes responsabilités de chrétien alors que je n'avais qu'un désir : celui d'être un bon conformiste car j'aimais profondément mon père et ma mère.

Cependant, le réveil, *pour ainsi dire*, ne fut pas simplement d'ordre poétique! même si je l'appelle "religieux" je l'entends plutôt dans le sens anthropologique que confessionnel. A partir du moment où je m'éveillai à la poésie, je sentis que désormais je ne pourrais plus jamais commettre une action totalement frivole : tout avait une signification; même si je commettais une action mauvaise, celle-ci aurait encore sa raison d'être...

Lawrence Durrell, 1980

Au Québec le nombre de voyageurs augmente à chaque année. Mais l'errance diminue. Au bout de l'errance, les voyageurs reviennent hisser la voix de l'autre. Le Québec est grande famille, dit-on. J'ai lu un jour de tempête *Le Mort de la famille*. Et moi qui suis né dans la débâcle, qui fus invité par le rire des miens, cette lecture m'avait tout simplement écoeuré. Je ne sais plus ce que j'y ai lu. Mais l'écoeurement que ce livre m'a procuré a été le début de la fin d'un égarement. Une goutte d'eau dans une mer de mépris fit déborder la vase.

Le Québec est une grande famille car tout le monde se connaît. Par la fesse gauche ou droite on peut toujours trouver le plaisir d'une même naissance. Qu'elle devienne monnaie d'échange! La famille québécoise est en désuétude? Depuis quand? Depuis que ses membres acceptèrent de sauter dans la modernité? Sans cette audace on ne parlerait plus du Québec. Alors? Alors elle se transforme depuis que cette modernisation nous oblige tout un chacun à compléter un premier tour de la spirale de notre être.

Quand je parle de la famille je ne fais pas allusion à cette institution qui légitime le pouvoir du temps. Je parle du lieu réel d'où est parti l'homme. Je parle en quelque sorte de son Occident, de tous ses Occidents. Il devait

quitter des hommes et des femmes pour chercher ses Indes. Pour leur montrer son Orient, il devra obligatoirement accepter d'avoir perdu le Nord. Le voyageur devra accepter de ne pas être reconnu du premier coup.

Quand je parle de famille je pense à mes amis. Le Québec est un drôle de moineau ou un sacré merle. Les hommes et les femmes du Québec sont insatisfaits des rôles passés et à venir. Devraient-ils se sentir coupables de cette insatisfaction viscérale? Ils ont hérité d'une tête de cochon grâce à laquelle le faux pouvoir, la fausse autorité ne peut tenir longtemps. C'est signe que l'enfant devenu mature exercera un réel pouvoir dans une structure nouvelle, dans une structure devenu lieu de régénérescence. Le pouvoir de l'amitié né au bout de l'amour fou.

Ce qui se passe aujourd'hui, c'est que les femmes ne se démarient que pour pouvoir s'épouser soi-même, refaire alliance sourcière avec elles-mêmes; trouver une existence à soi qui ne soit plus fatalement *redétable*, déterminée par l'appartenance à un père ou à un mari, ou à un souteneur. S'épouser soi-même pour se réenfanter sans nom (X), pour se devenir à soi-même la mère, la fille, la soeur qu'elle fut toujours pour l'homme sans réciprocité substantielle, sans que toute relation ait toujours un rapport culturel au *phallus* du Maître à qui le meilleur devait être sacrifié. Apprendre à jouir de soi, *se faire plaisir* à tous les niveaux du désir. Après cette période de défrustration profonde, d'égoïsme vital, leur rapport au père, au fils, au frère, au compagnon, à l'enfant, sera tellement plus libre et généreux! Le sacrifié par ces «maries» en rupture de ban, c'est le mari. L'honneur phallique comme valeur, est en train de basculer dans l'archive. Ce *renvoi* de la femme à la connaissance (à la reconnaissance) de soi, c'est en soi une révolution fondamentale de la relation humaine. Les répercussions en sont imprévisibles! C'est l'utopie du genre humain –du neutre inclus– que le *contentement* profond de la femme est en train de réaliser. Il faut qu'elles écrivent pour que ça se sache, pour que ça devienne lisible à distance. Voilà enfin une bonne nouvelle à répandre!

Claire Lejeune, 1985

Imaginons un instant que le plaisir véritable envahisse la planète. Que la planète devienne plusieurs maisons où les voyageurs se sentent bien chez ces hommes et ces femmes qui ont retrouvé le langage de la dimension cachée. Qui ont en fait aménagé avec aise et connaissance un espace bénéfique à chacun. Un marais, un territoire ouvert aux voyageurs. Imaginons que notre bonne vieille terre que les vendeurs d'armes mettent en quartier comme une ville en déroute, devienne la place du marché. Un lieu où l'osmose, l'échange, est possible. Imaginons qu'ici au Québec, comme dans toutes les autres maisons de la culture humaine, l'hospitalité devienne monnaie courante.

Le Québec digère à peine les chocs psychologiques que lui a fait connaître le premier pas de sa modernisation. Ce n'est pas une raison pour qu'il s'arrête. C'est une raison pour qu'il intuitionne son présent avec authenticité. Qu'il se comporte comme il est, un centre parmi d'autres centres. Je regarde par la fenêtre. Et quand mon regard a fait le tour, il me ramène en dedans. Juste pour rafraîchir. Lorsque le voyageur atteint la durée, que la durée rejoint le

voyageur, l'Occident qui l'habite lui permettra de *relativiser* son voyage. En revenant à son Occident il se situera. Son voyage ne sera pas terminé pour autant. Le voyage continuera jusqu'au moment où le voyageur parviendra à marcher sur place. Alors de sa place il pourra montrer la sortie, toutes les sorties. Le lieu de tensions deviendra un lieu d'attentions.

Dès l'instant qu'il retourne à son Occident, le voyageur commence à tracer la carte de son voyage. Tracer la carte lui fait oublier. Paradoxe! Bien sûr! Mais cette carte deviendra la boussole avec laquelle il fera sien ce voyage. Pour enfin arriver un jour chez lui comme un authentique Métis. Safano qui demandait à Animosh «qu'est-ce que je fais?» me permettait d'avancer vers mon Occident, de quitter ce centre et son effet cinématographique. De retourner à la périphérie pour redonner à ma vision panoramique celle de la vie courante.

Ce voyage intérieur que me faisait vivre la naissance autre, que je nomme ici Animosh, m'apparaît aujourd'hui comme la poursuite du voyage commencé il y a quatre siècles par mes ancêtres occidentaux. J'aurais ainsi repris là où leur voyage s'était interrompu. J'étais en manque. Le fleuve m'a rejoint. La durée m'a rejoint et m'a rappelé que je devais revenir à mes Occidents. Lier ma révolution individuelle aux voyages des ancêtres est une liaison nécessaire. Je ne viens pas de la planète XYZ. Et comme le voyage des ancêtres n'aurait jamais pu accomplir une première spire de la spirale humaine sans que le Québec n'ait réussi à raconter son visage à l'Occident, je n'aurais pu arriver à vivre une spire de ma spirale évolutive sans être retourné quand il le fallait à tous mes Occidents, sans réussir à montrer mon voyage à tous mes lieux de départ, à tous mes amis, les plus anciens comme les plus jeunes. J'étais en manque de fleuve. Le fleuve m'a rappelé mon Occident. Est-ce du donnant donnant?

Si Animosh avait été sans famille, à qui ses proches auraient-ils téléphoné leur panique? Autrement dit, à qui aurais-je transmis la rumeur? A une institution spécialisée en capotage? J'y avais pensé. Et ça ne m'intéressait pas du tout. Je voyais bien que l'imaginaire jouait avec je et l'autre, avec mon enfance et avec mes nerfs. Une institution psychiatrique, héritière d'un Occident qui abrutissait, rendait malade, ce qu'elle ne comprenait pas, ne

saura jamais quoi faire avec la folie tant qu'elle ne saura pas de quoi elle retourne elle-même. Merci ma vallée! Mes amis et moi-même étions tous présents en ce printemps 1985. Et même si j'avais été sans famille, nous aurions téléphoné au plus vieil ami d'Animosh. Nous aurions trouvé après quelques jours que je n'étais pas si loin car en devisant avec mon coffre d'outils, je traçais déjà la carte. J'avais surtout besoin de repos. D'oublier. Je devais quitter le centre. C'était inscrit dans la structure même du mythe que je vivais. Un an plus tôt, en 1984, j'écrivais «l'autre entre en moi». Un an plus tard j'étais donc dédoublé par l'arrivée d'Animosh. Le bouc devait quitter Montréal. L'écrivain s'éloigner du centre. L'auteur de la pièce allait revenir à tous ses Occidents pour dédramatiser la naissance autre. Pour la faire sienne. Nous la donner.

La naissance autre qu'interprète soi-même le naufragé aura pour résultat de fissurer les fictions transmises par les institutions interprétantes. De les faire éclater. Avec patience et dire, avec un nombre grandissant de naufragés interprètes on parviendra à ne garder du mur fictionnel qu'une minceur véritable, celle qui permet à chacun, en fin de compte, de connaître son propre plaisir à partager avec l'étranger. Pour trouver l'osmose, il aura fallu se brûler les aisselles. Rien ne se perd, rien ne se crée...

Dire est toute une vie. Je m'épouse à peine et à joie. J'épouse à peine et à joie l'autre. J'alterne continuellement entre le dire et le marché. Nous faisons. J'exerce un métier dans la vie courante, celui d'un bon vivant. Je joue à l'homme qui a vu l'ours.

J'ai désespéré de votre santé, mon cher Claude [Gauvreau]. Paradoxalement, peut-être, j'ai foi en elle. [...]
 Qui sait si un port bien aménagé ne vous attend pas quelque part au-delà des vents d'équinoxe? Un coin où il fera enfin bon vivre. Il faut encore apprendre la patience, l'humilité, la vraie, la génératrice...

Paul-Émile Borduas, 25 novembre 1958

Animosh était sorti *all right* d'une roman d'amour qui avait commencé quand l'écrivain constata que l'autre entrait en lui. L'autre que Djaimé, *on the side walk*, avait rencontré en se dirigeant à vive allure vers l'Irlande? Passant par le Brésil -comme un ethnologue français qui voulait davantage voir qu'avoir pour donner à voir- avait-il rencontré ce couple d'origine tupi dont les prophètes cherchaient encore en eux, en 1945, la terre sans mal?

Dans les dernières décennies, plusieurs Québécois s'étaient frottés aux vents équinoxiaux dont parle l'écrivain Borduas. En lisant leurs écrits, je pouvais comprendre Animosh qui m'habitait depuis mon abordage de ces vents. Mais ces écrits me laissaient sur mon appétit de comprendre. J'étais un homme qui venait de naître autrement. Les fictions littéraires rendaient difficile l'accès à mon Occident de départ.

Il me faudrait, dans les années qui suivraient, continuer à lire les essais de Canetti, découvrir ceux de Durrell, puis de Broch en passant par Lejeune. La poésie m'avait intéressé assez tôt. J'y avais vu courage et espoir. J'avais fréquenté pendant plusieurs années des récits mythiques et des légendes de l'Amérique du Nord et du Sud. Éluard m'avait fait connaître Benjamin Péret. Et juste avant de vivre l'expérience de ces vents, j'avais lu Canetti et *Le métier du poète* dans lequel il exprimait les attitudes de celui qui pratique le mythe. J'avais donc assez d'information pour savoir que je n'avais pas chaviré outre mesure. Mais je m'étais mouillé... dans la rue, la ville, la vallée.

Six ans avant cette plongée dans la rivière mienne, j'avais suivi à l'Université du Québec un baccalauréat en études littéraires. Trois années à étudier une partie de notre héritage culturel, dont *l'Odysseus*, *Don Quichotte*, *le Salut de l'Irlande* et *Oh Miami Miami Miami*. Pourquoi avais-je voulu obtenir le titre de bachelier ou d'apprenti-chevalier dans une époque où l'électronique et la

neuro-biologie nous invitaient à un savoir qui donnerait plus de prise et de pouvoir?

J'avais commencé à écrire en 1970, à Rimouski, après un bref séjour à la limite ouest du Bas-du-Fleuve. J'avais travaillé au Lac-Trois-Saumons comme animateur dans un camp de vacances pour enfants. Par la suite, et jusqu'en 1979, les soirs, après la journée de travail ou après la fête avec les amis, je laissais l'autre s'exprimer. Et je me trouvais pauvre. Après neuf années de travail ici et là qui m'ont beaucoup appris, entre autre que l'homme se tue à vivre quand un travail ne procure aucune once de plaisir de connaissance, j'étais allé cogner aux portes des institutions de mon milieu. J'espérais qu'elles aient autorité en la matière. Intuitivement, je cherchais un métier, ce métier que tout être hérite des siens, au sens très large, pour s'assurer non un avenir mais un devenir, non une retraite mais une franchise.

En 85, Animosh s'était fait un plaisir de partir. Le bouc émissaire, connaissant son rôle sur le bout des doigts, s'en était allé de la grande vîle, du centre. Quittant l'amont il avait rejoint l'aval du fleuve. Dans le train descendant, j'avais joué et déjoué jusqu'à Rimouski. A la table de jeu, il fallait maintenant compter sans le joker. L'auteur de la rumeur ne tarderait pas à revenir aussitôt que la proie aurait enfirouapé le prédateur dans les franges de la vie courante. Transit à Rimouski pour le capoté, le déraisonnable, le fou.

Les amis de Rimouski se firent donc une idée plus juste à partir des faits, à partir de cet Animosh qui narrait devant eux. A ceux de Montréal qui s'informeront quelques jours plus tard de son état, on leur répondit que comme fou on avait vu pire. Les amis y allèrent quand même de leur petite explication comme si cela était nécessaire qu'ils sachent déjà de quoi, moi, je retournais. De quoi chacun retourne-t-il? Sinon d'une périphérie d'où **tout** est la **partie**? Animosh avait capoté comme un tel ou une telle! Cela arrive dans les meilleures familles! On n'est pas fait pour vivre à Montréal! Pas d'argent en ville, on perd les pédales! J'en passe des vertes et des pas mûres sauf cette pomme, assez intéressante, selon laquelle Animosh aurait enfin découvert que le hasard n'existe pas. J'avais plus exactement trouvé le lieu d'où naît le hasard comme coup de pouce à la nécessité. Bien plus que

l'abolition du hasard, Animosh me faisait goûter à cette nécessité de l'**autre** qui pèse peu dans la balance de nos jours.

Je chantais que j'avais bu mon verre comme les autres. Mais l'avais-je bu...jusqu'à la lie? Avec cette sortie du centre, Animosh trempait ses lèvres dans la lie. Hors de sa rivière le saumon goûte au sel de la mer. J'étais de tout coeur avec lui comme Djaimé avait été avec sa Vieille Tabarnak pendant près d'un mois. Je migrerais chez moi. Immigrant dans mon pays. Certains avaient oui-dire du pays d'où j'arrivais. Du pays qui m'avait transformé. J'écoutais. Comment leur en dire mieux qu'Animosh et Overdubb? Ma langue était muette devant leur langue qu'elle n'entendait plus comme sienne. Et pourtant c'était ma langue. Je devais rester imperturbable comme un 'pataphysicien.

Tu es des nôtres! Tu sais maintenant que le hasard n'existe pas! Et oui mais non. Et oui comme tout le monde, mais non comme personne. Ni élu au calcul divin ni initié à l'abolition du hasard. En transit à Rimouski, Animosh avait entrepris sa phase migratoire. Il s'en allait retrouver le fleuve dont un gardien avait voulu me bloquer l'accès. L'égo ayant pris un coup de vieux, j'avais trouvé en mon imaginaire l'accès au fleuve Saint-Laurent. Malgré les dires des amis sur l'état d'Animosh, mes dires à moi passaient par le bonheur des gueux qui boivent à l'amitié. Oui, *il faut qu'enfin l'esprit venge l'honnête homme qui n'a rien*. Animosh m'habitait comme rien devant tout; comme animal dans mes os. Moi j'étais comme gardien dans un zoo.

Mais j'exigeais des miens qu'ils comprennent vite. Je ne voulais pas être noyé dans la masse anonyme d'un savoir commun. Dites-moi le lieu où la parole s'authentifie et se partage? Le savoir commun ne suffisait pas à mes interrogations liées à cette connaissance, ce *faillis de l'être* que j'avais reçu en héritage. Je rejoignais la vie courante sans nier Animosh à qui elle donnait le goût de filer à l'indienne. Animosh était important. Reste avec moi Animosh, ne prends pas le bord du bois. «Reste avec nous, Jacques» disaient mes amis. Ne fuis pas la vie courante. La fuir? Tellement heureux de l'avoir abordée d'un nouveau point de vue. Tellement étranger de ne pouvoir encore partager ce point de vue.

C'est chez Canetti que j'avais lu que le poète hérite d'un fatras, d'une boule de laine toute mêlée -d'un coffre d'outils?- et qu'il doit tenter de la démêler sans jamais y arriver. Sans jamais y arriver? Vivre ce fouillis à démêler puisque c'est la seule façon d'avoir une *idée réelle* du monde. Etre de son temps, de *tout* son temps. Ejectés hors de la rivière, mes innombrables yeux devaient-ils maintenant regarder comme du monde si je voulais donner à voir les balises aux éventuels lecteurs, aux éventuels voyageurs rencontrés aux hasards du chemin? Eau douce, je naissais à peine à la mer, à ces vagues. Je n'avais pas fini de me prendre pour toutes sortes de choses! Enchanté, enthousiaste, décontenancé, connaissant tout mais ignorant de tout, j'avais lancé une rumeur dans les rues de Montréal, dans ce lieu où naguère les Iroquois passaient l'hiver.

La rumeur, cahin caha, faussait le chant à peine déroulé de ce merle à peine débarqué en Amérique. Elle avait ébranlé la certitude. «Je savais que t'étais pas fou! T'as juste capoté par amour! Mais viens nous le montrer! Sors de ce lieu qui t'aspire et nous apeure!» Qui n'aurait pas douté en de pareilles circonstances? Pour ne pas paniquer, quand on vous apprend qu'un de vos amis, qui s'était lancé dans l'eau, capote un peu, il faudrait avoir soi-même mis les pieds dans l'envers des choses, avoir navigué dans cette conscience obscure que véhiculent les mots de la langue. Savoir qu'il faut passer par là. Facile à dire, j'étais sous la protection d'Athéna!

C'est le retour plus doux que le miel, noble Ulysse, que tu veux obtenir. Mais un Dieu doit encore te le rendre pénible: car jamais l'ébranleur du monde, je le crains, n'oubliera sa rancune: il te hait pour avoir aveuglé son enfant... Et pourtant il se peut qu'à travers tous les maux, vous arriviez au terme, si tu sais consentir à maîtriser ton coeur et celui de tes gens.

Tirésias, personnage d'Homère, 900 avant J.-C.

Qu'il parte - de Saint-Malo beau port de mer, de Gaspé qui limite la terre, ou de Montréal lieu où l'on passe l'hiver- pour se rendre de l'autre côté du miroir, le voyageur revient toujours de son premier voyage un peu amoché sur les bords. Comment pourrait-il en être autrement quand le voyage se constitue de haltes, de transits, de demandes d'hospitalité? Y-a-t-il un lieu où l'humanité pourrait se dire: « Ah tiens, c'est d'ici que j'étais partie! Bon, bien on va pouvoir se détendre le gros nerfs!» Le voyageur qui revient n'est pas toujours reconnu du premier coup d'oeil. Le voyageur aux innombrables yeux ne reconnaît pas toujours l'endroit où l'apprentissage du ridicule, qui ne tue point, le fait échouer. Il apprend. Il happe le premier temps.

Quand il s'arrête une première fois! Plaisir du retour! D'avoir fait rire les dieux sur son passage! D'avoir fait dieux les gueux! Plaisir d'avoir rejoint le lit de la rivière. Joie d'avoir eu peur d'y rester pour connaître la folie d'en jaillir. Plaisir de goûter à l'air libre. Dérouté d'avoir fait peur aux amis! Détresse de ne pouvoir aussitôt partager le voyage. Il en faut du temps pour cela. Comprendre qu'à la première halte il n'est pas arrêté encore. A peine parti. Reprendre son souffle. Oublier la traversée. Reprendre la vie courante. La lie qu'il devra boire l'aidera à comprendre que bien qu'il se soit interrompu le voyage se poursuit toujours. Transformation continue! Comprendre car boîte de Pandore oblige, fouillis dans *Jack* hors de *box* oblige! Animosh, habitant des lieux paradoxaux, abordait maintenant les lieux communs. J'en étais encore au printemps, c'est-à-dire au sortir de l'hiver. C'est tout.

En revenant je n'avais pas dit que le hasard n'existait pas. Djaimé et Vieille Tabarnak m'avaient transmis un métier. Je n'avais rien d'autre à exercer que de vivre. Animosh s'était retrouvé en face d'amis qui le reconnaissaient à

peine. C'est tout. L'amour idéalisé apporte la contemplation. Passer ma vie à contempler? Non merci! L'animalité retrouvée, qui est née de cet amour, allait me faire goûter à l'envers de la médaille. Qu'à cela ne tienne. Laissons l'intelligence du coeur nous conduire. Il était une fois un homme qui peignait par-dessus un miroir jusqu'à ce que le vert le casse.

Avais-je été si extravagant de quitter l'autoroute industrielle et d'oser suivre le chemin des ancêtres? De chercher à savoir d'où venait cette industrie? D'oser me mirer dans les remous angulaires de l'être? De retrouver le temps et ses métamorphoses? Traverser pour une première fois les vents équinoxiaux, marcher sur ce seuil par où tout passe ne peut que laisser échevelée la peignure. Passer sans se dépeigner demande une certaine concentration ou aptitude qui ne peuvent s'acquérir qu'avec la pratique de l'auto-maïeutique, ce grand art classique du *en un tournemain*.

**Nous vous demanderons un compte d'hommes
nouveaux – d'hommes entendus dans la gestion
humaine, non dans la précession des équinoxes.**

**L'aile stridente, sur nos ruines, vire déjà
l'heure nouvelle. Et c'est un sifflement nouveau!...Que
nul ne songe, que nul ne songe à désertier les hommes
de sa race!**

**Toutes les herbes d'Asie à la semelle blanche du
lettré ne sauraient nous distraire de cette activité
nouvelle; ni un parfum de fraise et d'aube dans la
nuit verte des Florides...**

Saint-John Perse, 1945

Je m'étais lancé dans l'écriture. J'avais plongé dans mon roman. Je m'étais nourri de tous les mots à la portée de ma bouche. J'avais avalé jusqu'à la terre entière qui me fit vivre son passage équinoxial. Je devais maintenant digérer. Me refaire une personnalité avec la vie courante. Avec les amis, la famille, les voisins, les maîtres ou doctes en toutes choses? Oui mais seulement avec ceux et celles qui nourriraient ma soif de digestion. Je me refaisais une personnalité avec cette première expérience de la *durée* d'où avait jailli un embryon d'authenticité qui allait gérer ma conduite avec l'autre.

A la périphérie, le père traversait le territoire, responsable des passagers et des marchandises de toutes sortes. La mère rêvait le territoire, assistant tantôt avec enthousiasme tantôt avec esprit de révolte, les planificateurs et les planifiés venus des grandes écoles de pensée pour sauver la Gaspésie. Frères et soeurs vivaient leur roman. L'enfant marchait sur un fil de fer. Avec patience et enthousiasme, il devait maîtriser les mouvements oscillatoires, subir leurs forces vives, chercher à les comprendre. Non seulement se rendre à l'autre extrémité, surtout revenir de reculons, ou pivoter sur son corps et changer de direction sans tomber. Il tombait et recommençait. Ce n'était pas la hauteur qui l'intéressait. Il aimait saisir l'équilibre sur le fil tendu entre deux arbres.

Ainsi cette première fois où j'ai senti la durée. J'étais fier mais irrité. J'avais lâché l'arbre de départ. Je savais que je rejoignais l'autre. A un moment donné, le bout n'avait plus de bout. Au lieu de toucher à l'arbre,

j'avais comme roulé sur le fil. Mes mains avaient rejoint mes pieds et durant quelque secondes j'avais connu l'équilibre parfait, une harmonie entre l'être et la forêt qui l'entourait. Puis le fil s'était mis à vibrer comme si un autre marchait sur le même fil. Comme s'il voulait m'enlever du fil. J'ai tenu le coup. J'ai vécu les sursauts. J'ai jouté. J'avais dû sauter sur le sol ou me hisser jusqu'à une branche. J'avais dû perdre l'équilibre pour arrêter le jeu. J'avais crié au loup. Mais le loup n'était pas là. On ne voit pas le néant. On imagine le Néandertal qui est peut-être proche du néant. Le loup n'était pas là. Mais si vous aviez entendu la vibration. C'était tellement sauté. Mais comment t'expliquer. J'écris vois-tu. Il y a dix ans quand je lisais ce que j'avais écrit dix ans plus tôt, je me disais il manque *quelque chose*. Et maintenant le *quelque chose* écrit quelque fois à ma place. Et il faut que je te le fasse voir. C'est simple comme bonjour mais ça va prendre du temps. On n'est pas pressé. Repose-toi!

J'avais pogné le vertige d'avoir eu à marcher en équilibre l'infini durant. Mais je devrai revenir sur le fil pour comprendre. Apprendre à pivoter pour revenir, muni d'un premier aller, au point de départ de la vie nouvelle. L'enfant devait laisser ses mains empoigner l'air comme une branche d'oiseau bat avec souplesse. L'enfant devait apprendre, avec souplesse, comment retomber sur ses pattes. Recommencer, lâcher l'arbre, puis fixer le fil... Pratique de l'équilibre? Puis pratique du vertige? L'enfant devait bien sûr maîtriser le vertige que sa vision installait entre lui et la terre. Mais surtout pratique de la métamorphose. L'enfant devenait le fil de fer qui relie les deux rives, celle du haut et du bas; il devenait les deux rives, c'est-à-dire l'arbre de départ et l'arbre d'arrivée. Comme s'il était fleuve entre deux îles ou île entre deux rives.

Quand Animosh avait annoncé, la nuit même de son arrivée à Rimouski, qu'il retournerait bientôt à Montréal, ses deux amis s'étaient échangé un même silence. N'étais-je pas auteur de la rumeur? Je l'avais lancée, ne devais-je pas en porter les belles conséquences? C'était cela pour moi ne pas fuir la vie courante. Ses amis devaient apprendre vite en pareilles circonstances. Aussi vite qu'Animosh apprenait. Les amis devaient apprendre aussi vite qu'Overdubb comprenait le manège de la machine qui tournoyait toujours. Ainsi la vie courante, qui interpellait Animosh depuis qu'Overdubb avait

éteint les moteurs, allait les laisser eux aussi sans dessus sans dessous. Toutes les explications s'effilocheraient. Seule la mienne tiendrait puisque je ne tenais que par une expérience de la durée, mon fil à moi.

J'étais allé en transit à Rimouski uniquement pour mettre fin à la pièce. Animosh avait été transféré temporairement pour confondre le prédateur qui le pourchassait comme son ombre. Transit : le temps de m'habituer à mon ombre, à Animosh. Transit pour calmer mes esprits. Rassurer les amis jeunes et vieux. Saisir l'animalité qui me faisait sentir autrement la vie courante que j'étais heureux de retrouver. Comprendre que la rumeur avait atteint un petit cercle d'amis.

Heureusement il faut peu de temps, quand on est présent, pour fixer les esprits qui s'écartent trop. J'avais décidé de rester à Rimouski une quinzaine de jours, le temps qu'arrive, à mon logement montréalais, le chèque d'assistance sociale que le gouvernement québécois octroyait pour aider son citoyen à se réaliser avec les siens. Vivre d'hospitalité une quinzaine de jours. Budget défoncé oblige! Le métier de baliseur ne rapporterait pas tant que je n'aurais pas tout dit, rien oublié de l'essentiel du voyage qui allait se poursuivre trois autres années. Allait-il me rapporter des millions? J'espérais qu'il m'aiderait à payer mes dettes d'études qui veillent toujours dans une pile de dossiers. Ce premier voyage n'est pas savoir, il est connaissance première. Dans une époque comme la nôtre, ça prend des lettres et des papiers pour confirmer que le savoir est entre bonnes mains! Moi je pense que cela prend uniquement du *Mind in the eye* pour partager une connaissance. Je pensais naïvement me trouver un emploi de chercheur aussitôt que les esprits se seraient calmés. L'action! me disais-je au sortir du nid. Battre le fer! tandis que j'étais chaud.

Même s'il avait chaviré, Animosh menait son canoë. Il voulait goûter la forêt, la traverser, glisser entre ses rives. Avant d'entreprendre la descente des rapides, l'enfant et ses compagnons sont initiés à faire chavirer leur canot en eau calme. On leur enseigne les différentes façons de le remettre à sec et comment se hisser à l'intérieur sans chavirer. Ils s'habituent à marcher sur l'eau. C'était plus facile quand ils faisaient les canoës avec l'écorce de bouleau. On leur apprend à être à l'aise tout autant avec l'eau qu'avec le

canoë; à garder l'équilibre sur l'eau et dans l'eau; puis à sentir, sous eux, la quille du canoë qui glisse. Initié à l'eau et à l'engin, ne faisant plus qu'un avec eux, l'enfant peut apprendre à se diriger. Tourner et remonter le courant. Avironner jusqu'aux rapides. Accoster. Vérifier par où il faut les prendre. Et s'y risquer. Si trop dangereux parce qu'il n'y a plus de canoës d'écorce, quelque maître ou mentor sera là pour le guider. Si le mentor n'est pas là, il faut aller chercher le guide dans la mémoire des peuples. De toute manière il faut faire marcher ses méninges, se servir de son imagination. Quelquefois il est même sage de mettre le canoë sur sa tête et de longer la rivière.

Mais...il faudrait repartir avec ta bonne rame à l'épaule et marcher, tant et tant qu'à la fin tu rencontres des gens qui ignorent la mer, et ne mêlant jamais le sel aux mets qu'ils mangent, ignorent les vaisseaux aux joues de vermillon et les rames polies, ces ailes de navire... Veux-tu que je te donne une marque assurée, sans méprise possible?

Le jour qu'en te croisant, un autre voyageur demanderait pourquoi, sur ta brillante épaule, est cette peille à grains, c'est là qu'il te faudrait planter ta bonne rame et faire à Posséidon le parfait sacrifice d'un bélier, d'un taureau et d'un verrat de taille à couvrir une truie; tu reviendras ensuite offrir en ton logis la complète série des saintes hécatombes à tous les Immortels, maîtres des champs du ciel; puis la mer t'enverrait la plus douce des morts; tu ne succomberais qu'à l'heureuse vieillesse, ayant autour de toi des peuples fortunés... En vérité j'ai dit.

Tirésias, personnage d'Homère, 900 avant J.-C.

L'*Odysseus* d'Homère serait le récit de celui qui passe de l'eau douce à l'eau de mer. De l'eau de mer à l'eau douce. Une invitation à rejoindre le lit tranquille de sa rivière et une incitation à troquer cette tranquillité contre le mouvement des mers. Prendre sa parole en mains, articuler sa langue entre le calme et la fureur. C'est l'histoire d'une régénération de l'humain. Il n'y a là rien d'autre qu'un rituel qui conduirait à l'acquisition d'une pensée authentique, à l'acquisition par l'homme et la femme d'une autorité devant leur permettre d'agir avec sagesse. Il n'y aurait rien là que la levée d'un voile pour voir et la tombée d'une voix pour donner à voir.

L'*Odysseus* d'Homère est un réservoir de certitude qui s'est transmis de bouche à oreille, génération après génération, quand ce ne fut pas de civilisation à civilisation. Car il y eut des rencontres de civilisations. Heureusement. Car tout est possible dans les carrefours, les marchés, les lieux d'échange, les lieux de transition où il fait bon boire et manger, rire et pleurer. Par le mythe, le clan assurait la pérennité des individus. Comment? En dévoilant le génie humain. Ainsi s'ingéniait l'homme. En recevant une maison dont il serait maître. Le clan assurait la pérennité des individus mais aussi des pouvoirs. La transmission se faisait dans un cadre bien précis. Un cadre fonctionnel. Patriarcat, matriarcat, caste...

Pourquoi répéter les mythes? Parce que l'humanité est sans défense là où elle est amnésique. Ce qu'elle oublie lui fera mal. La vie est transformation continuelle. L'humanité doit donc constamment se *relier* sinon elle stagne. Elle ne peut perdre une certaine mémoire quand elle s'apprête à faire le saut dans l'inconnu, dans le nouveau. Elle ne peut rien laisser en arrière sous peine de devoir tourner en rond.

Nous étions dans la nuit du 11 juin 1989, à peine 10 jours avant que l'été ne commence, avant que le soleil n'interrompe sa course. J'étais au bar le *Sans Unique* à Rimouski. J'avais passé la journée et la soirée avec des amis. Je venais de terminer un contrat de reboisement. La veille j'étais revenu de Saint-Pamphile, au coeur des Notre-Dame, un peu plus au sud des petites montagnes dites Trois-Saumons, à la frontière des Etats-Unis. Temps des lilas! Temps du muguet? Tout près de moi, le fleuve coulait. Tu m'a accosté du côté bras droit. Je t'ai regardée en te demandant si c'était tes seins qui étaient si fermes. Plus tard tu me diras en riant que j'avais une drôle de façon d'accoster les gens. Tu m'as répondu oui, j'espère que ce sont mes seins; puis en te moquant tu as dit non, c'est le soutien-gorge qui crée cette impression de fermeté. Et tu as pensé tout haut: «Une chance que j'ai pris treize livres de trop». Ta voix d'oiseau. Tu m'as rappelé que nous nous étions vus la veille. Je t'avais dit que je ne sortirais pas cette nuit. Tu m'as rappelé qu'au début de l'hiver 89, nous avions parlé ici même. Je te reconnaissais. Je revivais cette voix qui m'avait abordé alors que je dansais le nouvel an à mon retour de la saison des pommes, en provenance de Frelighsburg situé aux limites de la vallée du Richelieu, après un saut à Belfast, après avoir écrit, marché et lu **l'oregnac débusqué**. Tu m'as dit avoir aimé entendre mon chant d'alors. Je tournais le vert. J'espérais cet été qui arriverait en silence. Chaud comme celui des indiens ou celui de la Saint-Martin. *Gulf Stream* rouge et noir qui relie le Brésil à l'Irlande, le Québec à l'Acadie. J'avais demandé à la danseuse qui m'accompagnait alors, et qui te connaissait puisque tu lui parlais, qui tu étais toi. Une amie d'un ami qu'elle m'avait répondu. Tu m'as rappelé que nous avions dansé et que je t'avais signalisé de l'oeil un sourire que tu n'oublieras pas. Je te reconnaissais. Je t'ai dit que j'avais un contrat de reboisement qui commençait dans trois semaines au nord du Lac-Saint-Jean, à la chute-des-Passes de la rivière Péribonka. Tu m'as dit que tu étais analphabète, que tu ne connaissais pas Maria Chapdelaine. L'écrivain non plus ne l'avait pas lu. Je t'ai dit que Péribonka signifie «qui fait son chemin, qui méandre dans le sable». Cartier cherchait la route de Saguenay. Il voulait l'Orient. L'Orient avait perdu le nord. Nous nous reconnaissons.

Il y avait quelque clarté dans la façon d'épouser le mouvement de l'autre. Comme si une langue franche nous avait appris à laisser les mots faire des ronds en nous. Te souviens-tu quand nous avons enlevé nos vêtements. Croyais-tu vraiment que je garderais mes bas. Ta bouche chaude tu m'as demandé si j'avais compté les îles sur ton corps. Tu dis toi! Tu dis toi si j'ai vu tes îles! Ton corps gonflé de treize livres par ce printemps qui le souffle de toutes ses rivières. Tes îles colorées par la lumière comme un concert de tendres verts. Je t'ai dit aimer ta langue. Tu m'a dis aimer ma langue. Ta bouche comme eau douce qui lèche mon sel. Tu m'as fait entendre ta bouche qui aimait la senteur de la forêt. Nous nous reconnaissons. Tu m'as dit que chez toi ça sentait la peinture. Tu savais donc que celle sur mon miroir était sèche. Je ne t'ai pas dit que j'avais peinturé sable le fond de mes boîtes de livres. On ne pouvait pas tout se dire la première nuit, on continuerait le lendemain. Je t'ai dit que je terminais un mémoire de maîtrise que j'enverrais de l'autre côté de l'Atlantique. Tu savais l'importance de cet envoi. Il partirait aussitôt qu'il aura été lu par deux doctes en littérature. Doctes ouverts quand même car amoureux des enfants. Un peu trop peut-être pour ne pas laisser assez sortir leur enfance. Un peu confesseurs. L'un plus père et l'autre plus mère. Et moi qui les vois dans leurs cellules après nos amours. Je te disais que je les verrais dans quelques jours, qu'ils diraient pudiques, naïfs et pervers mon deuil de terre et ma langue d'oïl. Tu m'as dit c'est Kwa qui m'arrive? J'ai dit Kwa moi? Tu riais. J'ai dit, dans la langue mohawk, kwa comme iroquois c'est un oiseau aquatique. Dans la vallée du Richelieu bien avant Champlain, du temps de Cartier on appelait la rivière Iroquois ce long couloir qui descend des Appalaches et qui se déverse dans le Saint-Laurent. Durant la saison des pommes, j'avais frôlé avec mes amis la Baie Missisquoi du lac Champlain qu'on appelait aussi Iroquois parce que ces Mohawks empruntaient la rivière et le lac pour se rendre au Brésil que Cartier appelait alors la Floride. Tu viens de l'Acadie m'as-tu dit. Tes ancêtres ont séjourné sur l'île de Bonaventure. Celle que j'avais confondue avec Ithaque m'as-tu entendu dire. C'est quoi Ithaque m'as-tu demandé comme cette Montréalaise qui avait ri de gentillesse quand je lui avais annoncé que j'étais Ulysse et qu'elle était Pénélope. Femme qui m'avait laissé vivre ce que seul je pourrais vivre après s'être assuré que malgré mes allures, je faisais attention à mon corps. Mes ancêtres étaient passés par l'île d'Orléans. Les tiens par l'île de Bonaventure. Québécois et Acadienne. Nous sommes frère et soeur. Faudrait que je sois gentil pour mes doctes lecteurs, t'avais-je dit. Que je leur dévoile notre métissage. Notre transgression. Que je rafraîchisse notre mémoire sans en faire un complexe. Nous sommes frère et soeur d'un même accident, d'une même naissance, d'une même France. Tu viens d'une bonne aventure, je viens d'un mont joli. Les voyageurs de tous temps connaissent son nom. Vénus guide

les nomades. Nous sommes frère et soeur. Tu regardais mes mains de reboiseur. L'enfant jouait avec l'enfant, le frère avec sa soeur. Nous étions quatre quand les mains et les seins se sont rejoints soudés à l'éternité. Tu m'avais demandé pourquoi me suis-je un jour fait cueilleur. Tes seins dans mes paumes tout en douceur, tu ressentais le long de ton cou pourquoi. Kwal Tu dis toi! Et ma bouche sur tes îles. Tes lèvres sur ma langue. Ma rivière dans ta baie et nos Appalaches qui ondulent et notre vallée qui jouit du désir se conjuguant au fleuve. Une île s'échappe comme un rire sacré, celui de ma grand-mère bouddha, comme une bonne aventure, un dessin d'oiseau au vent, une écharpe rouge et noire, deux étoiles qui mènent le monde là où il se rend.

L'humanité est source de plaisir car source de différences. Plurielle, elle est lieu d'échanges. J'ai besoin de l'autre. L'autre a besoin de moi. Une génération ne peut se couper de l'autre sans risquer la disparition de la prochaine. Lorsque le voile est levé sur la naissance, la pudeur ancienne qui laisse place à l'expérience de la rencontre, aux expériences des rencontres, devient un lieu d'osmose. Un lieu d'interpénétration. Comme nous. C'est avec la pudeur non levée que s'établissent les pouvoirs. Pudibonderie pour les uns, luxure pour les autres. Voile, vol, viol. J'aime que prudence s'approche de pudeur. J'aime que danse s'installe au côté de prude. Pourquoi répéter les mythes? Pour lever le voile sur ce soi afin que les pouvoirs ne nous dominent plus jamais. Pour retrouver sa langue!

Dans les carrefours, l'osmose entre les voyageurs est possible. La langue est elle-même un carrefour. Elle est née d'une transgression, de la levée d'un voile. Celui du palais? Elle est cri d'une peau par où les sensations passent. Cri de gorge. Cri d'une peau vive! Retrouver le lieu de l'osmose, pudeur véritable, c'est dresser sa peau contre la domination qu'exercent les pouvoirs sur soi. Troquer l'ancien contre le nouveau. L'ancienne contre la nouvelle. Epouser le changement. Parler en créant c'est penser. Est-ce pour la même raison qu'Ulysse semble dire non aux avances des Sirènes et que Pénélope semble dire non au chant des prétendants? Ils optent chacun pour la réalité que sont le désir-plaisir et la mort- deuil par lesquels la vie sera transformation continuelle. Ils sont folle sagesse comme si l'arbre avec lequel ils ont bâti leur jardin de caresses les habitait. Ulysse et Pénélope sont des enfants qui s'humanisent par l'initiation au soi. Ils sont maîtres dans leur maison car ils pensent par eux-mêmes.

Ce souci de soi, tel qu'il se présente dans le paganisme tardif, quand et comment va-t-il déboucher sur un sens nouveau de la personne conférant à l'histoire de l'individu en Occident ses traits originaux, son faciès caractéristique? Le tournant s'opère entre les III^e et IV^e siècles de notre ère. Un style inédit se fait jour dans la vie collective, les relations avec le divin, l'expérience de soi. [...] Une nouvelle forme de l'identité prend corps à ce moment : elle définit l'individu humain par ses pensées les plus intimes, ses imaginations secrètes, ses rêves nocturnes, ses pulsions pleines de péchés, la présence constante, obsédante, dans son for intérieur, de toutes les formes de tentation. [...]

...de plus en plus, dans les campagnes et dans les villes, les groupes humains tendent à déléguer à des individus exceptionnels, que leur genre de vie place en marge de l'ordinaire en les marquant comme d'un sceau divin, la fonction d'assurer le lien de la terre avec le ciel et d'exercer sur les hommes, à ce titre, un pouvoir non plus séculier, mais spirituel.

Là se trouve le point de départ de la personne et de l'individu modernes. Mais cette rupture avec le passé païen est aussi bien une continuité. Ces hommes n'étaient pas des renonçants. [...] Peter Brown, dans le même livre où il signale l'ampleur des changements qui affectent la structure du moi au IV^e siècle romain, note que la valeur accordée, dans cette mutation, au surnaturel, «loin d'encourager la fuite hors du monde a impliqué avec plus de force que jamais l'homme dans le monde en créant des institutions nouvelles ou réformées». L'homme d'Augustin, celui qui dans le dialogue avec Dieu peut dire *je*, s'est certes éloigné du citoyen de la cité classique, de l'*homo aequalis* de l'antiquité païenne, mais sa distance est autrement grande, le fossé autrement profond, à l'égard du renonçant et de l'*homo hierarchicus* de la civilisation indienne.

Jean-Pierre Vernant, 1987

Aujourd'hui l'inconnu frappe tout le monde. Par les médias on avale l'inconnu. L'inconnu est ce que la science et la raison tentent de faire reculer mais qui offre une résistance. La résistance fait qu'il survient la plupart du temps comme un malheur ou une catastrophe. Pour affronter l'inconnu, il faut retrouver les phares qui nous permettent de signaler le brouillard.

Les vraies littératures contiennent ces phares. Elles ne sont pas autorisées. Elles transmettent à chacun la possibilité de s'autoriser soi-même.

Comment? En invitant au voyage? En invitant le voyageur à tisser son voyage sur une toile? En invitant le tisseur à interpréter son voyage? La science, en cherchant à comprendre le fonctionnement de l'inconnu, ne fait que découvrir l'inconnu. L'inconnu découvert envahit alors les masses humaines qui sont coupées du langage de la science. Les masses humaines se retrouvent alors gros jean comme devant l'inconnu. L'angoisse cherche libération. Elle utilise tous les chemins. Elle serait allée jusqu'à la panique planétaire si la culture de l'humanité n'avait pas conservé tous les signes nécessaires pour baliser le brouillard actuel. Il y aurait, en l'an 2025, huit milliards d'humains sur la planète que la panique ne s'installerait pas pour autant. Je veux dire que la culture de l'humanité n'a pas dit son dernier mot. Depuis l'horreur de la Seconde Guerre, toute fiction nécessite un retour critique avant d'aller sous presse. Sinon la création risque d'être une illusion de plus pour le camp de la destruction. Un désespoir de plus pour l'homme de demain.

Le récit d'Homère, héritage mythique de la première humanité, celle d'avant Rome, initie progressivement le lecteur à changer de point de vue comme on changerait de peau. Dans ce récit, Pénélope et Ulysse espèrent chacun l'autre. Pénélope tisse le jour et détisse la nuit. Elle fait et défait un linceuil. Pourquoi? Ulysse marche l'espace et délire dans l'espace. Il fait et défait son récit. Pourquoi semblent-ils se tenir à la limite du deuil et du désir de l'autre sinon pour goûter à tous les plaisirs? A quoi jouent-ils? A l'amour bien sûr. A trouver pour se perdre, à perdre pour se trouver. Ils jouent avec leurs peaux à cache-cache dans le clair-obscur pour se re-dé-couvrir. Pour s'apercevoir qu'ils ne s'étaient jamais quittés, ils se trouvent. Mais pourquoi sont-ils séparés? Mais qui nous dit qu'ils le sont? Voyage dans l'espace-temps, dans le territoire imaginaire de l'*homo sapiens*.

L'*Odysseus* d'Homère est une initiation à traverser les vents équinoxiaux qui unissent le jour et la nuit. Peut-être que le jour et la nuit sont faits l'un pour l'autre et que l'inquiétude ou l'angoisse humaine les ont rendus comme chien et chat qui se poursuivent. Le mythe de l'*Odysseus* traite justement de cette angoisse d'un sens commun qui ne sait plus comment il respire avec l'autre.

Tout mythe pose un problème et le traite en montrant qu'il est analogue à d'autres problèmes; ou bien le mythe traite simultanément plusieurs problèmes en montrant qu'ils sont analogues entre eux. A ce jeu de miroirs, reflets qui se renvoient l'un l'autre, ne correspond jamais un objet réel.[...]

En simplifiant beaucoup, on pourrait dire que le mythe est un système d'opérations logiques définies par la méthode du "c'est quand..." ou du "c'est comme...". Une solution qui n'en est pas une d'un problème particulier apaise l'inquiétude et le cas échéant l'angoisse existentielle, dès lors qu'une anomalie, une contradiction ou un scandale sont présentés comme la manifestation d'une structure d'ordre mieux apparente dans d'autres aspects du réel qui, pourtant, ne heurtent pas la pensée ou le sentiment au même degré.

Jamais la psychanalyse n'a pu démontrer que ses interprétations des mythes rejoignent des formes originales - fût-ce pour la simple raison que la forme originale (à supposer que la notion ait un sens) est et demeure insaisissable, tout mythe, si loin qu'on remonte, n'étant jamais connu que pour avoir été entendu et répété. [...]

Claude Lévi-Strauss, 1985

J'avais chaviré; je vivrais cette réalité. C'est tout. Mes habits sècheraient. Mes amis aussi. Je n'allais pas changer d'habit pour autant. Ni d'amis. J'avancerais quelques mois et années avant de me remouiller. C'est tout. Je découvrais mon imaginaire qui se confondait avec l'imaginaire de la civilisation occidentale. Je conservais le sens de la réalité. Le sens du territoire. Au pire, je redécouvrais un nouveau point de vue d'où voir l'animalité première. Que faire maintenant? Aller payer le loyer et remplir le réfrigérateur aussitôt qu'entrerait le chèque d'assistance sociale. Et puis continuer d'avancer, en gardant mon sang-froid puisqu'il avait su me conduire tout au long.

Malgré tout cet inconnu absorbé, Animosh possédait une certaine pratique de traversée. Elle était sienne. Ainsi, en gardant une main sur le canoë, Animosh pourrait patauger jusque dans un endroit plus tranquille, et qui sait le remettre à ... Le Québec est jeune mais il est mature. Il est encore tout étourdi par la modernité dans laquelle il a dû sauter pour survivre. Il n'en revient pas encore des mensonges dans lesquels ses élites l'avaient entraîné. Il est devenu méfiant mais, encore tout étourdi, il ne voit pas les gestes des

illusionnistes à chapeau qui jonglent avec les chiffres, qui capitalisent sur son rêve.

Leurs élites voulurent les tenir enfermés dans le Nouveau-Monde. Voulai-elles sacrifier les Québécois? C'est ainsi qu'elles semblent avoir interprété le mythe chrétien. Un peu sanguinaire? Pour imaginer ces visages fous qui abordèrent l'autre, il faut porter une peau rouge et non une perruque à la Descartes ou à la Louis XIV. Si on se comprend bien, il faudrait changer la peau du cerveau. Se mettre dans la peau de l'autre. A la fois je et l'autre. Pour se faire une pensée à soi, devrait-on reprendre cette révolution intérieure des ancêtres là où elle fut détournée? Mettre fin au sacrifice? En faisant sienne la révolution, en la menant à terme, en réalisant une spire, un tour complet de la spirale? C'est évident! C'est avec un tour complet, un seul suffit, que l'on peut comprendre d'où l'on retourne. C'est ce que le Québec fait depuis la Seconde Guerre. Tenir le pas gagné! Celui de la modernisation qui a permis à une génération d'avoir un manque à gagner. De la remettre au travail de la maturité. Que chacun déroule sa langue.

Animosh chantait. Son leitmotiv était *les gueux, les gueux sont les gens heureux car ils s'aiment entre eux*. Je l'avais tiré d'une chanson française du XIXe siècle. Mes mains avaient déniché cette chanson de Béranger dans la bibliothèque municipale de la ville métropolitaine quelques semaines avant qu'Animosh naissant ne m'entraîne à Rimouski. Chercheur de trésor, j'avais ramené à mon logement des photocopies de l'oeuvre en les serrant bien fort sous mon manteau. Venais-je de découvrir le grand livre de la vie? Le butin de la fameuse course au trésor à laquelle l'enfant participait? Il voulait que tous entendent cette chanson en langue française. Dans cette chanson j'avais entendu quelques échos de mon voyage en Nouveau-Monde. *Croyez que plus d'un héros dans le soulier qui le blesse peut regretter ses sabots*.

Enthousiaste, sans crainte, j'avais arpenté le Nouveau-Monde. Maintenant que je portais Animosh, je découvrais l'Amérique. Mais il me faudrait parvenir à tous mes Occidents de départ pour donner à comprendre l'allure que j'avais.

Peut-être terminons-nous Babel. Peut-être que se tisse actuellement, en provenance de tous les horizons, une langue non d'élection mais de franchise. Commune à toutes cultures, à toutes religions et à toutes langues. C'est un

excès qui parle. Le produit authentique d'une révolution tranquille en Amérique qui avait un manque à gagner.

Le discours d'Animosh avait certains airs de ressemblance avec les illusionnistes du chapeau, les Descartes et les Louis XIV. Mais Animosh était clown, corps d'animal, mon corps que l'esprit n'avait pas réellement déserté, un corps que l'imagination, atteinte par le coeur en manque, avait fait jaillir du limon.

Je m'étais remis en contact avec l'autre, ma complémentarité première, avec ma nature et son feu puissant. Insoutenable imaginaire qui me remettrait les deux pieds sur mon territoire à arpenter et à baliser de mon rire et de ma sueur d'enfant. L'imaginaire m'avait remis là d'où se peut la pensée. Sans l'autre je ne suis. Sans terre pour marcher je ne suis pas du monde! Sans nomade je ne suis pas sédentaire conscient de l'*être*. La première humanité fut nomade. La seconde fut sédentaire. La troisième est la *bonne*. Elle est *alliance créatrice* des deux premières tout en étant *nouvelle*. Adieu matriarcat, adieu patriarcat, adieu caste. Nous voici l'*être* en marche.

Je m'étais, dans les rues de Montréal, abandonné aux mouvements de la terre. Ce premier abandon aux vents équinoxiaux mettait à jour mon désir profond de *faire*. Autrement dit de *poétiser*. De faire des poèmes? Non; de tracer ma carte. Au sortir de ces vents, de cette caverne, de ce ventre temporel, je me doutais bien que j'étais sur la voie du *faire* mais j'intuitionnais que ce n'était pas encore ma voix à moi. Avais-je bien traversé? Avais-je échoué? Avais-je manqué le bateau? Étais-je passé à côté? Un mot avait aboli le hasard.

J'avais traversé de l'autre côté du miroir et d'un bond, d'un fameux bond, j'étais revenu de l'autre côté. J'avais les deux côtés en moi. Paradoxe de l'éveil poétique? Le discours d'Animosh était radicalement différent de celui des illusionnistes du chapeau, parce que ses propos échevelés, tirés par les cheveux, n'étaient qu'associations libres issues de ma mémoire encore toute vive d'avoir été ébranlée par le choc de la foudre qu'avaient provoqué, d'une part, mon désir d'atteindre l'être aimé à une certaine aube d'avril, et d'autre

part le jeu vilain de mes mains qui s'étaient exprimées avec liberté et science.

J'avais été happé par Ulysse qui, en rejoignant Pénélope, était devenu Personne après qu'il eut enfoncé, avec ses quatre amis, le pieu brûlant dans l'oeil de ce fils de Poséidon, ce Cyclope qui les gardait captifs dans sa caverne. Ce Cyclope qui avait manqué d'hospitalité? L'exception qui confirme la règle? Animosh, au coeur d'un écrivain en herbe, me payait un transit à Rimouski pour reprendre mes esprits et donner un *break* à mes amis qui ne me reconnaissaient plus. Avais-je une fleur à la main, parole d'amour et d'espoir dans ma bouche? Je n'étais pas le Kasyapa que Bouddha avait sorti de la classe! J'étais le petit-fils que sa grand-mère avait attendu avant de s'éteindre. Grand-mère Claudia qui m'a sorti du jardin dans lequel Djaimé et Vieille Tabarnak s'étaient enfoncés. Elle qui m'avait donné la clef pour me pousser, rendant ainsi possible l'amande porteuse d'arbre.

Le mystique contemplatif est *rapt* - littéralement- par l'idée d'amour, il accepte d'être transporté et absorbé par elle qu'il nomme Dieu. Il renonce définitivement et joyeusement à toute existence réelle ou rêvée. Il s'abyme, se perd en Dieu et ne peut plus considérer un retour à l'existence personnelle que comme une épreuve que Dieu lui impose. Dieu coïncide avec sa propre liberté, la volonté de Dieu est désormais la sienne. Il vit de la vie du verbe, mais vie à l'*infinitif*, purement virtuelle. Il renonce à *conjuguer* le verbe, il lui suffit de le contempler, de jouir de sa plénitude infinie. Le contemplatif rapporte le verbe à DIEU, le verbe cessant pour lui d'être *Evocation* devient *invocation*, porteur d'un sens unique qui est Dieu. Il lui suffit d'être possédé par ce sens unique, d'être compris par Dieu, d'être délivré de toute dualité, de toute pesanteur, de tout désir et de toute volonté. Il participe absolument à la vie infinitive de Dieu.

La nécessité du poète n'est pas seulement de contempler mais de dire. Il ne veut voir que pour donner à voir, il ne conçoit l'amour que pour le mener à terme, que pour pouvoir être à la fois son témoin et sa preuve, l'exprimer, l'incarner. [...]

L'épreuve du feu marquera le point d'aboutissement de son ancien testament, de sa démarche d'inspiration, et le point de départ de son nouveau testament, de son action. Il n'en finira jamais d'interpréter cette épreuve, de témoigner du feu, de le lire pour tous, selon une multitude de codes. Le poète rapporte le verbe non à Dieu mais à l'homme, le verbe cessant d'être pour lui *Evocation* devient *Yocation*.

Claire Lejeune, 1966

Un certain matin d'avril 85 alors que je rentrais à mon logement de la rue Laval à Montréal, quatre jours après que j'aie lâché le crayon, trois jours avant que je ne quitte en douce Montréal, sentant l'odeur de ma belle Irlandaise, j'attendais. Etendu sur le lit, nu et regardant, au travers un carré de tissu de lin, le lever du soleil par l'entremise de la lune miroir qui passait à l'ouest, j'attendais la suite en associant mot à mot mon avance dans le temps. Voilà quatre jours que j'exerçais le métier de lieur dans le lit de ma rivière. Quatre jours où je liais, par l'entremise de Djaimé et de Vieille Tabarnak, le haut et le bas comme un fil qui relierait deux rives, comme un temps qui lierait deux saisons, l'hiver de force au printemps de lucidité.

Quatre jours où je chevauchai Montréal pour *faire passer* l'hiver à la planète entière. Portant au coeur une conjonction, je m'attendais à voir une conjonction. J'assistais le temps qui m'initiait au langage. La machine à voyager tournoyait à pleine vapeur. Mes yeux regardaient au dehors. Mes yeux souffrant d'une légère myopie seraient-ils guéris? L'enfant croyait-il encore au trésor? Je n'eus pas de vision. L'enfant ne serait pas un *shamann*. Il aurait pu être un clown sacré.

J'avais gardé mes bas imbibés de l'urine qu'en bon cheval j'avais lestée tout le long de la rue Saint-Denis. Depuis trois jours, je subissais les transformations de la rencontre de Djaimé et de Vieille Tabarnak. Je passais du chaud au froid à volonté. L'enfant s'asséchait, s'abreuvait et urinait. Il avait ri et quasi pleuré. Il avait souri et pas souri. J'avais marché et marché, j'avais dansé tantôt sous la neige mouillée, tantôt sous le soleil. L'enfant aimait la pluie. Avec les amis, il s'asseyait dès les débuts de l'orage aux premières loges. Ecouter l'eau, voir la foudre et attendre le tonnerre. Etendu sur mon lit, t'espérant, ma glande thyroïde allait en prendre un coup quand les deux rives humaines s'épouseraient alors que l'eau et le feu se sépareraient afin de rendre possible le vivant végétal.

Animosh naissait. Début de la phase migratoire. Avais-je reçu une décharge de foudre? Ou avais-je obtenu force, ruse et justice pour sortir de la caverne? Amour et justice animaient sans cesse le voyageur. Athéna protégeait Ulysse. Athéna fille de Métis? Métis qu'un Zeus paranoïaque avait avalée alors qu'elle portait Athéna. Athéna, armée jusqu'aux dents du sourire, sortant du front de Zeus. Rien ne se perd, rien ne se crée... Dans le polythéisme grec, Athéna reliait l'ancien pouvoir du bas, celui des ténèbres, le matriarcat, avec le nouveau pouvoir du haut, celui de la lumière, le patriarcat. Médiatrice entre les Furies et Apollon, entre la nuit et le jour, Athéna a accès aux foudres avec lesquelles Zeus frappe. Athéna et la sagesse de l'olivier. La rivale de Poséidon? La féministe d'Eschyle qui ne veut plus des héros boucs émissaires? Après que j'aie avalé le feu, le temps et ses questionnements me serviraient à ourdir une manière civilisée de sortir de la caverne. Je voulais donner à voir. Entré, je saurais sortir.

La phase migratoire commencée, l'animal jaillirait en ville. J'aurais besoin d'aide pour domestiquer cette foudre naturelle. Devenu le saumon qui troque un état stationnaire d'eau douce contre un état mobile d'eau trouble, j'alleis rejoindre l'eau de mer; j'irais m'engraisser au Nord. Il me faudrait toute la ruse acquise dans les dernières semaines, toute la force et toute la précision des miens pour ne pas me faire piétiner par les chevaux écumants et emballés de l'imaginaire rendu fou par ce qui aurait pu être un père vengeur. Ce fameux Poséidon de l'imaginaire d'Homère? N'était-ce en fait que l'avertissement du danger de poursuivre plus loin la régression? Un élan pour repartir de zéro? Un deux trois quatre... *Le poète creuse le terrain avec des outils d'emprunt jusqu'à ce qu'il se retrouve devant quelque chose qu'il ne reconnaît pas. C'est là son bien propre.*

C'est en ce point de ta rêverie que la chose survint: l'éclair soudain, comme un Croisé! – le Balafre sur ton chemin, en travers de la route,

Comme l'Inconnu surgit hors du fossé qui fait cabrer la bête du Voyageur.

Et à celui qui chevauchait en Ouest, une invincible main renverse le col de sa monture, et lui remet la tête en Est. "Qu'allais-tu désertter là?..."

Songe à cela plus tard, qu'il t'en souviennne!
Et de l'écart où maintenir, avec la bête haut cabrée,
Une âme plus scabreuse.
Saint-John Perse, 1945

Avais-je retrouvé un mois plus tôt le chiffre perdu? A moins que cette foudre ne fasse de moi un Hermès, un messenger? Interprète officiel? Pas une mission toujours? Comme si mon corps ne m'appartenait plus, sous l'emprise d'un phénomène osmotique, ma main avait tourné la clef. Je m'apprêtais à quitter les vents équinoxiaux une main sur la poignée et l'autre tournant la clef. La machine qui tournoyait reculait. Le saumon quittait son lit comme un oiseau qui s'abandonne à un courant qui le rejette en arrière. Le cheval quittait le conte des milles et **une nuit**.

Paralysie? Passage. Musique des sphères? Cerveau en ébullition? Sons qui font une ronde comme des anneaux qui s'entrechoquent dans l'eau? Qu'est-ce que cette salive qui met fin à la chute d'eau dans mon corps? Calme, je m'endormis avec Animosh naissant.

Une amie, à qui Animosh avait raconté cette expérience aussi micmaque que chinoise, émit l'hypothèse que la salive était bon signe. Je revenais. Avec quoi? L'être aimé n'était pas au rendez-vous. Djaimé et Vieille Tabarnak s'étaient volatilisés. Il y avait *quelque chose* d'autre. Un vide? Ou le venin d'un serpent? Etais-je investi d'un poison mortel? Marqué au fer rouge? Prisonnier d'un monde nouveau? Etais-ce des gens dans le bloc d'en face qui m'avaient manipulé à distance? Qui vivait là? Des voyeurs de pseudo atlante?

Malgré les questions, j'avais toujours cette certitude inébranlable d'être que confère le mythe dans lequel j'étais. Investi de toutes sortes d'associations nouvelles, je continuais d'avancer maintenant vers la sortie. Changement perpétuel. Jamais le temps de s'habituer. Ou s'habituer à la transformation? Il faut réinventer constamment la solution. Je me hissais maintenant avec le fond. Animosh atteindrait bientôt la surface. Et j'aurai en tête ce fond d'où j'avais reçu l'impulsion du départ comme un Animosh naissant.

L'ordre de partir? Comment? Comment une possible caresse peut-elle se changer en improbable violence? L'amour en guerre? Demander à l'animal et non à l'homme. Le temps presse. A la fois proie et prédateur j'avais. L'inconscient aveuglé par mon corps me pourchassait-il comme Ulysse traqué par Poséidon? Non c'est Athéna qui me voulait du bien. Elle voulait faire du héros un homme. Elle voulait faire de Télémaque un arbre. Le saumon sédentaire quittait le lit tranquille de sa rivière. Devenu nomade, le saumon débutait sa phase migratoire dite *catadrome*. Etais-je dédoublé? Multiplié j'étais! Protégés par Athéna, Djaimé et Vieille Tabarnak se retrouveraient après qu'Animosh soit revenu du Nord vers lequel il me dirigeait.

Animosh rusera les jours suivants chez lui et dans la ville. Il empruntera toutes les formes vivantes qu'il rencontrera pour ne pas être pris comme un rat. Chien et chat qui se poursuivent sous un même toit, moi? Mon imagination. Il faudra transformer l'improbable violence en possible caresse. Rejoindre la vie courante et tout dire, raconter le tout. Mais avant de pouvoir le dire il deviendra un rat pour sortir. J'étais langage. Je jouais tous les mots. Sous cette dernière forme Animosh ira frapper à la porte de ses amis qui ne le reconnaîtront pas tout comme le Cyclope ne vit pas l'émissaire agrippé au poil du bouc qui sortait. Bon: «maintenant que faire?»

La farce avait assez duré. Mais ne voulais-je pas, justement, *faire* rire et pleurer? Alors *fais* mon homme! Roule ta roche mon Sisyphe! Aide ton cheval et ton cheval t'aidera! Animosh me sortait de la caverne. Je passais le seuil des vents équinoxiaux. Retour à la vie courante. Qu'avait été la formule pour sortir? Le ridicule ne tue pas! La rumeur était lancée.

La nuit m'avait poussé à sortir comme la faim fait sortir le loup du bois. En d'autres mots, l'appétit de l'autre m'avait donné l'impulsion. Ainsi le désir m'avait permis d'atteindre le lit de ma rivière et du limon de cette rivière a jailli l'animal en appétit. En amont du désir, monsieur Lévi-Strauss, il y aurait effectivement l'appétit. J'arrivais aux amis en joutant avec l'autre qui naissait. Sa naissance me faisait sortir. Qui atteindrait le premier la ligne d'arrivée? Moi ou l'autre? Nous avançons ensemble. Mon esprit s'épuisait à puiser sens à tout cela. La nuit sortait au grand jour. Le jour la fuyait comme la peste. Le jour en avait peur comme de son ombre. Dérangé, je devais m'habituer à porter ombre au grand jour.

L'expérience intérieure aura donc eu pour objectif ultime la réception d'une information, d'un ordre essentiel, d'un *impératif*, d'une autorité à laquelle la vie du poète va désormais se conformer.

J'ai prononcé le mot *Autorité* et il est d'importance! La Vocation (toute puissance d'Action) devient Autorité! Le poète ne se conforme désormais qu'à soi-même. L'expérience a donc pour objectif la reconnaissance de l'autorité spirituelle, du principe ordonnateur de l'esprit. Ce baptême spirituel lui est conféré sous le signe du feu, il l'éprouve comme amour absolu et le vit comme une actualisation totale de l'esprit, libération cependant *conditionnée* par la négation, la potentialisation de toute liberté du corps et de l'imagination.

Claire Lejeune, 1966

Le meilleur ami de l'homme était en moi

Je me dédoublais, je vivais une oscillation de l'être. Depuis la foudre venimeuse ou bénéfique et la naissance d'Animosh, un prédateur était apparu dans mon espace. Djaimé et Vieille Tabarnak avaient-ils quitté le jardin chacun de leurs côtés comme le jour et la nuit qui se distancent après la conjonction équinoxiale? L'un s'en allait vers l'hiver l'autre vers l'été? Ce mouvement naturel était-il inscrit en moi comme la proie et le prédateur? Qui voulait la peau de l'autre? Sûr de la mienne avec Animosh plus guerrier que jamais, je sortirais toutes mes armes. Overdubb opérait maintenant une machine qui tournoyait en rebroussant le poil du chemin. Parti de la guerre je reviendrais toute paix.

Athéna, Hermès, Tirésias, et la grand-mère de Télémaque protégeaient Ulysse en lui donnant toutes ruses, tous stratagèmes, dont le meilleur aura été le rire. Quand mettras-tu fin à ces histoires folles! Le rire est la plus belle arme, la plus ancienne, pour désamorcer le désir d'imagination et de magie que l'angoisse avait fait naître. Chassé du jardin, le couple primordial arrivait à la vie courante comme un animal tombé de l'arbre. Ou comme un arbre animalisé? Du jardin nous irions à l'animal et de l'animalité nous

irions à l'arbre qui nous conduirait à l'humanité? J'avalais de mon souffle ceux que je soupçonnais prédateurs de la proie que je portais. Étais-je en proie au délire? Non. En avalant, je pratiquais l'art des métamorphoses et l'art de la joute. J'étais, dans un livre, à la fois prédateur et proie. Dans mon imaginaire, je devenais ma famille entière, mes ancêtres, mes amis qui assistaient ma mémoire dans un combat où la justice sortirait victorieuse.

Aux commandes de la machine à voyager, Overdubb s'épuisait devant cette guerre qui s'était substituée à l'amour. A moins que l'amour ne soit devenu d'une jalousie à tout rompre. Étais-je cuit comme un oeuf maintenant que ma potière s'était retournée? Planait dans mon air cervical une idée de vengeance pour un mal qu'on aurait fait à l'autre. Un désir de paix m'avait amené au lit de la rivière. Une guerre imaginaire m'en faisait sortir. J'avais voulu la paix? Maintenant que j'avais la guerre en moi, je pourrais *la* faire. Pour sortir de la caverne, un mélange de moutarde et d'adrénaline et de sourire m'était monté au nez.

Animosh quittait le fond comme saumon en migration *catadrome*, autrement dit saumon qui va de l'amont à l'aval. Quittant l'amont à vive allure il allait rejoindre le fleuve puis la mer. C'était nouveau pour lui. Tout serait toujours nouveau. Il n'arrêterait plus dès lors de continuer à vivre. Il quittait le fond mais curieusement le fond ne le quittait pas. Au-dessus de lui, la glace limitait l'eau et l'air.

Animosh, mis en marche, devait pouvoir se faire coquerelle ou débâcle pour passer au travers de la glace, pour sortir de la caverne, pour rejoindre le printemps. Animosh saurait se faire débâcle. J'étais dans la métaphore. Pour en sortir, *j'analogisais*. Je faisais. Animosh saurait se catapulter hors de l'eau. Je coulais de source homérique. Loin de moi l'idée de reculer puisque j'avançais obéissant, mais j'étais fatigué du jeu entre le je et l'autre. Quand on a les pieds mouillés on continue. Les amis du dessus regardaient Animosh casser la glace. J'aidais le printemps et en moi Animosh était en proie à la vengeance. Animosh s'en prenait à la glace comme si elle emprisonnait la terre, empêchant son éclosion printannière. Une certaine idée de justice me guidait. N'assistait-il pas la vie? L'espoir me guidait comme les mains d'une sage-femme. Je sortais l'autre du jardin où les élites l'avaient enfermé, l'avaient caché comme un péché.

Je voyais bien que le taoïsme de Chang était né du sourire de Kasyapa, cet étudiant insouciant que Bouddha plaça un jour en tête de classe parce que tout en disertant, lui, le Maître, il avait rencontré par hasard le regard du jeune homme en question et surpris sur son visage le sourire du Tao! Dès lors, à quoi bon discourir?

Il était clair, à voir ce regard souriant, que Kasyapa avait tout pigé, de A à Z. Bouddha lui tendit la fleur qu'il tenait à la main et lui ordonna de f... le camp de la classe. Aussi, Kasyapa, qui trouvait les Indiens horriblement ennuyeux et dépourvus d'humour, partit pour la Chine avec, pour tout bagage, le sourire du Tao.

De cet échange de regards naquit la variété extrême-orientale de la réalité bouddhique et, plus tard, le remarquable raccourci du Zen qui, d'un bond, court-circuita complètement la jungle métaphysique indienne tout en résumant la véritable essence de l'enseignement bouddhique. Quelque part au coeur du sujet, logeait, offert à qui voudrait bien l'y découvrir, le principe de la juste appréhension; après cela, l'on pouvait absorber le monde entier à chaque inspiration.

Lawrence Durrell, 1980

Dans les mains d'une sage-femme

Depuis que la rivière avait rejoint le fleuve, que le saumon avait quitté le fond de sa rivière où mon imagination m'avait conduit, mon esprit balisait, cherchait des points de repère dans ce flux d'images, symboles qui se superposaient maintenant au plein jour; à cette réalité merveilleuse d'une terre qui respire; qui exhale son être sous les rayons chauds du soleil. Comment s'oriente le saumon maintenant qu'il est en migration? Il semblerait qu'il ressent le temps qu'il fait. Aurait-il une sorte de compas dans l'oeil? Et la nuit, comment s'oriente-t-il? Aurait-il connecté feu de la terre et feu solaire en se hissant dans les vents équinoxiaux, des profondeurs de la nuit au jour? En se hissant dans l'eau, de la terre à l'air?

Animosh tenait un discours comme notre esprit élabore ses images dans le sommeil paradoxal, période dans laquelle s'élaborent les rêves nocturnes. Analogies qu'Overdubb classait comme si j'avais un puzzle à reconstituer. Discours paradoxal. Observant le comportement d'Animosh, je pouvais

maintenant connaître de quoi se nourrissent les Elus divins et, à l'opposé, de quoi se composent les véritables littératures. Mon esprit balisait la réalité. J'interprétais le jour à l'aide de la nuit.

Jamais, durant toute cette odyssée qui commençait à peine, je ne perdis conscience de ce fait, que de ma bouche sortaient folles, parfois douces à entendre et parfois dures à avaler. Jamais par contre je ne perdis conscience qu'Overdubb avait trouvé le fonctionnement de la machine à voyager et que je voyageais dans mon imaginaire et dans celui d'Homère qui est aussi celui des Mésopotamiens, Egyptiens, Chinois, Celtes, Mohawks et Algonquins. Dans quel continent l'homme serait-il apparu *hic et nunc*?

Jamais je ne perdis conscience qu'Animosh, fruit de Djaimé et de Vieille Tabarnak, était devenu une sorte d'amuseur public dès cet instant fulgurant où je devenais fils de mes oeuvres et responsable de mes actes, donc en premier lieu responsable de cet Animosh tantôt en train de guerroyer contre la mort et tantôt en train de fabuler l'amour à tout vent. C'est avec ces personnages, fragmentations naïves de mon être, que j'interprète aujourd'hui cette naissance *autre*.

J'avais compris, dès mon départ précipité de Montréal, qu'il n'était pas question que je me fasse voler ou fausser la rumeur de cette naissance. Idée ridicule puisque je n'avais à proprement parler rien. Tout au plus une histoire romanesque. Une déraison? Un état paradoxal! Rien qu'un rêve. Tout au plus une autorité naissante. Je n'avais que du vent. Mais quel vent! Animosh m'habitait. Chien en cage? Mon coeur animalisé par l'esprit se débattait dans ma cage thoracique.

La terre qui exhale ses chants d'oiseaux vaut la peine qu'on oublie. Le corps que je rejoignais me sortait de la lune. Le présent n'est-il pas manifestation de la durée à perpétuer? Oublier la plongée oui puisqu'elle n'était rien à côté de toutes ces peaux vives qui évaporaient leur existence en ce printemps où l'imaginaire m'avait fait sauver le monde. Mais pour oublier, je devais m'assurer que j'avais bien en main les guides de cette naissance. Ma rumeur ne serait pas détournée ou faussée à d'autres profits.

Certains discours sont aussi culpabilisants que l'aura été le discours religieux confessionnel. Je veux dire qu'ils coupent le souffle. Le langage de l'amitié n'en attend pas moins son heure. Par ignorance, certains discours savants imputent à des fautes, crimes ou maladies ce qui ne serait qu'une simple révolution de l'être. Ce qui se passe en chacun est d'une telle richesse qu'on ne peut pardonner à ces discours d'appauvrir l'homme en le découpant là où ça fait mal. Mais une femme m'a mis l'eau à la bouche d'une amitié à venir.

En me fragmentant, en exprimant l'amour passion, j'avais défoncé le mur entre moi et l'autre. J'avais atteint le creuset de la langue du seul fait qu'Overdubb, autre acteur de mes oeuvres, avait répondu à la demande d'assistance que Djaimé lui avait adressée : «Bonjour Overdubb! Je sais intuitivement que vous pratiquez la science des solutions imaginaires. Pourriez-vous faire d'une émotion amoureuse un personnage de roman?» Le coeur ayant rejoint l'esprit, l'imaginaire apparaissait. Le secret de la fusion nucléaire était découvert. Je devais maintenant la vivre à froid.

J'étais. Du seul fait d'avoir mis en mouvement perpétuel, en transformation continue, une simple émotion amoureuse, je suis.

Je n'écrirais pas tout de suite cette révolution débutante. Je ne pourrais écrire sans me blesser. On ne replonge pas alors qu'on remonte à peine. Je prenais des notes. Mais je fuyais le romanesque. Tout au plus je cueillais à la volée. Les fictions littéraires m'irritaient. Fallait souffler un peu. Pendant que je marchais en direction de la rivière et que je constatais que la débâcle n'avait pas encore eu lieu à Rimouski, Animosh, pataugeant dans le fleuve mouvant, se cherchait un endroit pour accoster. J'avais vécu dehors ma plongée dans ce centre mien. Montréal avait été le lieu que j'explorais en dedans. Je racontais. Animosh était le chien blanc algonquin que les Mohawks étaient venus chercher à l'embouchure de la Rimouski. Le chien blanc est l'esprit de la rivière. Sacrifice mohawk du nouvel an oblige! Le sacrifice avait consisté en une partie de plaisir. Observer de tous les points de vue inimaginables une rivière qui rejoint son fleuve.

Animosh voyait la rive. La rive venait à lui. Animosh vivait une sorte d'osmose. Il était sorti effrayé du lieu de la fraie. Vertige des profondeurs.

Se déprendre tranquillement des courants. Ne pas s'épuiser contre eux, même s'ils lui semblaient inamicaux. Les moteurs étaient éteints mais la machine à voyager tournait toujours. Ayant mis fin à son travail d'opérateur quand les vents furent traversés, Overdubb observait dorénavant le tournoiement de la machine. Mon esprit cherchait un sens à tous ces mouvements. Mon corps avait besoin de caresse. Se laisser aller mais garder une main sur le canoë. Choisir le lieu d'accostement. L'amarrage ne se ferait pas dans cette transition qu'avait commandée la sortie mascarade de la caverne. Animosh mouillerait là où j'avais lancé la rumeur. Je reviendrais en ville sur la rue Laval y constater que la caverne n'existait plus, que la réalité avait pris le dessus sur l'imagination.

Mais la machine tournait toujours et l'animal, en moi, migrait vers la mer. Animosh était irrité tel Ulysse. *Ulysse* est la latinisation d'*Odysseus*. Le héros grec *qui marche* est devenu, avec sa latinisation, celui *qui s'irrite* comme s'il avait un caillou dans ses souliers. On dit aussi qu'Ulysse est né de la violence.

J'étais irrité que cette rumeur faussée veuille doubler mes oeuvres. J'acceptais que cette guerre ait couché avec l'amour comme cette réalité courante qui doublait maintenant l'imaginaire. J'étais irrité d'une rumeur qui disait que j'avais quitté la réalité alors que la rumeur était fruit des actes nés de mes oeuvres. Alors que cette entrée dans la caverne où l'autre est né agrandissait la réalité. Je naissais à mes oeuvres. L'imagination avait rejoint la vie courante et agrandissait ma conscience de son *étrange* présence. Animosh rendrait les armes au solstice d'été. J'en avais décidé ainsi. Je boirais la lie tout l'automne jusqu'au solstice d'hiver. *Quelquechose* en avait décidé ainsi. Le temps? Animosh boirait l'amer puisque l'enfant en moi l'aiderait. J'en avais décidé ainsi.

Maintenant je vais vous raconter une histoire de clowns; ce ne sera pas une histoire drôle. Pour nous, indiens [Sioux], tout a un sens profond. Ce que nous faisons est toujours relié à notre religion; d'une façon ou d'une autre. Ainsi en est-il pour le clown. A nos yeux c'est un être sacré, fort, ridicule, honteux, visionnaire. Il est cela et bien plus encore. A faire le bouffon, le clown accomplit en réalité une cérémonie rituelle. Il détient un pouvoir. Ce pouvoir lui vient des oiseaux-tonnerre(les *wakia-yan*), non des animaux ou de la terre. Selon notre croyance indienne, un clown est plus puissant que la bombe atomique. [...]

Un *heyoka* se comporte bizarrement. [c'est un «contraire»] Il dit oui quand il veut dire non. Il monte son cheval à l'envers...S'il arrive c'est pour partir... Il n'est pas facile d'être *heyoka*. Mais il est moins facile encore d'avoir un *heyoka* dans sa famille... Les personnes avisées, d'un certain âge, savent que les clowns sont des visionnaires... Ils savent aussi que les *heyokas* préservent les hommes de la foudre et des orages, et que leurs facéties, qui font rire, sont sacrées. Le rire -voilà bien ce que nous, Indiens, considérons comme particulièrement sacré...
Tahca Ushte, 1972

Au sortir, l'ignorance m'irritait.

Hors des vents équinoxiaux, la honte, la culpabilité l'ironie s'amenaiant, le rire de soi me réalisait. Animosh était sur l'élan du fleuve mais Overdubb l'arrêta à Rimouski. L'esprit devisant avec l'amour ralentissait le corps effrayé de son ombre. Transit pour la déraison. Reprendre pied. A l'amour qui voulait s'actualiser s'était substituée une violence qui mettait Animosh hors de ses gonds, ce qui épuisait mon corps et tracassait mon esprit animé par le coeur. Animosh, interrompu par mon esprit, devait laver son linge en famille. Reprendre le cours normal des choses. C'était jeu de la vie. *Etrange* mais réelle. Le Québec est une grande famille. Revenir saluer les spectateurs et voir leurs visages qui avaient eu peur qu'Animosh ne tombe. En les apercevant j'ai eu peur moi aussi. Ce qui semblait une comédie allait-il tourner à la tragédie? Faut pas craquer quand ça commence. Pratiquer la patience. S'entourer de belles choses qui ne blessent pas. Choses désintéressées!

Même si j'avais voyagé en moi, que le soi avait jailli hors de moi, je n'avais pas perdu conscience. Je n'avais jamais quitté la réalité de départ, le désir de l'autre, d'où cette pulsion qui m'avait entraîné à demander l'hospitalité à mes voisins du dessus. Mais voilà si je m'étais soudé à l'autre : l'autre m'avait renvoyé gros jean comme devant. Valait mieux, comme le dit le poète, passer pour fou que de passer tout droit. Pour sortir des vents équinoxiaux il faut se rendre à l'évidence que le ridicule ne tue pas. J'étais repassé par le chemin de l'enfance de l'humanité à aujourd'hui.

J'étais l'auteur de la rumeur. Après avoir été entraîné par le désir de Djaimé dans le fond de la rivière, dans l'enfance de l'art, avoir été mordu par un serpent jailli comme la foudre de son regard porté sur l'univers, Animosh était remonté et avait été expulsé hors de l'eau douce comme un Jacques hors de sa boîte de Pandore, un malin hors de son corps, un SOS hors de son ventre. Il n'était pas descendu pour aller se perdre dans un tout. Pour se contenter de le contempler. Il avait refait le monde. Il semblerait qu'on ne peut atteindre qu'un seuil. Un seuil d'où l'on peut se régénérer. Dans le lit de la rivière, attendant la suite, il avait trouvé un appui. Sur le gravier il s'était donné un élan avec ses pieds pour quitter le nid et ramener à la vie courante ce qu'il avait vu et fait.

D'un élan de ruse animale, il se retrouvait en transit à Rimouski. Mon imaginaire avait-il fait d'Animosh un bouc émissaire qui sortait d'une scène de théâtre? Il devrait revenir pour le salut final. Avait-on aimé ou pas? Le public se détournait. On avait eu peur pour lui! Une comédie qui tournait à la tragédie. Voilà qui pouvait donner des assises au bouc émissariat que je refusais. La fiction avait sauté la scène. L'acteur n'était pas reconnu. C'est moi maintenant qui assistais au spectacle donné par mes amis.

J'étais loin d'être revenu . A peine parti, dirais-je. Je savais que je reviendrais un jour avec du pollen dans le vent. Pour l'instant Animosh était en phase migratoire. Overdubb l'avait stoppé quelques jours à Rimouski. Il retournait à Montréal. Je devais reprendre le cours normal des choses. J'avais commencé un roman. Je voulais l'oublier. J'avais maintenant une naissance autre à vendre. Se tenir debout oblige! Si j'avais rencontré à ce moment-là un *medecine man* de la nation des Sioux du Missouri, il m'aurait

dit que j'avais été foudroyé par les êtres de Wakan Takan. Devenu un homme à l'envers, un *heyoka*, un clown sacré. Qui en voulait du clown pas plus sacré que je n'étais Sioux?

Le transit à Rimouski suspendait la pièce d'un moi qui s'était fragmenté pour elle. Pièce que j'avais écrite. En relisant mes notes, j'allais constater qu'en 1970, à l'âge de seize ans, j'inscrivais déjà mon itinéraire futur. Mon imaginaire, inconscient dit, m'avait donc amené à ce transfert. Maintenant je créais de tout mon être avec un souffle. Le transfert en train vers l'Est natal, ou bien Animosh descendant le fleuve Saint-Laurent vers son golfe et son Atlantique, ou encore Overdubb éteignant les moteurs de la machine, étaient ma représentation d'un Oedipe ou d'un Ephaïstos boiteux et torse quittant la scène pour que la vie se perpétue. La représentation de la *catharsis* grecque ou celle des Sioux. Le héros qui rachète les maux de la cité ou celui qui fait rire les Dieux? Mais cette voie ancienne tout en me faisant sourire ne me plaisait guère.

En ouvrant l'Odyssee, l'auteur d'Animosh héritait du lit d'Ulysse et de Pénélope d'où naît l'olivier fluide, symbole de paix et de concorde. Cette paix fluide me plaisait. Il nous reste à l'atteindre.

Tant qu'allait substituer une once d'angoisse, Animosh me ferait jouer au clown, au bouc émissaire. La seule façon d'épuiser l'angoisse? Je ne savais pas que je devrais revivre un autre amour impossible. Accepter que le désir de l'autre se réinstalle en moi et nécessite une rupture. Je ne savais pas que ce serait la seule manière de revenir du Nord. Après avoir remonté les chutes, ma dette physique serait acquittée. Je pourrais enfin donner à voir aux miens une spire complète de ma spirale pendant que l'été qui m'avait assuré du retour arriverait en silence. Mais cela était à venir. Pour l'instant l'animal sorti du limon avait conduit l'auteur aux portes de la cité. Le retour à la vie courante commençait par la représentation d'un départ. Celui du bouc et de l'émissaire. Et tout cela se passait en moi qui transitait à Rimouski.

Il est clair qu'on abuse un peu du métier de poète. [...] La poésie est le penchant naturel de l'homme et elle lui a inspiré la liturgie, les psaumes, et aussi le contenu des religions. Le poète s'est mesuré aux phénomènes de la nature et dans les premiers âges de l'humanité il s'est donné le titre de prêtre pour préserver sa vocation. De la même façon, à l'époque moderne, pour défendre sa poésie, il reçoit son investiture de la rue et des masses. Le poète civil d'aujourd'hui reste l'homme du plus vieux sacerdoce. Lui qui avait signé autrefois un pacte avec les ténèbres doit maintenant interpréter la lumière. Pablo Neruda, 1973

Si on y réfléchit, l'incarnation du verbe devenir dans la personne du messie, annonce la dissémination du sens de l'Être Dieu –de l'essence théologique– au profit d'une civilisation de *l'être soi* dont l'enjeu n'est plus l'acquisition du pouvoir de se thésauriser pour s'idéaliser mais de la capacité de se dépenser (se détacher) pour se réaliser. L'identité théologique ne survit à l'incarnation du verbe que moyennant le sacrifice du messie, le versement du sang de *l'étranger*. Le destin du messie, c'est d'être rituellement sacrifié sur l'autel de la Divinité, en témoignage perpétuel de l'insolvabilité de la conscience humaine. La morale du pardon qui fonde le christianisme tient toute à cette destination du *messie pour la messe*, de l'agneau pour l'abattoir d'un Dieu-Vampire hypocritement voilé de miséricorde. Le voile se déchire dans les guerres de religion!

Ce que le Christ (X) symbolise, c'est la pensée du genre humain, du *neutre*, dont la survie du Mystère de la Trinité exige qu'il meure en odeur de sainteté. Si le verbe s'engage dans la voie poétique de la parole plutôt que dans la voie mystique de la *theologos*, il est coupable de lèse-divinité. Il est certain que le poids de cette ex-communication de l'artiste possédé par la passion de se réaliser en a écrasé plus d'un, en a massacré des légions dans le ventre de leur mère!

Je me sens d'humeur à me livrer à une herméneutique poétique du *missa est*. La poésie est l'alternative au sacrifice humain, à la saignée rituelle. En détournant la puissance du verbe de sa destination théologique, en sécularisant l'essence de l'être, elle sauve le genre humain –la neutralité du tiers– de la fatalité holocauste. C'est cette fonction désaliénante de la poésie majeure qui en fait l'ennemie mortelle de la Sainte-Providence, cette donneuse d'un sens qui n'est jamais que le sens accablant de ce qu'on lui *doit*, dette inextinguible donc irrémédiablement sujette à caution et à pardon. C'est l'impossible acquittement de la dette de sens qui perpétue le droit divin en infantilisant les consciences! Claire Lejeune, 1985

L'Odyssée aura bientôt 3000 ans

Je devais interpréter cette *naissance autre* lancée comme une rumeur depuis mon logement à Montréal. J'avais combattu un rat jusqu'à le devenir. Que devais-je faire? Vivre avec le rire de soi. Lentement. Travail sérieux de clown.

En 1985, les jours suivants l'arrivée d'Animosh à Rimouski, marchant dans la neige en bordure de la rivière qui chantait sous la glace, je comprenais que ce serait à moi seul d'interpréter ces actes d'un révolutionnaire décontenancé par la révolution. Mais seulement lorsque j'aurais repris mes esprits, quand j'aurais su replonger, à tête reposée, dans les notes de parcours que j'avais griffonnées ici et là. On ne devient pas saumon du jour au lendemain. Un auteur allait naître des actes de ses personnages. Je m'y ferais à ce métier. Je m'habituerai à être guidé par *quelque chose* d'étranger. Ma joie était confondue par l'indicible. Avais-je rencontré le destin? Et le hasard lui? Et la nécessité, elle? Je mettrai quatre ans avant de parvenir à compléter une spire de ma spirale évolutive. La première.

Je me souviens de mes débuts d'écriture comme si c'était hier. C'était en 1970, l'été d'avant cette crise d'octobre où le Québec allait voir l'armée canadienne envahir ses centres et ses périphéries. J'avais vu le jour entre la limite est du Bas-du-Fleuve et la limite ouest de la Gaspésie. Cette fois-là j'étais à la limite ouest du Bas-du-Fleuve, à son début. J'étais au lac Trois-Saumons nommé ainsi à cause des trois poissons que le relief des montagnes appalachiennes dessinait au sud. Je travaillais dans un camp de vacances. Moniteur auprès d'enfants de six à huit ans. Une nuit, alors que bien assis dans la montagne du lac je grillais une cigarette, les éclairs commencèrent à tomber comme des gouttes d'eau. Je n'avais jamais assisté à un tel spectacle. Une pluie de jours. Une nuit qui s'éclairait comme en plein jour. En une minute je comptais plus d'éclairs qu'elle ne pouvait contenir de secondes. Je ne sais pas combien d'heures cette pluie dura. Mais quand le tonnerre se fit entendre, il fit le même bruit qu'au cinéma.

Avec le recul je pense qu'entre le Saint-Laurent et les Appalaches je me suis fait imprimer le jour comme si j'avais été une pellicule photographique. Des milliers de jours s'imprimaient sur une nuit. Les milles jours et une nuit? C'est durant cet été-là que j'ai fabulé un premier conte aux enfants. L'histoire d'un petit champignon qui se ferait aussi gros de gentillesse que la bombe atomique pouvait contenir de méchancetés. Le récit d'un petit champignon qui désamorcerait la bombe atomique. Mes amis du camp m'avaient nommé Nibaw. Un nom qui ne voulait rien dire. Un jeu entre amis, un souvenir puisqu'on repartait chacun de son côté. L'automne d'après, celui de la crise,

j'étais avec l'amour de mes treize ans. Et nous nous disions «s'il vit d'amour il vivra toujours!» J'ai écrit mes premières notes. Je suis né dans un pays qui a perdu le Nord; où la justice a quitté son port. Mais qui dit qu'elle ne reviendra pas... D'ailleurs n'est-ce pas elle que je vois venir au loin! Dans le second texte, il était question d'automne et d'un homme qui marche sur l'asphalte : je marche donc je suis!

Quinze années plus tard, j'associais la certitude qui m'animait à cette terre qui voyage imperturbablement. Imperturbable elle vit ses oscillations cycliques avec les attraits différents de la lune et du soleil. Animosh devrait donc rendre ses armes à l'été comme ce soleil qui ne monte pas plus haut, qui ne se couche pas plus loin. Animosh, à peine sorti du limon, regagnait ma vie courante. En reprenant la vie courante, mes sens, déréglés par ce printemps, me montraient du nouveau. Me donnaient de nouvelles sensations. Rien ne serait plus comme avant? Allais-je interpréter le langage des oiseaux, des nuages, des vents, des planètes? Tout était langage. La science 'pataphysique d'Alfred Jarry, la science des solutions imaginaires, pouvait-elle m'aider à interpréter cette révolution que continuait à me faire vivre Animosh? C'était en partie d'elle que m'était venue l'idée du personnage Overdubbb, cet opérateur de machine à voyager. Non, toute fiction m'irritait.

Mettre fin au transit rimouskois. Retourner sur les lieux montréalais du délit. Croyant que le prédateur nageait en pleine confusion pas très loin de l'île d'Anticosti, Animosh pourrait accoster à Montréal. En bon amuseur public qu'il était devenu, Animosh, qui s'était couvert de ridicules pour sortir de la caverne du Cyclope, ce fils de Poséidon et ce pasteur comme le nomade Abel, faisait rire ses amis et riait aussi pour digérer ce vertige fou qui avait envahi sa conscience. Mais, en tant qu'auteur de la rumeur, je voulais surtout faire taire les mauvaises langues à commencer par la sienne. Sa mémoire, toujours très vivante, n'arrêtait pas de couler en lui les images, symboles, mots, associations comme si j'étais devenu une langue de fonte en fusion. Animosh contait, prophétisait, philosophait, riait. Il en profitait pendant que je me sentais étranger en mon pays. Pendant que j'occupais le point de vue d'un autre continent. Il faisait sourire... Devais-je m'habituer à cet état qui consiste à se mettre dans tous ses états? Était-ce la seule façon de contrôler l'imaginaire? Quelle est la limite de vie du ridicule?

Jour et nuit arrivaient des chevaliers, et tous commençaient par demander des nouvelles de la santé du Roi. Un seul chevalier-pauvre, inconnu, même un peu ridicule-se permit d'ignorer le cérémonial et la politesse. Son nom était Parsifal. Sans tenir compte du cérémonial courtois, il se dirigea directement vers le Roi et, l'approchant, sans aucun préambule, lui demanda: "Où est le Graal?" Dans l'instant même, tout se transforme: le Roi se lève de son lit de souffrance, les rivières et les fontaines recommencent à couler, la végétation renaît, le château est miraculeusement restauré. Les quelques mots de Parsifal avaient suffi pour régénérer la Nature.

Mais ces quelques mots constituaient la question centrale, le seul problème qui pouvait intéresser non seulement le Roi Pêcheur, mais le Cosmos tout entier: où se trouvait le réel par excellence, le sacré, le centre de la vie et de la source de l'immortalité? Où se trouvait le saint-Graal? Personne n'avait pensé, avant Parsifal, à poser cette question centrale -et le monde périssait à cause de cette indifférence métaphysique et religieuse, à cause de ce manque d'imagination et absence du désir du réel. Ce petit détail d'un grandiose mythe européen nous révèle au moins un côté méconnu du symbolisme du centre: non seulement il existe une solidarité intime entre la vie universelle et le salut de l'homme -mais *il suffit de se poser le problème du salut*, il suffit de poser le problème central, c'est-à-dire *le problème*- pour que la vie cosmique se régénère perpétuellement.

Car souvent la mort -comme semble le montrer ce fragment mythique- n'est que le résultat de notre indifférence devant l'immortalité.

Mircea Eliade, 1950-1951

Borgne depuis ce matin d'avril 85, initié à la puissance du regard depuis ma rencontre avec l'aurore aux doigts de roses d'Homère, mon imaginaire qui m'avait entraîné à sauver le monde tel un alchimiste, m'avait aussi permis, en me couvrant de ridicule, de sortir de cette caverne. Que penser de tout cela? Un mois durant, j'avais contemplé le fonctionnement d'une machine. Celle du coeur. Pendant une semaine, comme un Moïse pour son peuple ou un Ulysse pour ses guerriers, j'avais fait traverser l'hiver de force à l'humanité. En réalité, Overdubb avait envoyé Djaimé sur l'autoroute de ses désirs. En fait, l'apprenti auteur avait commencé l'histoire d'amour impossible mais

nécessaire entre Djaimé et Vieille Tabarnak. Il n'y avait là rien d'autre que lettre d'amour à l'être aimé.

Je n'avais voulu que répondre à l'expression, à la libération d'une émotion. L'émotion contenue s'était frayée un chemin. Je n'avais pas ouvert les eaux, ni construit le cheval de Troie. J'avais ouvert l'*Odyssée* d'Homère et je nous avais tous mis dedans. Telle était ma ruse pour que le printemps de l'humanité arrive sans que la terre ne tremble. J'étais sûr. J'allais dans le sens des aiguilles de la terre. Maintenant que je m'éveillais au jour en constatant que l'humanité et la planète étaient passées, qu'elles étaient sorties du livre, il fallait que le passeur, en l'occurrence moi, puisse sortir du livre. Je savais peu de chose des mythes. Au sortir d'avril, je fabulais.

Je n'avais même pas encore bu la lie. J'y goûtais à peine. J'irais à Montréal affirmer que j'étais toujours sur le fil, que j'étais l'auteur de la rumeur. J'y constaterais que bien des amis s'étaient inquiétés que je ne tombe. D'autres croyaient dur comme fer que j'étais tombé. Et pourtant la feuille était à peine éclosée. Elle était ouverte, elle m'apprenait la température pendant que je leur promettais de ne pas recommencer tout de suite. Et que je leur interdisais d'expliquer ma propre implication à cette naissance autre. Non je n'avais pas fait de voyage astral. Non je n'avais pas fait de faillite de l'esprit. Non tu ne m'avais pas volé ma blonde. Comment être humble et orgueilleux à la fois?

Comme l'Ulysse romanisé et comme le Moïse christianisé, l'Animosh dérangé n'était pas au bout de ses peines. Ni de ses joies! Après que j'aie subi avec violence et effroi la puissance du feu, Animosh subissait avec plaisir la puissance du vent, de l'air, la puissance du temps. Moi j'interprétais la vie courante. M'habituant à voir avec ma langue, je devais maintenant oublier la sortie, et rentrer dans le rang. La rive du rang, celle de la vie normale, semblait abrupte à Animosh car elle lui cachait ses accès que dissimulait l'incompréhension de mon monde. Le monde voulait le sauver d'une noyade alors que je venais de sauver le monde. Ma déraison versus leur raison. Paradoxe. Pour rejoindre le monde qu'il venait de sauver, pour sortir des vents équinoxiaux, Animosh avait-il chaviré? Lancé un SOS? Le bouc émissaire peut-il être sauvé? Le sauveur être sauvé? La terre ne renvoie pas

le bouc pour le perdre. On devient bouc pour retrouver sa condition humaine. Abrupte ou pas, il faut accoster sur la rive et goûter le mélange de nature et de culture de son époque.

Animosh était parti et dérangé. Comme le dernier des Descartes, des écartés, il devrait retrouver son chemin. À qui demander son chemin? Le poète Giguère pense qu'il ne faut surtout pas le demander à celui qui ne l'a jamais perdu. Entre l'état sauvage et l'état domestiqué, il faut trouver un langage qui interprète. Animosh remonterait le fleuve, s'aidant de la rive qui ne semblait pas le comprendre mais qui acceptait le geste qu'il posait sur elle. Animosh affirmerait être l'auteur de la rumeur. *Heureux les gueux car ils s'aiment entre eux*. Il ne faut pas contrarier les fous puisqu'ils balisent les sociétés.

Animosh n'avait pas cherché des adeptes autour de ce salut inattendu que l'auteur venait d'offrir à la planète entière. Je tentais de ramener ce salut à sa seule fin véritable, la naissance d'un homme, au coeur d'animal, hors du limon. J'avais retrouvé traces de ma nature. Je devais reprendre ma condition. Je tentais malgré la déroute d'en faire l'histoire personnelle d'un homme qui a écrit le début d'une histoire d'amour. Enfant, je creusais des tunnels dans la neige. Je pratiquais la sortie. Un jour, moi et mon frère nous en étions au troisième. Le tunnel s'effondra sous mon appel. Pendant que mon frère allait à toute vitesse chercher une autre pelle, j'avais forcé avec ma nuque pour soulever la glace qui me gelait le cou. L'enfant qui n'avait pas dix ans, à peine six, dut apprendre la patience et l'humilité. Mais au sortir de ce tunnel, j'avais demandé à mon frère qu'il ne souffle mot de notre mésaventure. Pourquoi? Quoi de plus naturel pour un enfant que de faire des tunnels dans l'hiver. Quoi de plus naturel que de dire?

Animosh, flottant en surface, semblait aussi irrité qu'amoureux. Overdubb observait l'engin qui tournoyait sur place. Animosh remonta le courant jusqu'à Montréal. Je voulais faire taire la fausse source, la démonter de ma présence, pour que la réelle, la mienne, puisse s'apaiser d'elle-même. La farce s'était achevée quand Animosh était débarqué à Rimouski. Mais j'étais toujours dans le livre.

La désacralisation ininterrompue de l'homme moderne a altéré le contenu de sa vie spirituelle, elle n'a pas brisé les matrices de son imagination: tout un déchet mythologique survit dans des zones mal contrôlées. [...]

...tout être humain tend, même inconsciemment, vers le Centre, qui lui confère la réalité intégrale, la sacralité.

Mircea Eliade, 1950-51

Passer de la troisième à la première vitesse puisqu'ils font 4

Ainsi, après deux semaines d'hospitalité à Rimouski où il rassura ceux qui avaient eu vent de son capotage, Animosh retourna **au début mai** à Montréal où, muni d'un crayon et d'un calepin noir, je notai mes impressions.

J'inscrivais les ressentiments d'Animosh devant l'attitude de certains insulaires qui le regardaient sans trop savoir qui disait vrai, lui ou cette rumeur qui l'avait classé parmi les fous ou les *burn out* de l'époque. Il prenait pied sur la rive des lieux du délit. J'allai encaisser le chèque d'assistance gouvernementale, mon revenu pour avoir sauvé le monde. Je ne l'avais pas volé. Je l'avais échangé contre du vent. *Les gueux les gueux sont les gens heureux...* Faire une épicerie sur la Saint-Laurent cosmopolite de Montréal, payer mon loyer et constater....

Les dégâts n'étaient pas trop graves. Bien des amis riaient. Le poêle que j'avais sorti dehors avait été mis aux vidanges. Il y avait de petits trous de manche à balai dans le plafond qu'il n'était pas utile de réparer puisque le logement serait entièrement rénové sous peu. Il faudrait penser à déménager les effets qui n'avaient pas été jetés durant mon capotage. Le lit, la musique et le classeur rempli de papiers, de projets. Je m'empressai d'ouvrir le classeur. Je relisais rapidement les notes qui avaient précédé ma descente dans le lit de la rivière, ma rencontre avec le limon. J'y lisais l'éternité retrouvée. Que pouvais-je faire avec ces notes qui racontaient mes déplacements dans les rues entre mon logement et le jardin botanique de la ville?

Avec l'indicible à peine nommé, j'étais un chercheur sans papier. Animosh devait donner des nouvelles à ceux qui s'étaient réellement inquiétés. Le retour à la normale. Il devait rebâtir les ponts que son imaginaire lui avait fait couper avec certains d'entre eux qui, dans les remous, étaient devenus rien de moins que des ennemis de joute. Animosh ne savait pas encore que les ponts qu'il voulait reconstruire n'étaient pas encore totalement coupés. En fait, je savais que je devais les rebâtir. Tout de suite? Oui! Mais Animosh ne m'avait pas encore fait sentir sa mort. La feuille n'était pas encore tombée. Je n'avais donc pas encore écrit le premier vertige qui me permettrait ensuite d'écrire avec ma langue affirmative, ma langue d'oïl, mon deuil de terre.

L'incompréhension dissimulée, mais détectée par Animosh-sensitive, n'allait pas aider à jeter les ponts nouveaux. La reconstruction prendrait du temps. Sur de nouvelles bases. Elle se ferait en plusieurs étapes et à distance. Animosh et moi parcourions les lieux, les bars, les cafés du centre-ville où la pièce s'était jouée. Tout était bien fini. Mais la machine, bien qu'éteinte par Overdubb, n'en continuait pas moins de tourner. Des peurs, des incertitudes, des inquiétudes, des cauchemars pourraient apparaître et apparaîtraient à mesure que ma culture retrouvée, celle de mon époque, allait rejoindre Animosh, cette nature profonde. Je devais rester imperturbable comme un 'pataphysicien. J'étais l'auteur du rêve. Je sortais de mon rêve. Tous avaient été dedans mais personne d'autre que moi ne pourrait l'interpréter. Sinon par ce que j'en disais. Voulais-je sauver ma réputation? Je voulais surtout ne pas perdre la raison, ma raison d'avoir chaviré! Celle du coeur! Préserver l'amour pour qu'au bout de l'hiver naisse l'amitié!

J'avais fait le voyage de retour en autobus en compagnie d'un livre, **le Mythe de l'éternel retour**, de l'écrivain Mircea Eliade. J'y lisais que mon hiver était *normal*, vu sous l'angle premier, primitif. Mais je saisissais peu tout cela. C'est-à-dire que le langage d'Eliade m'était alors presque inconnu. Seul un langage de fou authentique aurait pu m'aider. Pas un fou assommé de médicaments ou de concepts. Une langue folle assumée par un travail lent d'herméneutique. Trop d'éléments qui me dépassaient nécessitaient un échange direct avec quelqu'un. Direct, voire amical. Ce n'était pas de réponses que j'avais besoin, mais d'une confirmation contemporaine.

Une confirmation venue d'un maître? Simplement d'un voyageur qui serait passé par là, un voyageur autre qu'Homère ou Cervantès. J'avais besoin de mots qui m'auraient véritablement parlé. C'est-à-dire qui m'auraient atteint droit au coeur de l'entendement. Sois patient et attentif. Eliade écrit que les non-initiés sont déroutés lorsqu'ils vivent des rituels de ce genre. J'étais dérouté. J'étais un non-initié. J'avais comme chaviré. Avec le temps je goûterais à la menace du vertige. Avec plus de temps encore, avec une fidélité à ce voyage mien, l'habitude du vertige m'amènerait à chercher à comprendre pour donner à comprendre. Comprendre comment j'avais agi. De quelle dynamique venaient cette manipulation fascinante, cet enchantement merveilleux? Passionné, j'étais allé dans mon être; j'y revenais totalement ignorant de ses lois et surtout jaloux qu'on veuille stupidement me ravir ce voyage.

L'écrivain Canetti était bien loin de Rimouski et de Montréal. Avec qui, ici au Québec, échanger ce qui semble déraisonnable sans que l'ouverture du coeur ne se sente jugée, mise en quartier? Ferron? Il était mort durant mon transit à Rimouski. Et son oeuvre, bien que biographique à bien des égards, contenait une fiction et une symbolique qui ne pouvaient que me troubler encore plus dans cet état où j'avalais tout. Ouvert à nous tous, avais-je risqué de me perdre? Dans le tout? Non! Dans la vie courante? Le risque était plus grand. Mais quel beau risque! En fait, je communiais avec le temps que mon âme me faisait vivre. En moi existait une nature qui subissait la culture; il fallait que je la protège du destin de chacun. Je ne devais pas me presser de comprendre. Mais j'avais désir fou de comprendre.

Ce langage contemporain que je désirais tant entendre, je le lirai quelques mois plus tard, au début de l'hiver, après que je me sois remis à siffler comme un merle qui s'était fait couper son chant par une imagination impérialiste. Ce ne sera pas un échange de vive voix avec un homme, ce sera la lecture de **la Peur du neutre** d'un écrivain belge, d'expression française.

S'il ne rencontre pas au moins une autre existence authentifiée, avec qui la sienne puisse communier, l'homme court le risque de se noyer dans sa propre nausée, il court le risque du cynisme... Et je ne m'attarderai pas ici à cette conscience nihiliste dont notre époque n'ignore plus rien! La seule chance d'une conscience nihiliste, est que soit préservé en elle un rameau vert... Son pouvoir d'aimer. C'est le pouvoir d'aimer qui suscite dans la conscience une dialectique de la nausée et de l'enthousiasme, succédant à la dialectique de la nostalgie et de l'utopie. C'est donc l'amour qui fait passer la conscience d'un espace esthétique à un espace éthique...

Claire Lejeune 1966

Ce 5 de mai 1985, dans l'autobus qui remontait le fleuve vers l'île de Montréal, je glanais ici et là **le Mythe de l'éternel retour**. J'associais mes gestes passés, ceux où je changeais de vêtements jusqu'à les porter tous, ceux où, pour sauver l'enfant, je faisais des danses cosmiques dans les rues pour enfermer le Minotaure dans le dédale de mon imaginaire, ceux où je déplaçais les objets du logement selon une logique implacable avec le but évident de mélanger les captateurs d'énergie, ces envoyés du Minotaure, ces magiciens d'eau noire, ceux où, aidé d'amis, je combattais les voleurs d'enfants, ceux où, avec l'appui de la culture québécoise, je luttais contre la pègre et pour les prostituées. Et j'en passe, ces exemples sont sans intérêt. A un ami qui m'avait demandé où j'allais, j'avais crié sans m'arrêter que j'allais vers la mort puisque derrière *il y a la vie!*

Je réfléchissais sur ces gestes où, utilisant tantôt la fumée de cigarette que j'avalais à plein poumon tantôt l'eau, j'étouffais la mort et ses représentants, ces autres gestes où, allié des femmes qui reprenaient avec le rire la poursuite du monde, je liais homme et femme avec le sourire aux lèvres, ceux où, cheval, je confondais en un cercle générateur tous les animaux du zodiaque chinois, ceux où je liais à un clan différent, maison paternelle ou maison maternelle, les hommes et les femmes que je rencontrais et dont j'apprenais l'appartenance soit par la marque de leur paquet de cigarette soit par leur paquet d'allumette, marque symbolisée ou stylisée que je lisais, que

j'interprétais et à laquelle je *trouvais* un sens. J'avancais en trouvant un sens à mon avance.

Il y en avait à toute chose. Je pensais aussi à ce film auquel j'avais assisté avec des amis. A un moment bien précis j'avais avalé le message incompréhensible du dernier représentant d'un peuple australien, le seul à connaître le mythe des fourmis vertes qui ne devaient pas être dérangées car elles rêvaient le nom des enfants que les femmes portaient. Le bruit de l'homme risquait de les faire sortir de la terre. Avaler. J'avalais tout. J'avalais la rue Laval qui passait sur ma feuille blanche, j'avalais tout depuis que j'avais découvert que si ça ne tournait pas rond à Montréal c'était parce que la ville de Laval était à l'amont.

L'enfant jouait à une course au trésor. Je lisais les indices dans toutes choses, sûr de me rendre toujours plus près du but, du passage réalisé de l'hiver ou de ma Pénélope retrouvée, c'est-à-dire du retour à mon clan. J'étais seul, sûr que nous étions deux, Djaimé et Vieille Tabarnak. Nous faisons le monde. Nous étions, à mes yeux innombrables, les passeurs. L'humanité entière passerait cet hiver de force qui éclatait sous notre lucidité amoureuse. Tout le monde sans exception prendrait le train. Le *passage* ! Voilà vers quoi j'allais comme bouchon qui avait pris l'eau et qui descendait dans le remous vers le trou où tout passe sauf les bouchons.

Arrêt sur le seuil. Arrivé comme un coup de départ. La phase migratoire. Avec ma nature je devais retrouver ma condition d'homme. Ou la **faire**. C'est-à-dire *poétiser*. Je me mettais au monde de cette communion avec tous et tout. J'avais tout interprété, sans arrêt, pendant une semaine de travail. Celle du dieu des chrétiens? Oui sûrement, mais surtout celle de l'équinoxe, cette semaine profane, ce temps nécessaire que prendrait la terre pour passer (à) l'autre saison. Le temps du *passage* que réalisent les vents équinoxiaux.

Je réfléchissais à ces gestes où j'allais tel un cheval qui traverse la neige haute, tirant la terre entière comme s'il elle était une lourde charge de billots que je devais sortir de la forêt. De tous les chevaux, de labour, de guerre, de promenade..., j'étais devenu celui d'équitation qui obéit à celle qu'il

a choisie. Sur ma tête de cheval se tenait un coq et à mes côtés courait Cuchulainn, le héros **cultuel** irlandais, ancêtre celte de Don Quichotte, initié par trois femmes et qui, enfant, avait tué le chien du forgeron Chulain. Cuchulainn et Athéna m'assuraient. Je tirais la terre dans l'hiver afin que les vaches, ces dieux, déesses ou planètes, puissent regarder passer le train comme une humanité enfin rassemblée. Je naviguais et mes balises étaient symboles, comptines, histoires familiales et sociales. Trois petits chatspeauxdepaillassomnambuletintamaraboutdecigardefouderagededentifric èaplatoniquàterrassierduboissonchaud'hiermitachedesuiepascontrebassecourt isaned'arcencielouvertmifugityroïdentiquenrveuve de guerre de Troie. J'en parle à titre d'exemple.

Dans l'autobus qui me ramenait à Montréal pour désamorcer la fausse rumeur, je comparais cette odysée mienne – où j'avais jeté un filet *sux innombrables yeux* sur la ville – aux études d'Eliade sur les rituels de différents groupes dits primitifs qui, à chaque début d'année, revivaient le commencement de leur monde. Je comprenais que j'avais mis le doigt dans ce phénomène primitif de l'être. Je pouvais, en comparant mes gestes à ses études, comprendre un brin de ce qui m'arrivait.

Mais ce langage ne me parlait pas tout à fait. Rebaptisé, avais-je besoin d'être confirmé? Oui tu es bel et bien né mais à peine sorti du limon. Tu l'as fait jaillir en toi. Il est sorti en toi. Tu t'habitueras à ton habitat, à ta demeure. Au début, l'enthousiasme t'amène au délire et au vertige puis à la nausée, à l'oubli et à la nécessité de dire. Ensuite tu reprendras là où tu avais laissé, avec cette même certitude inébranlable du début, tu continueras en étant fidèle à cette naissance autre. Car elle est authenticité née d'une unité ancienne retrouvée. Tu inventeras dans ta demeure un rituel, un langage, car tu voudras donner aux autres le meilleur de toi-même.

Je savais que l'amour et l'écriture m'avaient conduit à ma demeure. Je ne savais pas si je pouvais en sortir, si je devais en sortir. Je ne savais pas encore si l'écriture ou l'amour pourraient m'en faire sortir. Je devais oublier, taire la rumeur, apaiser ma tête. Je savais que seule la vie courante à goûter, même si elle était lie, m'aiderait. La nature m'habitait. La météo aussi. Mais j'étais homme civilisé. Et à l'approche de l'homme civilisé, à l'approche de

son savoir, le rêve reprenait. Animosh était mal à l'aise. Il fallait que je maîtrise ce corps sorti du limon qui m'habitait pour ne pas qu'il m'entraîne dans son jeu de poursuite. Avais-je crainte que son jeu coupe à jamais les ponts? Non, pas vraiment. Je savais que là où je me trouvais, je devais être.

Paradoxe. Je n'avais pas le goût d'écrire ce qui se passait dans ma tête. Je cherchais au contraire à oublier, à m'éloigner de ces folleries. Mais je notais des réactions. J'interprétais. Quand j'étais arrivé à Rimouski, je m'étais empressé d'écrire sur ces sept journées précédentes. J'avais écrit mes trajets sans plus, avec quelques points de repères en me disant, qu'à un moment donné, ils me serviraient pour recomposer le tout. Vers la fin du mois de mars, j'avais lâché le crayon. Mon imaginaire m'avait fait vivre, durant une semaine d'avril, un ou plusieurs rituels de cosmogonie. L'écrivain avait dû disparaître pour que le monde soit possible. Disparition embêtante pour celui qui se lance naïvement dans le métier d'écrire. Avec le temps je comprendrais que cette disparition de l'écrivain est simplement une liaison avec la parole. J'avais épousé Pénélope pour le meilleur en passant par le pire. J'écrirais avec ma langue, ma parole franche.

Plus l'été s'écoulerait, plus se dissiperait le brouillard, je perdrais de l'assurance, de la sûreté, de la certitude. Animosh deviendrait ainsi une proie facile pour ces mangeurs d'énergie que mon imagination, confondue à l'*Odysseus* d'Homère, lui avait fait rencontrer. Mangeurs d'énergie contre lesquels il s'était battu avec toute la certitude de mon être. Existents-ils ces utilisateurs profiteurs de magie qui semblait plus noire que rose ou bleue? Oui, ils existent autant que l'ignorance. Heureusement pour Animosh, personne ne peut voler l'authenticité d'un vivant. Je rassurais Animosh. Son existence était issue de l'amour de Djaimé pour Vieille Tabarnak. Ma nature retrouvée était affaire de coeur. Boire la lie jusqu'à l'automne signifierait vivre la mort d'Animosh. Je commençais à vivre une spire complète de la spirale dévoilée par cette expérience de la durée. Avec le temps et de la distance me disais-je. Entre temps, remontons le fleuve de l'apprenti écrivain qui avait été passionné par une femme aux yeux complices.

La poésie est un rêve, mais un rêve qui sans cesse s'aperçoit qu'il est rêve et qui, pour cette raison, peut devenir sourire du rêveur devant son propre rêve. Et c'est justement parce que l'élément d'ironie exerce si totalement une fonction et une action de dédoublement qu'il faut présumer qu'il remonte au début de la poésie et peut-être aux rires des dieux et qu'il ne doit pas être limité au romantisme, en dépit de la place dominante que ce dernier lui a assignée dans son arsenal de moyens.

Herman Broch, 1951

J'ai donc dit que l'imagination apparaît comme étant une inversion de la fonction perceptrice, comme un retournement de la sensation sur soi, se saisissant érotiquement de soi, se délectant de soi, s'imaginant.

Là, il faut envisager la complexification de cette fonction invertie si, se complaisant, l'imagination se met à s'autocultiver, à devenir sa propre fin. Complexification qui devient stérilisation, fixation, si elle fige l'expérience intérieure à ce stade inférieur de son évolution.

Claire Lejeune, 1967

Initiateur d'une rumeur (née des actes de mes personnages, eux-mêmes issus de mes oeuvres), je savourais maintenant, avec une certaine ironie, le point de vue qu'Animosh occupait depuis qu'il avait entrepris de faire le tour des lieux et des amis montréalais. Dans cette ville j'étais le seul à savoir. Je me trouvais en retrait. Personne ne reconnaissait le passeur. Tout le monde m'avait souri, tous m'avaient connu, même les gueux du coin de la rue s'étaient levés la tête pour me saluer. Maintenant plus rien. J'étais joyeux mais l'ignorance m'irritait. Pouvais-je reprendre le travail sur soi en paix?

Animosh saluait ses amis. Jusqu'où la rumeur s'était-elle répandue. Un petit cercle d'amis avait ressenti l'onde de choc. Celle causée par un rêveur qui tombe en bas de son lit? D'une fleur qui fait un bruit de bombe? Avais-je donc réussi à maîtriser mon coeur et celui des miens? J'étais revenu à mon logement. Mais que voulait dire le dernier avis de Tirésias à Ulysse: «Eloigne-toi de l'eau salée jusqu'à ce que tu rencontres un voyageur qui confondra ta rame avec une pelle à grain». Que je devais lâcher les armes de

l'imaginaire et prendre le crayon de l'écrivain? Que le voyageur devra faire un tour sur lui-même pour revenir à sa place? Mais quand? Une chose était certaine. On bat le grain à l'automne. Et nous étions au printemps. Je n'étais donc pas rendu au bout de mes folies.

Le 21 juin, je lâcherais les armes de l'imaginaire. Désarmée sera l'âme? Ou désunie? Trois ans plus tard, le 21 décembre, prendrais-je les armes de la vie courante. Réarmée sera l'âme? Ou réunie? Je prendrai les armes de la vie courante, me ferai entendre dans la gestion humaine, après avoir fixé le dire de l'accident printannier et celui de cette chute automnale dont je n'ai encore glissé que le mot lie. Je ferai acte de présence après avoir fixé mon deuil de terre, ma rame de navigateur et mes habits de guerre dans un livre. Djaimé et Vieille Tabarnak réunis à nouveau en moi tendraient mes mains d'amitiés vers l'autre qui est aussi un je.

L'homme devenu métis par l'alliance créatrice du nomade et du sédentaire comprendra le métissage de l'autre. Il verra son authentique différence. Ainsi deux Métis, comme deux interprètes, pourront parler un même langage malgré leur langue respective. Ils se connaîtront assez pour respecter l'autre et son rêve d'humanité en devenir.

Au printemps 85, après avoir joué à l'Hermès aux pieds ailés qui liait le monde des dieux au monde des hommes, je m'étais retrouvé épuisé, fatigué comme le Protée de cette légende qui ne semblait plus vouloir finir. Mais peut-être n'avais-je pas épuisé mon besoin de métamorphose? Je m'étais éveillé à la vie courante avec un Animosh qui jaillissait du limon de mon être. J'avais appelé mon âme. Depuis son arrivée, elle me faisait goûter aux métamorphoses du temps. J'étais comme le dindon d'une farce que j'avais jouée avec certitude et plaisir. Je commençais à rire de moi mais le savoir des hommes rendaient *malaise* Animosh. J'apprenais l'ironie. Je portais à la fois sa sensibilité et sa puissance de vengeance.

Je devais maîtriser seul ma rumeur pour retrouver une lucidité différente du printemps de mon rêve. Je devais apprendre à vivre avec cet état que je souhaitais temporaire même s'il avait été pendant près d'un mois plus

puissant que la vie courante. Je devais réapprendre à rêver comme du monde. Continuer à boire le verre sans croire à rien.

Marchant dans les rues de la ville, Animosh était en train de maîtriser la situation, une situation que je n'avais jamais cessé de considérer comme tributaire du métier de poète ou d'écrivain, une situation qui était liée au métier d'opérateur de machine fixe à voyager qu'exerçait mon personnage Overdubb. Il racontait à qui voulait savoir son voyage dans l'espace-temps. Petits soupers ici et là où quelques-uns essayaient, sur la pointe des pieds, d'associer leur vécu au sien. Rencontres où Animosh cherchait à m'enfourer dans un jardin de caresses. Goûter les peaux vives. Par contre, mon cœur d'animal ne pouvait supporter le silence d'une ignorance qui dissimulait la condamnation, la faute, la fuite, le chavirement...et même l'incompréhension.

Quelques-uns de ces amis montréalais furent surpris de ce qu'Animosh possédait la parfaite mémoire de tout ce qu'il avait fait un mois plus tôt. Sa mémoire excellait. Il pouvait remonter son cours pour retracer tous les événements. Animosh pouvait dire en mai, à un ami rencontré en hiver, le lieu, le temps et le sujet de leur conversation, alors qu'aux yeux de cet ami Animosh semblait complètement capoté donc possiblement inconscient, en d'autres mots, hors de la raison. Hors de la raison oui mais sans jamais la perdre de vue. En réalité, Animosh avait été tout simplement hors de moi sans pour autant être hors de mes oeuvres. Par son action il avait fait de moi un fils de mes oeuvres. Et moi j'agissais comme sous hypnose provoquée par mon imaginaire déchaîné par le désir amoureux de Djaimé pour Vieille Tabarnak. Je ne connaissais pas les lois de mon imaginaire puisque je ne savais même pas que j'étais fruit d'une imagination. Je m'étais autogénéré. Je suis rien et j'étais tout à la fois. Baptême de feu!

Fauxoeil, le plus sage des amis car il en avait vu d'autres dans les contrées d'Amérique, émit même l'hypothèse que tous les poètes passent par là. Par la violence? Mais comment l'harmonie atteinte peut-elle devenir si indicible? D'où vient ce mutisme qui s'installe à la *naissance autre*? Mon voisin du dessus, l'ami d'Animosh, qui avait peur des souris, le revoyant écrire et prendre des notes, resta presque bouche bée «Comment, tu écris encore toi?» Eh oui, j'écrivais toujours! Des notes, des réflexions qui apaisaient la

sensibilité et la violence d'Animosh. Manière de garder en main la rumeur mienne. Mes mains s'étaient beaucoup exprimées sans que je ne comprenne rien à leur manège. J'étais un néophyte de la création dans un monde de créatures qui ne savent plus de quoi retourner leur pensée, leur capacité de distinguer.

Durant la semaine profane de création, même si mon imaginaire me persuadait que le voyageur maîtrisait au doigt et à l'oeil les situations, je n'avais pas cherché à abuser les autres. La justice m'avait animé. Je veux dire que la coexistence des contraires m'animait. Je voyais bien qu'il y avait magie dans le mot imagination. Et que magie pouvait signifier abus de pouvoir. J'avais espoir en l'été qui m'avait assuré de son retour.

Mais il est aussi une complexification-disons maligne-de l'imagination qui débouche sur la magie, sur la fascination de la fascination.

Je m'explique: il arrive que, faisant miroiter aux yeux de l'objet convoité l'image de lui devenue mienne, mon imagination prenne conscience de son pouvoir hypnotique, de son pouvoir de piller, de piéger, de ruiner l'Autre.

Si ce pouvoir s'érotise, se prend pour fin, si l'imagination se met à son propre service, s'exploitant soi-même pour posséder l'Autre, pour le mettre à sa merci, pour s'assurer une connaissance magique des relations entre Je et l'Autre - connaissance visant au pouvoir- l'imagination se pervertit.

Perdant sa noblesse, elle devient un jeu de miroirs plus ou moins savant, plus ou moins satanique, s'adjoignant le plus souvent une action occulte, des pratiques d'envoûtement issues d'une virtualité créatrice dégradée et dévoyée dans une technique complice.

Claire Lejeune, 1967

Durant le mois où j'alternais entre le Jardin botanique et mon logement de la rue Laval, quelques jours avant la semaine de création, une femme tourmentée et tremblante s'était approchée de Djaimé pour lui dire qu'il était un atlante. Elle n'avait pas vu Vieille Tabarnak qui accompagnait Djaimé. L'amoureux s'offusqua d'un pareil mépris. Où était-elle allée chercher cela? Djaimé un Atlante? Après qu'elle lui eût dit cela, elle lui téléphona à trois ou quatre reprises pour lui dire que ce qu'elle vivait était inouï, que cet inouï était dû à lui et ses pseudos pouvoirs d'atlante. «Non mais qui lui avait donné le numéro d'Overdubb? Non mais *merdre* va-t-elle foutre la paix à Djaimé et à Vieille Tabarnak?»

Excédé par son insistance, l'écrivain lui avait préparé un discours que les personnages allèrent lui porter à un café que je fréquentais. Effectivement, il y avait de la magie dans l'air. Parce que sitôt les personnages arrivés au café, la voyante d'atlante arrivait toute tremblante devant eux. J'étais sûr de la voir comme si elle s'était immiscée dans le trajet que j'effectuais à tous les jours entre le Jardin, le café et le logement. Djaimé et Vieille Tabarnak lui refusèrent-ils une jouissance? Ils refusèrent d'être laids! Ils voulurent lui enlever le goût de vivre de la dépossession de l'autre. Les personnages

protégeaient l'écrivain. L'autre qui se dépossède n'est pas pour autant mort. Alors pourquoi attire-t-il les charognards? Parce que notre civilisation a créé ce type d'être qui vit de la dégradation de l'autre. Elle l'a créé en refusant à la foule les joyeux scandales de la vérité. L'écrivain était sans pudeur. J'étais sans défense. J'étais dans le jardin botanique de mon être. J'étais ouvert. Athéna veillait au jardin. Mais j'étais dans une vile maintenue molle et vile par des charognards, des captateurs d'énergie.

Pour venir quand même en aide à cette voyante d'atlante, Djaimé et Vieille Tabarnak lui dirent fermement : «aide ton cheval et il t'aidera, travaille avec honnêteté, quitte ces amis qui te font croire à ces balivernes et enfin reviens pas nous voir avant d'avoir fait le ménage dans ta maison!» Ils lui donnèrent une fable et une chanson. Le frère de cette jeune femme, qu'Animosh rencontra lorsqu'il revint sur les lieux du délit montréalais, l'informa qu'elle avait jeté les papiers ne comprenant rien au charabia de Djaimé et de Vieille Tabarnak. Elle ne voulait pas comprendre que ce charabia était discours intérieur entre moi et l'autre. Voulait-elle atteindre le septième ciel avec un atlante en piétinant les caresses que se donnaient Djaimé et Vieille Tabarnak? «La vie est magique à condition qu'on ne la noircisse pas», avait dit Animosh au frère de cette jeune femme. Il avait semblé d'accord. J'étais joyeux mais irrité. Il semblait d'accord avec la sagesse d'Animosh et pourtant je reverrai la jeune femme quelques mois plus tard dans l'Occident d'Animosh, dans son clan, faisant ainsi preuve d'aucun respect pour le je de l'autre. Aucune compassion pour l'autre qui mourrait en moi. Simplement parce qu'on se refuse de penser avec ce qui nous tient lieu de coeur. Cette jeune femme qui voulait monter sur un atlante en piétinant les fleurs du jardin est un exemple du gâchis de notre civilisation qui a oublié les règles de l'hospitalité. J'avais un manque à gagner. Il n'était pas question que je le troque contre une vérité si belle soit-elle.

C'était une ancienne amie à moi qui me l'avait un soir présentée. Elle avait décidé que mon discours pourrait l'aider. Quel était ce discours? Fou bien sûr! Celui d'un amoureux! Le même que je tiens en tout temps! J'étais enthousiaste. Je disais que j'allais écrire une odysée comique. J'étais ouvert et sans pudeur comme un poète naissant. Était-elle une pratiquante de magie noire? J'étais sans croyance et sûr que la magie aux doigts de roses

est autrement authentique. Eblouie par l'idée qu'elle s'était liée à cet homme qui ne fermait à personne, elle avait cherché à le revoir sous prétexte que l'écrivain en herbe était un livre ouvert. «C'est permis de lire en toi!» Qui j'étais ouvert! Mais ouvert à tous! Pas à un conquérant! Pas à quelqu'un qui offre pouvoir contre soleil. «Enlève-toi de devant mon soleil!» lui avais-je répondu comme Diogène dans sa tonne. Avant son harcèlement téléphonique, avec une de ses amies, elle avait accosté Djaimé et Vieille Tabarnak qui se caressaient tout naturellement dans ce paradis retrouvé qu'était un simple banc sur une rue très ordinaire d'une vile somme toute civilisée. «Regarde c'est lui!» Comment lui? Est-ce qu'ils parlent de nous? «C'est lui l'atlante!» Assurément elles voyaient bien ce qu'elles voulaient voir. Dans leurs têtes, un homme amoureux était un atlante. Vieille Tabarnak avait soufflé à l'oreille de Djaimé: «elles sont aveugles ou misogynes?» Elles niaient Vieille Tabarnak! Elles ne voyaient pas les pommes, le champignon, l'arbre, le serpent... Elles voyaient le pouvoir! En fait, comme deux docteurs en théologies, elles donnaient un nom à *quelquechose*. Et moi je savais d'où je venais.

Bing bang! Elles entrent dans le jardin ouvert. «Polices... vos papiers! Pas de *tous-nus* dans les rues! Toi...là, le souriant, es-tu un atlante?» Non! «Fais-tu de l'écriture automatique?» Djaimé et Vieille Tabarnak pouffèrent de rire. «De quoi... automatique? Vous ne faites jamais l'amour à Montréal?» «Aie le *smatt* fais pas ton cornique! Comme ça... t'es pas un atlante?» «Non! J'écris un roman d'amour! Je ne suis pas un atlante mais il est vrai que l'Atlantique est au centre... l'action se passe simultanément en Irlande, au Brésil et au Québec.» La plus âgée des policières était déçue que je ne sois pas un atlante. Elle s'en alla et ordonna à Djaimé de surveiller la plus jeune des policières. Surveiller la policière? Djaimé et Vieille Tabarnak voyaient bien que ça ne tournait pas rond à Montréal. Djaimé n'obéissait qu'à Vieille Tabarnak! J'essayai d'expliquer à la jeune femme que la vie c'était quelque chose de simple et de beau. Qu'elle devait travailler fort. Elle me répondit qu'elle le savait. Djaimé et Vieille Tabarnak la quittèrent.

Oui j'étais ouvert mais pas comme un livre. Djaimé et Vieille Tabarnak pouvaient se fermer si on les agressait par détournement de fond, par dégradation de l'être. L'apprenti écrivain amoureux n'était rien de plus qu'un

mendiant, aussi divin que le dernier des trous-de-cul qui se réchauffe la peau dans les sorties d'aération des bouches de métros. En espérant qu'on lui fasse l'aumône d'un vingt-cinq cennes pour prendre un café et raconter son voyage.

J'écrivais une histoire d'amour. Je l'écris toujours. L'état de cette jeune femme et de son amie me fit comprendre que des voleurs d'âmes, des détourneurs de fond-limon, cela existe. Mais l'authenticité aussi! On ne peut voler quelqu'un qui n'a plus rien d'autre qu'une rage de vivre en paix. On détient chacun une pile atomique. Si on ne cherche pas son fonctionnement pour se *faire*, s'autogénérer, s'humaniser, tantôt la pile gruge le corps par en dedans, tantôt elle sert un petit groupe de captateurs, tantôt elle détruit le dehors. Comportons-nous chacun comme des centres et nous vivrons en amitié! Je ne suis pas fâché, je suis irrité. Mais je sais que caresse est signe de vie.

Quoi qu'il en soit, l'exercice d'un pouvoir magique captateur d'énergie, à quelque niveau que ce soit, témoigne toujours d'une perte de noblesse, d'un avortement de l'expérience intérieure...

Et cela ne concerne pas seulement l'agissement des petits magiciens de toutes les époques, mais les plus mémorables dictatures, et peut-être plus généralement encore, ce temps qui est le nôtre, cette civilisation hypnotique dont nous ne voyons même plus qu'elle est aux mains des magiciens...

Claire Lejeune, 1967

En mettant une émotion amoureuse, devenue angoisse de vivre, en forme romanesque, j'avais défoncé la porte de mon être. L'être était ouvert à tous vents. Les vents chantés par Saint-John Perse. Mais aussi à ces vents sales de capteurs d'énergie. Je ne pouvais dissimuler Djaimé et Vieille Tabarnak aux regard intéressés des capteurs d'énergie et des détourneurs de fond limon. Pour qu'apparaissent Djaimé, Vieille Tabarnak, Overdubb, la peau avait dû s'ouvrir. Mais Overdubb, l'opérateur de la machine, saurait défendre ce couple premier qui donnerait naissance à Animosh. Car Animosh était la seule chance pour l'enfant de devenir un homme. La seule chance que le rêve de l'enfant se réalise.

L'origine n'est pas un calcul divin. Elle est un passage des vents équinoxiaux. Ce n'est pas un néant. De retour à son logement montréalais, Animosh se rappelait qu'il arrivait dernier dans un monde premier. Je n'oubliais pas que le métier avait exigé du sang-froid pour que tous prennent le train, pour que le train arrive à la bonne heure, pour que l'homme et la femme atteignent un jour la rive de leur demeure comme deux amis qui se retrouvent après une vie bien remplie d'émotions et de bonnes aventures. Garder la tête froide et rire de soi.

Revenu en ville comme un poète, il constatait que tout s'arrangeait pour le mieux, tout rentrait dans l'ordre des choses. «Viens prendre une bière et faisons comme si de rien n'était». Reste avec nous Animosh, lui lança une amie. Mais je ne vous ai jamais quittés. Je devais reprendre ma place parmi les miens comme avant. Mais parce qu'Animosh, sorti du limon de l'amour, me faisait vivre les métamorphoses du temps, je ne pouvais reprendre ma place. Animosh était en phase *catadrome*. Je ne pouvais échanger cette *naissance autre* avec tous. A certains, je parlais du métier de poète sans trop savoir de quoi je parlais. A d'autres, je racontais mes faits et gestes sans pouvoir empêcher ma parole de jaillir. Mais devant le savoir ignorant des *jas-connaissants*, je restais muet. La traduction entre la pensée sauvage et la pensée domestiquée n'allait pas se faire en criant ciseau.

Ni poète accompli, surtout pas tel que le laissait entendre Canetti, même pas philosophe, je me considérais comme un homme que l'émotion amoureuse avait jeté dans le monde merveilleux d'Overdubb. Le coeur avait gagné l'esprit à sa cause. L'imagination en déborda. Ebauche d'un travail romanesque, cette *naissance autre*, hors du limon de l'amour, devrait retourner sur le papier. J'avais du fruit de poète. J'étais encore dans le mythe. Faudrait passer à la poétique puis à la gestion humaine. La graine a besoin de conditions pour s'ouvrir et sortir de son fruit, de sa coquille. Avec le temps qui est le principal allié. Aussitôt sorti du jardin je voulais sortir de l'*Odyssée*. J'étais retourné à Montréal en remontant le fleuve. Animosh en moi le descendait. Animosh était en phase migratoire. Il me faisait goûter aux temps. La lie culturelle versus le sel de mer.

Rien ne serait jamais plus pareil. Une porte venait de s'ouvrir en moi et, de la pièce que Djaimé et Vieille Tabarnak éclaireraient ma vie durant, mon regard sur la réalité ne pourrait plus jamais être le même. Multiple point de vue. Je devrais observer le silence qui m'était tombé dans l'oeil. Je reprenais ma place mais j'avais l'autre côté du miroir en moi. Je devais oublier le jardin mais je rejoignais la vie courante avec l'autre côté en mains. Je ne saurais réellement reprendre l'ancienne place ainsi que partager le point de vue multiple avant un bon petit moment. Pas avant d'avoir traversé à nouveau mais en sens inverse.

La lutte pour un territoire

Animosh était étranger en mon pays, en ma vie courante. Animosh était l'acteur qui avait fait parler de lui et j'étais le seul lecteur autorisé de mes oeuvres passées. La culture contemporaine, la mienne, pourrait être le prédateur de la nature, la mienne. Si je n'intervenais pas, elle pourrait la tuer. Pour la protéger je rusais naturellement avec ma culture.

J'avais été dernier au monde, croyant que tous m'attendaient pour commencer la fête, et voilà qu'Animosh se retrouvait maintenant le seul à savoir, le premier au monde, dans un monde mien qui, comme moi, ignorait tout du processus de la création littéraire, qui ne reconnaissait pas l'animal que j'étais... en plus. J'étais révolté de l'ignorance dans laquelle ma culture me laissait, dans laquelle nos institutions élitistes nous laissaient. Ces institutions ont conservé des modes d'emploi mais c'est comme si elles ne savaient plus à quoi et à qui ils servaient. *Chacun son métier et les vaches seraient bien regardées!* avaient chanté Djaimé et Vieille Tabarnak et chantait maintenant Animosh.

Double état, conjonction de l'imaginaire et de la vie courante, qui m'apportait le point de vue du paradoxal comme tel. En passant de l'universel au particulier sans l'avoir quitté, je me retrouvais, animal, à côté de l'opinion commune sans l'être vraiment.

J'étais spectateur d'un savoir devenu rumeur mais issu de la démarche individuelle d'un créateur. Avais-je fait du pouce sur l'autoroute 'pataphysicienne, métaphysicienne et physicienne? J'avais pris le train en marche. J'avais plongé dans le mot qui s'ouvrait comme des vents équinoxiaux. Étais-je débarqué tout dérouté chez moi? Revenu sur le lieu du centre, je constatais que rien n'avait changé sinon que dans ma tête il y avait un coeur d'animal qui se méfiait des hommes que Djaimé et Vieille Tabarnak venaient pourtant de sauver.

Comme un borgne ou un handicapé, l'auteur assistait maintenant au spectacle donné par des aveugles. L'auteur voyait les feintes de sa culture. Mon imaginaire avait créé un jeu et lorsque mes mains y mirent fin, je me retrouvais à la fois dans le jeu et hors du jeu. Les amis ou les gens du rêve étaient autant dans mon passé que nous étions dans le même présent. La fausse connaissance des uns faisaient sortir des éléments d'un rêve que je voulais oublier. Je ne voulais pas m'exiler. Je voulais vivre couramment. En rejoignant la ville, allais-je réactiver le centre?

Muni de ces multiples points de vue issus de l'hiver de force qui s'éternisait en mai, Animosh me donnait un pouvoir de jugement sur mes contemporains. Jugement de leur connaissance de l'homme en général et de son esprit en particulier. Animosh me permettait d'user à volonté d'ironie. Mais je pouvais aussi rire de moi à volonté. Foudroyé par cette nature lumineuse retrouvée, j'étais devenu sensible aux vivants et à la mort comme une feuille d'or le serait au vent. La mort crue lève le coeur. C'est pour cela qu'on cuit la viande. C'est pour cela qu'on enveloppe de linceuil les morts. C'est pour se souvenir et non pour oublier que nous sommes vivants.

Animosh me rendait modeste: de cette modestie inhérente au voyageur qui trouve l'Amérique quand il rêvait des Indes, qui perd de vue le Nord pour gagner l'Orient, de cette modestie du découvreur découvert, du voyeur vu, du grand parleur petit faiseur à la fois grand faiseur petit parleur, du sauveur du monde par défaut, du soldat connu et dont personne ne connaît l'histoire et vice versa, de la modestie du dindon de la farce. Aussi cette honte du clown sacré revoyant tout ce que l'Oiseau-tonnerre lui aurait fait faire. Il avait fait dans les rues de la ville l'amour avec la grande mère-nature. Honte du clown sacré et modestie du fou du village. Le clown et le fou savent qu'on ne se retourne pas sur le rire des dieux. Le poète, lui, sait qu'un jour ou l'autre, il doit dire ce premier vertige. Même si j'étais bienheureux d'avoir atteint le seuil pour y appuyer mes pieds et revenir à la vie courante, je savais que je devrais me retourner sur le rire des dieux.

Le fou et le clown, que j'avais été, sauraient retrouver l'orgueil, l'audace de refaire le chemin à reculons. Question de survie. C'est dans l'ordre des

choses humaines. Il transformera cette modestie de n'avoir été rien et cette honte de s'être tout dévoilé en orgueil d'être homme debout, son âme en avant.

Sur les lieux du délit, rien ne pouvait me mentir. Tout m'atteignait de plein fouet. Une certitude m'avait donné un bouclier imaginaire et maintenant que cet imaginaire s'amenuisait au profit d'une réalité douce à entendre, j'étais vulnérable par Animosh. Il était réel. Il était en moi comme un double, une âme pleine de sens. Ma certitude semblait diminuer à mesure que le brouillard se dissipait. Le risque de la folie pourrait s'installer dans cette incertitude. Le risque de vouloir regagner le brouillard pour retrouver la certitude. Il n'y a pas d'incertitude. C'est toujours comme si...pour le meilleur!

Pour être, le poète qui a bu la rosée doit aussi boire cette lie que son imaginaire nomme de tous les maux. Il doit vivre toutes les métamorphoses du temps. L'âme délivrée lui fait goûter aux temps. Mais l'ignorance de son temps n'a pas de nom pour dire ces métamorphoses, n'a pas de nom dans sa langue pour dire la vie d'une feuille d'arbre. Comme elle n'avait pas de nom pour dire l'hiver de force, la violente levée des oies blanches, elle n'a pas de nom pour dire le vol de ces oies qui reprennent le courant à contre-courant, le printemps de lucidité. Ne pas faire face à la vie courante, ne pas accepter son ignorance du moment, peut rendre fou. Goûter chaque journée. De toute façon, rien ne se perd, rien ne se crée... je ne serais jamais plus seul!

En retournant à Montréal dans le but de démonter la fausse rumeur, je défiais mon imaginaire. C'était comme si je retournais au centre alors que je cherchais à quitter le soi que j'y avais découvert. Je jetais peut-être Animosh dans la gueule du loup, dans la gueule des capteurs d'énergie qu'il avait combattus. Animosh riait avec les amis retrouvés. Mais d'autres, les ennemis, qui l'avaient pris pour un atlante ou un élu, donnaient force à son imaginaire, à sa fuite, à sa ruse contre le prédateur. Je devais contrôler Animosh, mon coeur d'animal qui risquait de me rendre fou. Il était clair que j'avais fait un ménage dans la vie. J'avais jeté mon saxophone mais j'avais gardé le musicien! Le reste était choses personnelles entre moi et l'autre.

Et la chinère? La chimère ne lâcherait pas facilement prise? La poésie vaincrait! Ma nouvelle situation était temporaire. Ma condition changeait

sans cesse depuis.... Depuis que j'avais commencé à écrire? Pour terminer cette histoire, pour que je puisse pratiquer le métier de vivre avec mes actes, Animosh devait demeurer à l'état du saumon qui rencontre la mer pour la première fois.

Et moi revenir totalement à mon quotidien d'homme civilisé qui doit vivre d'autres choses que d'amour, d'eau fraîche, de guerre, de lie et d'écriture. Tout réapprendre sans renier quoi que ce soit, en restant fidèle à *quelque chose*.

Rendre les armes imaginaires

Animosh allait mourrir. Il devait accepter d'être désarmé pour enlever toute prise à mon imaginaire. Arrêter de raconter des histoires? Arrêter de justifier ses gestes? Pas nécessairement! Raconter en affirmant l'auteur. Je savais intuitivement que je devais dompter mon imaginaire qui, seul, pouvait m'enfermer dans une chasse sans fin ou une plainte éternelle. Dresser l'imaginaire quand certains paieraient pour en avoir une once? Justement, le dressage consistait à payer le prix pour le conserver. Je ne voulais pas qu'Animosh me fasse perdre le sens de la vie courante ni du rêve quotidien. Il devait accepter de rendre les armes que l'imaginaire lui avait données. L'homme possède une colonne vertébrale qui relie l'entrée et la sortie. A lui de s'en servir!

Mais au fur et à mesure qu'il allait rendre les armes comme un soleil qui arrête sa course au solstice d'été venu, la peur envahirait Animosh. Et je retrouverais la certitude de mon être là où elle se trouvait réellement. Seul, sans confirmation contemporaine de cette *naissance autre*, je risquais d'être pris au piège des monstres qu'Animosh avait combattus, pris aux pièges de leurs pouvoirs. Devant un Animosh rendant les armes, je devrais opposer ma raison de vivre, celle qui animait mon enfance. Opposer mon enfance à l'imaginaire qui voulait m'enlever la vie?

Trou-de-cul devant les grandes oeuvres passées, mais muni maintenant d'une nouvelle façon de les aborder qui me permettait d'être avec elles, j'interpréterais. Ces oeuvres qui ont survécu au temps étaient mes principales alliées. C'est avec la culture que j'associais ma démarche et que j'opposerais ma certitude de créateur contre les connaissances ésotériques des clubs sélects d'élus "de tout acabit" que Djaimé et Vieille Tabarnak avait rencontrés et qu'Animosh combattait dans le dédale de mon imaginaire.

Attablé à un bar de la rue Rachel, coin Saint-Denis, pendant qu'avec Fauxoeil je démontais de ma présence la rumeur, un homme qui écoutait les récits d'Animosh lui avait dit de faire attention. Comme si Animosh divulguait des

secrets de haute importance! Il racontait sa naissance autre! Interdiction de parler de l'autre naissance? Il est interdit d'interdire! C'est un enfant qui le dit. Celui d'une chanson de langue française, donc mienne! En bon lecteur d'Isidore Ducasse, je ne fis ni un ni deux et répondis à l'homme que **la poésie ne doit pas être faite par un. Mais par tous.** Un poète n'est rien d'autre qu'un homme qui accède à sa nature pour retrouver son enfance qui avance. Il se fait homme via ses oeuvres de bêtes. Multitude, il fait le tour de la terre. En fin de route, il se fixe homme et participe à la gestion humaine dans le but d'affranchir l'autre sans qui je ne pourrais être affranchi.

Un poète n'est rien d'autre qu'un enfant qui s'appuie sur la terre pour se lever debout. Rien d'autre qu'un homme qui tient un discours qu'il a fabriqué comme une boussole en naviguant dans le brouillard symbolique, cet héritage culturel d'une humanité en continuelle déroute. Que cet héritage soit livresque ou oral, qu'il soit immense ou maigre, le poète doit s'épuiser jusqu'à l'autre. Coller sa peau à la peau des choses vivantes. Il doit retrouver son corps perdu en forêt et le ramener sain et sauf. Il est la maison de son être. Le poète est maître chez lui.

En voyant des hommes et des femmes marcher, l'enfant a eu ce désir de les rejoindre. Cet appétit d'eux. En les voyant, il a su qu'il pourrait **faire** comme eux. L'homme qui avait dit à Animosh de faire attention à sa langue, se mordit la sienne, baissa les yeux qu'il dissimulait derrière ses verres teintés et quitta la table où Animosh et Fauxoeil discutaient des événements que je venais de vivre. S'il n'acceptait pas qu'une humanité est conditionnelle au partage de la connaissance, à son aise! Mais qu'il ne dérange pas deux hommes qui boivent en l'amitié retrouvée.

C'est peut-être à la suite de cette discussion que Fauxoeil fit courir le bruit dans le quartier qu'Animosh, comme tout poète, avait été aux prises avec la violence qui ravage l'amour, la puissance du feu, le jeu des miroirs qui se renvoient l'émissaire à initier et le bouc à sacrifier. Quant à Animosh, il trouvait prématuré que je sois sacré poète par mes amis. Animosh n'avait pas fini de me faire vivre la lie. Boire la lie, c'est accepter de perdre chaque chose en son temps.

Mais tout de même cela me montrait que la fausse rumeur allait s'éteindre et que je pouvais reprendre la suite de la vraie. Animosh intuitionnait pas mal de chemin à parcourir avant de se sentir bien dans ma peau, dans son poète qui pense avec son *faire* en même temps qu'avec sa tête fleurissante. Il devrait mourir puis renaître autre.

Et à ce stade-ci de l'histoire, dans les hautes sphères de l'esprit qu'il occupait, dans les frondaisons de la folie, Animosh était au moins conscient que ce lieu insoutenable, à long terme, est un état, un continent d'où sourd le processus de formation de la pensée, une pensée qui se veut authentique. Délivrée des idéologies et des évangiles.

Je voyais tout le chemin qu'il me restait à parcourir pour revenir les deux pieds bien ancrés au sol. Je ne savais pas la forme que prendrait ce parcours.

Pour dire
je devais sortir du mutisme

Les membres paralysés, et la gorge muette, je contemplai quelque temps ce spectacle [...].

A la fin, ma poitrine oppressée, ne pouvant chasser avec assez de vitesse l'air qui donne la vie, les lèvres de ma bouche s'entrouvrirent, et je poussai un cri...un cri si déchirant...que je l'entendis!

isidore Ducasse, 1868

Je ne dis mots mais je voulais dire.

Je suis né un jour de fête. La mienne bien entendu. Recroquevillé sur moi-même, j'écoutais une musique moelleuse qui parcourait ma colonne vertébrale. Dans cette musique de sphères, je distinguais des rires qui montaient de la cuisine où étaient attablés amis, frères et soeurs, parents et grands-parents, hommes et femmes. Leurs rires m'invitaient à les rejoindre.

Lorsque la mère se délivra, le corps de l'enfant se délia et j'entrai en contact avec l'ambiance. J'avais dû glisser dans des mains habiles qui me hissèrent par les pieds et me couchèrent sur le dos, le ventre. Je n'avais pas idée d'être manipulé. Je n'avais pas idée du tout. Ma tête palpait l'air. Je dus ressentir alors quelque chose d'indicible, d'autant plus que je n'avais pas de mots pour le dire. L'indicible me fit violence. Et la violence m'irrita au plus haut point. Au nombril? C'est ce que j'imagine.

D'autres mains lavèrent puis enveloppèrent le corps de l'enfant dans une couverture et le descendirent à la cuisine où l'on me plaça, parmi cette joie ambiante, sur la porte abaissée d'un four préalablement chauffé. Bien entouré du clan, j'étais partie de cette joie. Je baignais dans l'ambiance; et, malgré l'irritation qui avait momentanément assombri ma naissance, cet instant

d'être en compagnie du rire des miens s'imprégna au plus profond de mon existence.

J'étais habitué d'une joie que confondait un brin de colère. J'étais irrité par l'indicible que m'avait fait connaître des mains habiles et généreuses. En coupant le cordon, ces mains m'avaient peut-être fait saisir le non-lieu même de l'échange que constitue la naissance qui nous laisse sans mots.

J'arrivais dans le monde où régnait l'ordre du malentendu. Je naissais sous le règne d'un mal entendu. Je n'avais pas idée, alors comment pouvais-je interpréter? Mais déjà mijotait un désir d'exprimer ma joie d'être dans cette cuisine avec amis, famille, clan, ce monde pour qui cette naissance avait été un prétexte à la rencontre, à la fête et au rire. Le malentendu brouillait la joie alors que l'enfant voulait déjà l'exprimer, la relever de son dire.

L'enfant devra d'abord se redresser, apprendre à marcher vers l'autre. Puis apprendre à marcher avec l'enfant...

C'est dans l'humiliation du viol subi, lorsqu'il sent qu'il ne possède rien en propre, qu'il n'est pas lui-même, qu'il ne sait pas ce qu'il est, que ses forces cachées commencent à s'émouvoir. Sa personne s'articule, elle se constitue par la résistance; partout où il se libère, il y avait quelque chose, qui l'a libéré.

Elias Canetti, 1975

Ainsi, c'est au moment crucial du conflit, de la tension du corps et de l'esprit que s'ouvre le coeur, comme une lésion bénéfique, une circoncision salvatrice d'où jaillit la parole, de l'éclatement du verbe. Auparavant l'amour n'était qu'une tension, un paradoxe, une équation insoluble dont les deux pôles étaient figés, l'un sur l'esprit, l'autre sur le corps, l'un sur l'éternité, l'autre sur l'absence de durée.

Claire Lejeune, 1967

L'automne est saison belle

Qu'allais-je faire maintenant que j'avais repris la rumeur en mains? Sorti de la caverne, je devais sortir du livre. Donc du mutisme. Vivre d'hospitalité et me réhabituer à tenir la poignée d'une porte. Me tenir debout parmi les hommes. Imparfait mais heureux comme un clown encore abasourdi d'avoir fait son premier show. Vêtu d'Animosh, j'allai frapper à une institution populaire, à l'Université du Québec à Montréal. Le rôle d'une telle institution devrait être, avant toute chose, de permettre aux apprentis de se maîtriser. Je demandai à travailler sur l'oeuvre du romancier Hubert Aquin dont j'avais étudié le **Prochain épisode** en me servant du miroir qu'est le mythe d'Orphée et d'Eurydice.

Dans une lettre de présentation que je lui avais écrite, Animosh disait qu'il avait plongé dans le remous d'une rivière, y avait attendu tout l'automne que l'hiver, enfin arrivé, lui permette de saisir la certitude de son être. Muni de cette certitude, Animosh disait être remonté et avoir vécu, durant l'ascension, toutes les métamorphoses jusqu'à celle, apothéose, du printemps. Devenu débâcle, il avait cassé la glace qui lui bloquait l'accès à l'air libre de

la vie courante. Dans ma demande, je présentais Animosh comme un personnage né de l'hiver de force. Animosh ne m'accordait pas les lettres de noblesse de l'écrivain mais pouvait-il me donner au moins celles de chercheur?

Comme j'arrivais trop tard pour l'inscription et à cause de l'état d'Animosh en ces lieux du délit, je n'insistai pas. Le grand chercheur qui m'avait reçu, répondit gentiment à ma requête quelques semaines plus tard en me conseillant de rencontrer un chercheur de Rimouski. Je connaissais le chercheur en question. J'irais le voir. Pour constater qu'il ne se faisait pas de recherche à Rimouski. Du moins en écriture, c'est-à-dire en révolution intérieure. Comme partout ailleurs, le savoir a exclu le connaître. On ne connaît plus l'*autre* de qui *je* retourne.

Obligé de quitter mon logement de la rue Laval, pour cause de rénovation, j'entreposai mes effets personnels chez Langueloi, un des nombreux amis rimouskois en exode volontaire à Montréal comme tout bon Québécois de souche périphérique, et de naissance excentrique, est appelé à en vivre un, un jour ou l'autre. Porteur chacun d'un centre, on a tous besoin d'un plus petit centre que soi pour le réaliser. J'attendrais avant de prendre une décision sur un prochain chez-moi. Resterai-je à Montréal? Irais-je à New-York ou prendrais-je le chemin de l'exil à Rimouski? Etre patient. Me reposer de ce saut dans le fond qui m'a ramené à l'air comme un rat en proie au prédateur. Calmer l'imaginaire.

En juin, j'assurai mes arrières et mes amarres à Rimouski. L'apprenti avait besoin d'un lieu pour réfléchir. Sur le conseil du chercheur rimouskois, je me suis inscrit à la maîtrise en études littéraires donnée par la composante rimouskoise de l'Université du Québec. On ne me demanda pas ce que je savais du métier d'écrivain. On me conseilla de suivre le cours qu'il me manquait pour terminer mon baccalauréat, interrompu en 1981. Demeurer à Montréal m'apparaîtrait de moins en moins plausible. A mesure que la feuille subirait soleil et pluie, que le vent la malmènerait, j'arriverais à une évidence. Si l'homme n'était pas prophète en son pays, ce n'était pas une raison pour qu'il lève le nez sur son pays, son clan, son territoire de naissance. Même si la périphérie se saigne de sa jeunesse en exode perpétuel

vers les centres, la vie s'y déroule et a besoin qu'on la reconnaisse là comme au centre. Je voulais comprendre. Peu importe le lieu. Durant l'été, vivant d'hospitalité, j'écrivis une ébauche de conte que j'appelai **Est-Ouest**.

Avec Animosh, dans les sentiers longeant la rivière, je permis à ma pensée de se fixer sur les formes de la végétation, sur les mouvements des oiseaux, sur cette prolifération vivante qui se transformait quotidiennement sous mes sens que l'hiver avait déréglés. Redonner aux sens la mesure qui convient au commun des mortels. Sentir les odeurs de la terre, le sous-bois, goûter à la tendresse des feuilles. Me lier à la vie courante. Parcourant avec Animosh la lisière de la forêt, j'essayais de réaliser l'atterrissage. Quand on me parlait, je dressais l'oreille pour ne pas perdre un mot du langage.

Dans les bras de la nature et dans ceux, aussi accueillants que vivants, d'amantes qui bien que charmées par son étrangeté ne pouvaient rien pour lui, je cherchais à humaniser Animosh. On me demandait de sortir du roman. Je n'arrêtais pas de vouloir en sortir. L'amour m'avait fait sauveur de la nature humaine. Animosh était sorti du limon. Oublier cette plongée au centre en regagnant tranquillement la périphérie courante. Quittant des amis, j'en regagnais d'autres que j'avais laissés depuis...

Dès le 21 juin 1985, le combattant Animosh allait connaître le début de l'impuissance. Il serait envahi par le revers de la durée. La machine tournoyait toujours. Ainsi je connaîtrais les deux côtés. Il me suffirait de ramener durant tout l'automne cette durée, cette éternité, ce tournoiement, à des dimensions humaines, celles de mon histoire personnelle. Au mois d'août, quand les sauterelles jaillissent d'on ne sait où, la nausée se manifesterait partout. Sur ses gardes, mais sans armes, je resterais pour démasquer cette mort qui semblait vouloir emporter Animosh et me faire croire à la mienne. L'auteur d'une lettre d'amour qui s'était enivré de rosée allait se rendre jusqu'à la lie. Qui a bu boira? A petite goutte! Avec le temps qui se métamorphosait jour après jour. Un peu avant le déclin du jour, je mélangeais lie et bière. Animosh fabulait et philosophait au plaisir et à l'étonnement des touristes qui s'attardaient sur les terrasses de Rimouski.

Animosh racontait des histoires, la mienne, puisée dans un brouillard jour après jour moins dense mais toujours présent en ma pensée. Animosh sorti du limon, je vivais chez moi comme en exil. Paradoxe. Il fallait en rire. Et je riais. De la lie automnale contenue dans le fond de la rosée printannière, je ferais un devenir. Au début septembre, après que les sauterelles aient chanté tout l'été, j'allai contre vents et marées, contre nausée montante, remonter une seconde fois le fleuve. J'allai chercher à Montréal dans un aller-retour de haut-le-coeur mes boîtes de livres, mon lit, mon classeur. Je vivrais à Rimouski le temps de dire ce printemps vertigineux et cet automne timoré. C'est à Rimouski que je finirais le verre que j'avais commencé à boire à une table sur une terrasse de la majestueuse Saint-Denis qui est parfois, à elle seule, l'île de Montréal et peut-être le Québec entier.

Durant tout l'automne 85, j'essayai de regagner un discours moins échevelé ainsi qu'un sommeil réparateur, celui que mon enthousiasme déclinant s'était acharné à vouloir m'enlever dès la fin de l'été. L'insomnie était-elle présente pour que je dise et que j'écrive? Ecrire m'écoeurait! Je patientais. Je marchais. J'étudiais en équilibrant imaginaire et vie courante. Je pratiquais la natation pour épuiser ce corps qui méritait le sommeil. Je m'étais fait couper le sifflet. L'automne avait pourtant toujours été ma saison. Celle de mes amours!

Ancré à l'université comme à un de mes Occidents, vivant d'hospitalité chez une amie, je passerais l'automne jusqu'à l'hiver. Sans croire à la lie, comme je n'avais pas voulu croire à la rosée, j'essaierai d'écrire des textes analytiques d'oeuvres autres que les miennes pas encore écrites. Avec mes cours à la maîtrise je devais coopérer, répondre aux attentes. Cela me faisait un peu violence mais cette violence, comme la nausée, pouvait se prendre à petite dose. Je devais passer par là! *Quelquechose* en moi m'aidait à me libérer de la vase dans laquelle Animosh s'enfonçait en abordant la culture.

De cet épuisement apparent d'Animosh, naîtrait-il du mieux? J'en avais la certitude! De tout mon être, je serais de la vie courante. Bien écouter les mots que l'autre disait sans y voir toujours sujet à débats entre savoir et connaître. Reprendre les mots que j'écrivais en oubliant des lettres.

Reprendre la phrase que j'écrivais dans laquelle je n'avais pas inscrit la moitié de l'idée qu'elle voulait exprimer. Relire et accepter de n'être personne après que l'imagination m'ait fait croire que j'étais tout. Je n'y avais pas cru, je ne devrais pas cesser de ne pas y croire. Tout chercherait à vouloir m'y ramener. La vie est plus forte que la mort! L'enfance qui avance plus forte que la terre qui attire.

Accepter de vivre, comme chance unique, au même moment, la relativité des choses, la sensation d'être feuille qui tombe, fourmi qui racle, soi qui attire, eau qui noie, radicelle qui suce. Pour que l'enfant puisse se lever. Quand on veut devenir un arbre, on a besoin d'être plus petit que soi.

Je reprenais là où j'avais laissé les recherches au risque de blesser Animosh qui allait bientôt passer l'automne comme une feuille qui donne tout pour son arbre avant de s'enfuir de l'homme. J'essayai de regagner un discours cohérent, intelligent, voire capable d'être échangeable avec le savoir universitaire et populaire.

Il faudrait trouver des alliés, c'est-à-dire des gens qui perçoivent que derrière l'huluberlu existe quelqu'un qui veut comprendre, qui veut rendre compte de son connaître. Pas facile puisque mes proches qui avaient découvert en Animosh un conteur, un fou, un philosophe, un ami, voulaient qu'il conserve ce rôle. Comment leur expliquer la transformation continue avec laquelle je devais maintenant m'accorder? Comment expliquer aux coureurs de savoir et d'illusion que ma connaissance était ce que je ressentais? Comment leur dire que le clown était un état transitoire? Comment leur dire que malgré mes airs, je n'étais pas sorti de l'oeuf. J'avais été initié à l'enveloppe. Après m'être bien reposé, je devrais faire mienne cette initiation et sortir à l'aide de mon dire. Il y aurait des ruptures avec les proches pour protéger l'Animosh en moi qui périssait ou ce *quelquechase* en transformation qui naissait de sa mort. Animosh qui périssait était mon principal allié. Vivre sa mort c'était boire la lie de la rosée!

Pour sortir du mutisme
je devais dire

mot

d'amour

à

une

femme

**Sur des cimes ardues sur des mains étendues/
 j'étais paralysé j'étais aveugle et sans passé/
 sans lendemain j'avais un coeur pour tout
 connaître.[...]/J'étais la proie et le chasseur qui
 s'agenouille[...]/Il y avait un grand désordre dans
 le monde/
 mais moi j'étais en ordre je soudais le temps/ en
 pleine chair je conjuguais sperme et squelette/
 Pour dire vrai mes mains cherchaient à
 s'exprimer.**

Eugène Grindel dit Paul Eluard, 1949

**Je disais donc que je suis né un jour de fête, la mienne bien
 entendu.**

Trente ans plus tard, un matin d'avril et d'attente active, après une longue marche entreprise en mars qui m'avait paralysé les membres, je revis, comme voyant, cette musique d'origine. Mais, contrairement à la première naissance, j'étais conscient d'être manipulé. Je voyais mes mains inconnues qui manipulaient mon être-anger. Comme sage-femme, j'assistais le spectacle qu'elles représentaient. A la fois marionnette et marionnettiste, j'assistais la naissance de l'autre.

Une colère vindicative se manifesta tout de suite après une joie. Une colère confondait ma joie de t'avoir rejoint. Et même si j'avais les mots pour te dire, un mutisme atteignait le coeur de cette joie vertigineuse qui n'aurait pu se dire librement sans que je ne passe aux yeux miens et autres pour un fou, un paranoïaque, un illuminé, un violent, ce qu'apparemment je serais si je ne regardais que les faits en moi.

-Que penses-tu?/ -Etre homme de valeur./ -Tu as trente ans/ -C'est l'âge d'un mulet/ - Est-ce enfance?/ -Nenni/ -C'est donc foleur qui te saisit?/ -Par où? Par le collet?/ -Rien ne connais/ -Si fais/ -Quoi?/ -Mouche en lait; l'un est blanc, l'autre est noir, c'est la distance./ -Est-ce donc tout?/ -Que veux-tu que je tance? Se n'est assez je recommencerai./ -Tu es perdu!/ -J'y mettrai résistance./ -Plus ne t'en dis/ -Et je m'en passerai.

François Villon, 1460

J'avais créé une rumeur et je devais porter sa traînée de poudre à l'air libre. Exploder au risque de vivre la culpabilité fausse qui masque la vraie responsabilité de l'avoir lancée. Culpabilité réelle que je pouvais lire dans les yeux de certains amis qui me renvoyaient une image passée, image de cet étrange qui nichait dorénavant en moi.

Je ne pouvais dire ta naissance sans que s'installe un bruit, un malentendu. J'ai donc cherché à fuir le possible malentendu, à faire le tour de l'indicible et à l'*arraisonner* pour qu'il entende raison. Je me suis éloigné de l'épicentre; je me suis, d'une manière certaine, exilé.

Exilé du lieu du délit, je revenais à moi, dans mon milieu, me pensant en périphérie du malentendu. Là, dans mes certitudes, origines certaines, j'apaisais la mémoire visuelle que le jeu de mains avait aiguillonnée. Mais exilé de l'épicentre je n'en étais pas moins porteur de l'épicentre. L'épicentre n'avait pas eu lieu hors de moi. Il m'avait jeté hors de lui. Donc hors de moi qui t'avais découvert en soi. En périphérie du lieu du délit, je recherchais le calme de l'été et demandais l'avis à ses odeurs charnelles. Que penser de tout cela?

Si le couple
est couple, c'est loin de l'Éden.
Nous sommes les expulsés du Jardin,
nous sommes condamnés à l'inventer,
à cultiver ses fleurs délirantes,
vivants bijoux que nous cueillons
pour suspendre à un cou.

Nous sommes condamnés
à quitter le jardin :
le monde

est devant nous.

Octavio Paz, 1988

Quand, à la fin de l'été, la gravitation terrestre et ses conséquences directes sur les corps voulurent me rabattre sur le sol, je me suis maintenu ferme sur les pieds. Ma réaction de résistance, à ce ciel qui voulait me tomber sur la tête, ne fut rien d'autre que du tactisme, ou peut-être du tropisme négatif, c'est-à-dire une simple réaction naturelle d'orientation ou de locomotion propre aux organismes dits libres et vivaces. Cette réaction, saine lutte de survie, n'en laisserait pas moins des traces de guerrier. Mes proches allaient devoir quotidiennement composer avec le guerrier que tu avais fait de moi.

Comme une tache, cette violence profitait du poids de la vie courante pour faire subsister en moi un malentendu et donc rendre indicible ta naissance. Qu'arrive-t-il maintenant? Ce ciel soudain lourd chercherait-il à me faire croire à l'ordre de l'imaginaire? J'étais possédé...par l'inconnu. Comme si j'étais cet Atlas qui supporterait, en ange des ténèbres, la terre. Voyons donc! Il n'y avait que moi et toi que je devais apprivoiser en me tenant debout devant les autres, mes proches.

Je me sentais au contraire comme Newton. Mais lui n'ignorait pas qu'il était alchimiste. En réponse au «comment ça va» je redécouvrais les lois de la gravité et de la légèreté universelle. Je savais profondément que je ne pourrais croître qu'avec l'enfant que j'avais déjà été, lui qui était avide de tout comme de rien. L'enfant seul m'avait amené jusque-là. C'était donc lui qui m'en sortirait par son vif et naïf désir de durer, par son appétit de connaître et de partager avec les autres. Lui qui avait appris à marcher pour dire sa joie de vivre.

Insomnie

insomnie, impalpable bête/ n'as-tu d'amour que
 dans la tête?/ [...] / insomnie n'es-tu donc pas
 belle?/ [...] / insomnie es-tu l'hystérie.../ es-tu
 l'orgue de barbarie/
 qui moud l'hosannah des élus?/ -ou n'es-tu pas
 l'éternel plectre,/
 sur les nerfs des damnés-de-lettres, / raclant
 leurs vers-qu'eux seuls ont lus./

Tristan Corbière, 1873

J'avais mal de vivre. Il n'était pas question, pour moi qui avais toujours su tirer son épingle du jeu et qui n'avais jamais connu de fin à sa faim, d'accepter d'être charrié, de quelque façon que ce soit, par cette baisse subite de courant. Comme si un courant semblait fuir mon plexus.

En fait, ni la hausse spectaculaire qui m'avait surpris au printemps ni la baisse inattendue qui m'atteignait à l'automne ne m'étaient crédibles. Et pourtant je les avais bien ressenties et elles me charrièrent chacune. Ainsi je me demandais si mon âme, nouvellement découverte, avait été violée? Ou mieux volée? Par les chimères, les monstres, les furies ...? C'était indicible sans que se crée un malentendu. Je le disais quand même. Il faut dire pour se rendre compte. Qu'on réponde «voyons donc» ou bien «oui je connais», l'important était de te dire...

Et devant cette marée de superstitions, de croyances ou de mots plus ou moins sensés, j'opposais l'enfance qui avance contre vents et marées! Aujourd'hui je comprends ce qu'intuitivement l'enfant savait. Je vivais en fait les métamorphoses du temps, j'étais lié au temps. Tu m'apprenais le temps. Mais je portais par ailleurs les habits de quelqu'un d'autre et les valeurs que ces habits protègent. Car pour assister ta naissance, j'avais emprunté le chemin des ancêtres.

Un spleen nauséabond qui voulait taire mes sens cherchait à me gagner à sa cause. Tu ne voulais pas que j'accepte sa domination. Cette nausée niait une joie réelle. Joie de vivre qui m'habite avec puissance depuis cet instant où j'ai rompu les amarres et rejoint les miens. As-tu déjà entendu la parole de l'arbre que l'on coupe? Moi oui! Mais j'étais une feuille d'arbre et non l'arbre. As-tu déjà ressenti la blessure de la bête qui faisande? Moi oui! Mais j'étais un coeur d'animal et non la bête.

La sensation double d'être tant la pomme mûre que la terre qui l'attire me fit connaître l'insomnie, cette peste qu'on dit urbaine. Et là où je logeais, l'insomnie était symptôme d'un mal de vivre. Depuis que je t'avais rejoint, j'étais étranger chez mes amis. Irrité avant même que le camion des vidanges ne vienne chanter sous ma fenêtre, irrité malgré mes oreilles bouchonnées, je vivais l'impuissance de quitter cette hospitalité et celle d'écrire l'indicible. Je patientais avec la bande d'étourneaux qui logeaient sous le toit et j'essayais de ne pas faire de bruit sans te nier. Car c'est par ton bruit qu'en silence j'étais possible.

**J'avais compté d'abord beaucoup sur les mots.
Jusqu'à ce qu'une espèce de corps me sembla
sortir plutôt de leurs lacunes. Celui-là, lorsque
je l'eus reconnu, je le portai au jour.**

Francis Ponge, 1928

En fait je ne pouvais écrire sans me faire nausée. Ecrire accroissait ce bizarre mal à l'âme. Délaissant donc le crayon et prenant le risque d'être mal entendu, je disais à qui voulait m'entendre. J'en fis rire plusieurs avec mes histoires sans queue ni tête, avec mes histoires de cheval chevauché par un coq, cheval qui gratte la terre avertissant le rat qu'il lui faut monter la graine qu'attend le coq pour rencontrer la poule qui pondra l'oeuf de terre. J'en fis rire plusieurs et plusieurs me demandèrent de me taire, d'oublier, de sortir de mon imaginaire.

Durant cet automne d'insomnie, j'ai convoité comme jamais le sommeil jusqu'à ce que j'accepte enfin de le perdre. Je me disciplinais. A tous les jours, je plongeais dans la piscine tel un olympien qui passe son temps en longueur. Le soir, quêtant les charmes de Valériane, j'essayais de calmer les nerfs qui avaient été mis à vif par la débâcle et que travaillaient sans relâche les marées aux retours nombreux.

Aidé de mon enfance qui rebondit à tout appel, jour après jour je reprenais en mains les guides. Parallèlement à l'ébruitement ou à l'éloignement des histoires folles, j'étudiais cette naissance de l'être-anger, la tienne. Je consignais ce que les littératures vraies m'en confirmaient. Puis, telle la saison qui prend la place de l'autre, aux premières longues journées de l'hiver, le calme succéda à la tempête. En surface, les choses s'étaient tassées...d'elles-mêmes.

L'attraction terrestre avait repris depuis quelques semaines son poids normal et mon corps avait retrouvé une résistance proportionnelle. Mon plexus se ressentait moins de ce coup de soleil qui l'avait atteint au sortir de l'hiver de force.

Quelques jours après que, ivre, j'aie demandé à mes amis ce qu'ils détestaient le plus, donc peu de temps après qu'un plâtre recouvre les os de ma main droite, alors que je sortais de chez mes vieux amis, j'arrivai face à face avec un merle qui traînait sur le trottoir une aile cassée. Voulait-il que je le mette à l'abri? Où voulait-il me dire que je n'étais pas seul?

Overdubb, l'Être d'amour à l'être aimé

À l'hiver, après que les choses se furent tassées d'elles-mêmes, je délaissai Valériane et ses philtres calmants. Je repris mon quart au bar de la mer à boire. Le calme était revenu. Mais la mémoire conservait fidèlement les bribes à double fond d'un vertige encore indicible. Alors quand j'enivrais de vin blanc la conscience, une colère vindicative jaillissait de mon inconscient et empruntait le chemin de mes paroles comme si amour et guerre s'y débattaient dans un filet inextricable.

Dans ces moments, mes amis pleins d'attention regardaient l'heure. Étais-je bien entré dans ce qu'ils appelaient ma phase lougarou? Cette marque d'attention m'avertissait que le rire était de rigueur.

Durant tout l'hiver je poursuivis mes cueillettes littéraires. Je repris aussi du poil de la bête. En réalité, tu écumais. À la fin de cette saison froide, en avril et en l'absence d'amis bienveillants qui auraient dédramatisé cette nuit d'ivresse aux couleurs de Tchernobyl, ma main droite, bien qu'habile, ne sut retenir le chaos du dedans et fracassa sur un mur ce qui m'affectait, cet indicible qui brouillait la joie de mon être depuis cette naissance que j'avais assistée. Je voulais témoigner. Rien ne pourrait empêcher cette altérité, née en moi, d'exprimer sa présence au monde.

Cette cassure était un signal que je quitterais cette hospitalité non désirée. Reprendre la route avant de te faire mal, de me mutiler. Signe aussi que je devrai un jour ou l'autre troquer la bouteille contre la plume. Se remettre en

marche avec lucidité. L'ivresse sans bouffe ou sans victuailles déséquilibre. Le fil-de-fériste en oublie même son corps. Il s'accroche à sa bonne étoile et perd le fil. La table et le rire avec les convives, rien de mieux pour digérer l'ivraie. Tant il est vrai qu'on ne peut se libérer d'une émotion sans la dire à qui nous la fait éprouver. Dire à cet autre qui habite le dedans ou le dehors.

Au coeur du printemps suivant, tandis que les os cassés se soudaient, une fleur avait tigé de mon plexus. En m'éveillant j'y avais porté ma bouche et mes lèvres conservent encore son goût de miel.

Ma joue aussi porte en mémoire l'été suivant quand elle a été émue par la langue d'un chevreuil qui s'était approché pour la lécher. Cette présence de la nature chaleureuse dans mes rêves signifiait peut-être que l'épicentre referait surface, que cet exil issu de la force des choses se terminerait. La nature m'invitait à poursuivre le voyage qui me ramènerait chez moi.

**Il faudra nécessairement entreprendre le voyage iconoclaste vers le centre de l'imaginaire. La réalité sourcière qu'on y découvre, c'est celle du sentiment entre les lois de l'esprit et celles de la chair. Cette réalité charnière n'a rien d'édénique. En fait d'oiseau bleu, on y trouve un cœur débordant du ressentiment accumulé par des siècles d'hypocrisie et d'abjection; une coulpe dont on sait qu'il faudra la porter aux lèvres et la vider jusqu'à la lie. Le premier contact avec la réalité du fond du cœur le soulève. C'est la nausée devant l'héritage de boue, devant le merdier commun dont l'être va devoir se curer pour devenir transparent, pour devenir propre à soi. Apaisé le premier é-coeuement, il faut se mettre à l'oeuvre, à l'analyse de ses dégoûts[...]
Devenir soi, c'est d'abord se débourber, littéralement se démerder avec tous les moyens du bord...**

Claire Lejeune, 1985

Aide ton cheval et ton cheval t'aidera

Tout ce qui ne se partage pas tend à déborder. Partager : entendons par là échanger change pour change, troquer une expérience authentique de telle nature contre une autre expérience authentique de même nature. Etait-ce que je ne pouvais partager avec n'importe qui cette lie que je buvais à l'automne 85 et qui m'envahissait comme nausée depuis le mois d'août? Je la ressentais plus vive quand je rencontrais des gens intéressés. A quoi? Je ne pourrais dire! C'est comme s'ils accéléraient de leurs présences intéressées un processus lent et imperturbable. Celui de la feuille qui se décolore. L'air ambiant est de plus en plus acide.

Tout peut se prendre à petite dose. Autrement dit, l'autre se sentait bien quand j'étais avec des gens désintéressés. Les intéressés, comme une mort qui arrive avant son temps, épuisaient l'autre qui n'avaient pas besoin d'eux ni d'elle pour mourir. Vous repasserez! Je ne suis pas prêt! J'ai tellement de choses à goûter encore! Le même phénomène se produisait avec les mots et les discours.

Des discours et des mots me levaient littéralement le coeur. A moins d'être maso, je n'avais pas grand solution. Sans les fuir, car je ne voulais pas me fermer ni à personne ni aux mots, j'allais là où il y avait désintéressement. Car il me permettait de boire à une vitesse qui ne me violentait pas outre mesure. Il m'aidait, me rassurait et m'accordait avec le temps. Le désintéressement me confirmait que la vie est joie malgré l'intérêt qui la sape dans son essence même. Celui que véhiculaient certains amis et certains discours m'était un encouragement à continuer à marcher, à avancer malgré cette nausée qui connaîtrait sa fin à son heure. Pourquoi pas au 21 décembre, puis qu'elle avait commencé au 21 juin. D'un solstice à l'autre!

Animosh périssait en moi. Comme si l'énergie fuyait mon corps. Est-ce que je portais la mort dans l'âme? Ainsi l'amour que j'avais voulu partager en 84 s'était transformé, après cette plongée dans les vents équinoxiaux, en mort d'un ami. Animosh mourait-il en moi? Mon coeur d'animal cesserait-il de battre? L'enfant naissait déjà de cette mort. Je le sentais cet enfant qui prendrait un jour la parole pour déchirer l'enveloppe comme un arbre nouveau qui sort, en amande, du fruit d'un arbre ancien.

Certaines sensations avaient la couleur des égoûts que les Rimouskois rejettent dans le fleuve. Je n'avais jamais connu un tel état. Je me surprénais à le dire. La nausée de Jean-Paul Sartre, le spleen de Baudelaire, le nénuphar qui meurt dans *l'Écume des jours* de Vian n'étaient donc pas que fiction. Mais je ne pouvais même pas l'écrire. Sans me faire violence. Sans accélérer un processus normalement lent. Une feuille ne tombe pas avant son heure. C'est d'amour que je voulais écrire, pas de nausée. L'écriture augmentait la nausée. Je n'écrirais pas autour de... J'avais été fier de dire, durant mon transit d'avril à Rimouski *il a bu son verre comme les autres, les gueux les gueux sont les gens heureux...* L'enfant me donnait l'orgueil de finir le verre!

Accepter d'être piqué par cette abeille qui pollennise en même temps qu'elle prend. L'abeille est un cueilleur qui sème. Un nomade sédentaire!

J'aimais trop la vie pour croire à la mort qu'Animosh me faisait connaître. Phénix est l'oiseau qui renaît de ses cendres. L'enfant curieux que j'étais renaissait de la belle mort d'Animosh. Animosh se confondant maintenant à l'eau qui avait lavé le bébé, à la mer qui se retire, au sel qui colle à la peau, je m'appuyai sur l'enfance pour participer, jour après jour, à la vie courante. Je passais de la nature retrouvée qui se perdait à la culture perdue qui se retrouvait. De l'imaginaire qu'interrompait l'automne, je revenais à la vie courante qu'avait interrompue le printemps de l'hiver.

Mais que l'imaginaire est tenace. Autour de moi, les gens les plus intéressés ne comprenaient pas ce revirement. «Je ne suis pas allé là pour rester assis sur mon cull!» Leurs réactions étaient-elles méchanceté? Je pense plutôt d'amour possessif. Je vivrais l'hospitalité comme partie de la lie. Car elle était accidentelle. Je n'avais pas souhaité cette première hospitalité. Elle s'était comme imposée. Je devrais me faire comprendre et accepter l'incompréhension. Je ne comprendrais pas tout. Je tiendrais le pas gagné. La poésie est courage! Tu m'aidais à exiger respect!

Bien sûr je vivais la saison en enfer de Rimbaud mais *merdre* on était en 85 et l'enfer qui sont les autres de Pascal ou de Sartre? je n'y croyais pas plus que je ne croirai à l'Apocalypse.

D'ailleurs les autres, l'autre, n'était-ce pas moi depuis que j'étais sorti comme un rat de mon logement montréalais? N'étais-je pas simultanément cet ami que l'on reconnaissait et cet étranger que l'on rencontrait pour la première fois? Je vivais l'autre qui serait un enfer! Tout feu tout flamme, l'auteur de la lettre d'amour était devenu. Je marierais en temps et lieux ce feu à l'eau. Pour l'instant j'essayais de ne pas l'attiser. Je nageais à tous les jours. Jusqu'au sommeil, l'enfance qui avance saurait me conduire. L'hiver qui s'annonçait serait un lit blanc sous lequel l'ours hiberne. Je connaîtrais assez tôt les jolies transformations de cette lie.

**Et le poète est parmi nous, sur la chaussée
des hommes de son temps. Allant le train de notre temps,
allant le train de ce grand vent.**

**Son occupation parmi nous : mise en clair des
messages.**

**Et la réponse en lui donnée par illumination
du coeur. Non point l'écrit, mais la chose même. Prise
en son vif et dans son tout. Conservation non des copies,
mais des originaux. Et l'écriture du poète suit le procès-
verbal. (Et ne l'ais-je pas dit? Les écritures aussi
évolueront. – Lieu du propos : toutes grèves de ce monde.)**

Saint-John Perse, 1945

Ç'est d'une éthique de la création que le siècle a besoin!

Claire Lejeune, 1985

Il n'y avait pas, avec clarté, d'assise langagière à cette révolution intérieure que je vivais. Étais-je un cobaye? Le cobaye de moi-même. Je commence à peine, aujourd'hui en 1989, à entrevoir la possibilité d'exprimer un peu de lumière sur cette révolution. Faut dire qu'il s'en est passé des choses sur la planète depuis quatre ans.

Bien sûr il en existait en 1985 de ces maîtres en intégration du soi par le moi. Je ne parle pas de gourou. Je pense aux loups-garous. Le Québec littéraire en possède de ces alchimistes autochtones. Borduas est le premier. Ferron est le second. Les deux avaient tenté d'aider le poète Gauvreau. Mais sa jeune société idéologique n'avait-elle pas fait de lui un héros? Les héros sont condamnés d'avance. Borduas s'est exilé à Paris, se confrontant au noir et au blanc pour permettre l'émergence de la couleur au Québec. Ferron s'est exilé dans l'infériorité ou l'intériorité? québécoise, se confrontant à la folie et à la raison pour permettre l'émergence de la pensée. Mais ce sont deux maîtres dont les enseignements ne se rendent pas encore à nous. Et pourtant, leurs enseignements, même tordus à cause sûrement de la force d'inertie qu'ils avaient rencontrée pour arriver à vivre la naissance, sont valables pour les apprentis qui ne se contentent plus des évangiles, des idéologies et des grilles qui en découlent.

Ils sont valables mais avec le regard distinctif que nous apporte l'Occident. Sans un échange authentique avec l'Occident, comment se rendre compte que nous étions dans une abstraction, que notre destin était détourné à d'autres fins que la réalisation individuelle de chacun? Comment nous rendre compte que nous habitons le continent de la folie? Les maîtres en création ne sont pas fortune en Occident. Mais depuis la Seconde Guerre, ils se rendent jusqu'à nous et opposent leurs authenticités aux idéologies et au blocus spirituel.

Comment l'apprenti écrivain peut-il interpréter l'exil, la folie, les suicides tentés ou réussis des créateurs québécois qui l'ont précédé? Ces créateurs n'étaient pas des malades, des fuyards, des perdus, des héros, des grands ou petits auteurs de fictions, etc.... Ils étaient des hommes qui tentaient de se réaliser ici au Québec; qui ont vécu une révolution individuelle et qui ont plus ou moins réussi à la partager sur la place publique parce que le Québec était plus enclin à la réaction au passé qu'à l'entière responsabilité du lendemain. On ne peut se couper d'hier sans annuler demain. Mémoire de création.

Dans les universités, là où s'analyse la création, on parle la plupart du temps de quelque chose qu'on ne connaît pas. On utilise des grilles créées à partir d'analyse d'oeuvres passées qui sont plus ou moins des oeuvres authentiques, je veux dire éclairantes, quant à la folie et au suicide qui furent le destin de créateurs québécois qui marquent notre histoire et notre culture. Non à l'imaginaire qui tue et prend! Oui à l'imaginaire qui donne et rayonne!

Travailler avec des grilles c'est demander à l'apprenti de trouver son propre centre sans rentrer dans la forêt. Lui demander de travailler avec des contraintes c'est lui demander de ne pas trop s'impliquer. Sans implication, l'apprenti ne peut discuter des raisons réelles qui ont conduit le créateur passé à quitter la vie courante. Il ne s'agit pas de rentrer dans sa vie privée. Il s'agit de désocculter l'expérience intérieure. De la faire sienne. Qui nous pourrions empêcher que cela se reproduise! Éviter que l'autodestruction soit le prix à payer pour avoir osé connaître soi! C'est vers l'autogénération qu'on doit conduire l'apprenti! Non vers un savoir qui, sans implication personnelle, ne fait rien de plus que réélire l'ordre établi.

On dit encore aujourd'hui aux apprentis de rester à la périphérie et d'observer le centre avec des lunettes d'approche. Comme si le centre était visible autrement que par le dedans. Le centre n'existe pas tant qu'il n'est pas découvert par qui l'appelle, le veut, le souhaite, le désire, par qui en a soif. Nous sommes tous porteurs d'un centre. D'un potentiel. Lorsqu'il le découvre, le créateur peut l'opposer à la barbarie universelle.

Le Québec est jeune. Mais il est mature. Il arrive maintenant à ce stade où il doit échanger les courants forts qui l'animent dans toutes les directions à la fois. Il faut sortir de la fiction, de ses interprétations pseudo scientifiques, et parler clair. Après Ferron, il ne saurait y avoir de bouc émissaire sans que cela ne ternisse sa mémoire. Ferron et Borduas savaient qu'après eux le déluge ne serait plus possible. Ils aimaient la vie. Ils ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour être avec le Québec d'aujourd'hui, la planète urbaine d'aujourd'hui. Ils n'auraient jamais accepté qu'on fasse d'eux des pères spirituels.

Un faiseur de chemins ne naît pas du néant. Il naît d'un rêve d'enfant. Il naît d'un quartier de planète, d'un point du continent, d'un coin du pays, entre deux voisins, il est membre d'une famille. Il ne peut et ne doit couper les racines qui le relie à son territoire. Il ne doit se couper de l'Occident de départ quand il plonge dans le centre. Il doit garder en vue le retour, l'autre avec qui tout est possible. Plonger avec en tête l'autre! Qui n'est pas l'enfer mais la chance de retrouver sa peau! De la sauver! L'imaginaire qu'il découvre en s'éloignant, en se fractionnant, cette essence qu'il voit en enlevant ses habits est aussi celle de son territoire, de son enfance, de son clan. Il se libère de la tribu pour ranimer la nécessité de sa langue; il ne peut couper ces racines qui le relie aux autres sans s'asphyxier, sans étouffer la langue originelle et par le fait même tuer dans l'oeuf l'authenticité de sa pensée et la pérennité de la tribu. Sans l'autre avec qui il la partage, la pensée n'est rien. Pour parler comme Lejeune, le créateur doit accepter l'imparfait. Pour parler comme Borduas, il doit acquérir la patience et l'humilité génératrice. Pour parler comme moi, il doit revenir à tous ses occidents de départ pour se rendre compte.

L'unité monothéiste est trinitaire. L'unité poétique est à quatre termes. L'une est spéculative, l'autre opérative.

Le transfert d'une structure mentale à l'autre est décisif.

La révolution sémantique qu'implique cette haute qualification de soi régénère la signifiante des mots de la tribu. Leur sève fait éclater les vieux codes dictionnaires. Quand se ressuscite la chair des mots les plus abstraits, l'étymologie sort de sa léthargie et se remet librement à l'ouvrage. On ne fait plus dire aux racines du langage ce qu'elles ne veulent pas dire. En parlant de source, elles éveillent l'oreille au bois dormant. La langue est à la noce quand elle a jeté son corset par-dessus les moulins.

Claire Lejeune, 1985

Un jour je redonnerais printemps à l'automne

Depuis quand vivais-je le temps? Y eut-il un début? J'avais vécu la mort d'Animosh tout en lisant l'enseignement des Senoï, tout en puisant dans l'enfant qui m'accompagne depuis la naissance. C'est en lui que j'avais retrouvé une force réelle. Les Senoï? On peut dire de ce peuple, comme on pourrait le penser des Mohawks, qu'ils s'enseignaient le soi par le dire du rêve. Le clan ou la tribu encourageait l'enfant à voler dans les airs, à vaincre le Minotaure, à exiger de lui un cadeau, à rapporter ce cadeau aux autres membres du clan. Ce cadeau était parfois un chant, parfois un dessin. Mais l'enfant était membre à part entière du groupe. Il était du monde. Le groupe lui apprenait à faire face aux ennemis. Et si l'enfant se retrouvait débordé par la force des ennemis, il n'avait qu'un cri à lâcher et les siens accouraient pour l'épauler dans son combat nocturne, pendant qu'il sommeillait au cœur de la tribu. Au réveil, il racontait. Au réveil, il était du monde qui avait une parole. Mais la poésie, elle, voit le jour, parle jour.

L'enfant qui avait prêté ses sens à la vie courante m'avait permis de boire la lie jusqu'au solstice d'hiver, où tout, subitement, avait paru si simple. La machine avait mis fin à son tournoiement. Overdub avait cessé ses

interprétations. Plus de nausée. Plus d'imaginaire. Plus d'Animosh. Mais il y eut plus encore. Au sortir de cet automne 85, le lendemain où tout avait cessé, j'étais tombé sur le langage contemporain que j'avais désiré tant entendre. Ce n'aura pas été un échange de vive voix avec un homme, cela aura été la lecture d'une femme, d'un écrivain belge d'expression française. Ses mots furent aussi un baume. La journée, comme l'hiver, s'était ainsi annoncée ensoleillée.

A partir du moment où la citoyenneté de la poésie – ayant été mise en doute par le poète lui-même – se révèle à lui dans sa nue nécessité, la fonction poétique se désintimide et cherche sa place au soleil. La confiance en soi naît de la lente dissolution du besoin de reconnaissance publique. C'est la seule assurance que m'ait livrée l'expérience poétique. Non que je sois quitte de toute dépendance narcissique du regard d'autrui, mais elle ne peut plus déterminer ma conduite. Je ne risque plus aujourd'hui de prendre la notoriété pour un critère de valeur humaine. Je ne m'excuse plus auprès des Goliath d'être de la lignée de David. Ma niaiserie est en voie de disparition.

Claire Lejeune, 1985

Lorsque la pensée devient un destin, l'authenticité se fait ligne de conduite.
C'est elle qui pilote l'existence à travers ses multiples écueils.

Claire Lejeune, 1985

Rien ne s'opère, rien ne secrète. Tout se troque.

J'avais connu l'éclosion de la feuille et sa chute : tout restait à faire. Le dire pour commencer. Tout restait à comprendre. A commencer par vivre la suite qui m'amènerait à tout dire. Mais donner du temps à l'oubli. Alternier entre le dedans et dehors. Apprivoiser tout. Préparer lentement la suite. Je n'en finirais jamais d'interpréter cette naissance autre. Alors garder la lucidité acquise malgré les apparences.

Un année passera durant laquelle *quelque chose* me guidera malgré les grands moments d'ivresse. Je n'étais pas prêt à dire. Pourtant, au printemps 86, j'écrirai une page à la mémoire de ma grand-mère Claudia Gagnon Morissette. Puis à celle de Tchernobyl. Je quitterai la première hospitalité à la fin de l'été 86. J'avais écrit un texte dans lequel j'entrais et liais monde et personne en une ronde. Une saison passera avant que j'écrive le vertige de la plongée intérieure, vécue comme une naissance autre. Dire à **Rimouski**, en exil volontaire, **l'esprit des lieux**.

Première affirmation du poète? Avec une boussole plus ou moins mienne. L'enfant se retrouvant d'un seul mot, fixé dix jours durant, sur le fil d'équilibre. L'enfant revenant à reculons sans tomber. Traverser le miroir en sens inverse. Fier d'avoir dit, d'avoir responsabilisé l'accident printanier, mais inquiet, sinon apeuré, du fait que l'écriture m'avait remis en marche, je pris mes distances d'avec elle. Mais ce dire et cette marche m'avaient donné désir de partager la vie courante avec l'autre; la force de sortir de l'assistance publique. Laisant l'écriture pour un temps, j'irais reboiser l'arrière pays. Avec en tête et en bouche le conte d'un certain pays. Et cette fois-là je souhaiterai l'hospitalité. J'y mettrai tout mon coeur.

Passionné par Grisedesroches aux yeux complices, j'apprendrais qu'elle serait ma seconde et dernière hospitalité du mythe. A l'hiver 87, je ferais la paix avec l'écriture. Je relirais les brouillons. Continuer leurs développements. Tentative d'écrire une première synthèse de la révolution intérieure. Ecrire en **co-naissance** de *chase*. Apprivoiser le vertige d'une pensée qui restait ouverte plus je me concentrais. Apprendre à ouvrir et à fermer. S'articuler. S'arc-bouter. Alternier entre l'écriture et la marche. Ne pas toujours confondre le dedans et le dehors. Distinguer l'imaginaire de la vie courante tout en restant fidèle à une autorité naissante.

Au début de l'année 88, je me préparais sans le savoir à sortir de l'*Odysseus* d'Homère. Le passeur s'apprêtait à sortir du mythe. L'écrivain préparerait sa sortie. Il revivrait en réalité le dégoût de l'automne 85 comme s'il était habité, pour sa vie durant, de la mort d'Animosh. Sensation de mort comme fracture d'amour qui permettrait au saumon de remonter les chutes et les courants vers le lit de sa rivière. Revivre ce dégoût qui donne réalité à la lésion du coeur, pour retrouver l'eau douce, pour avoir la force et la puissance de remonter les chutes jusqu'à l'autre qui l'accompagnait. Le cheval s'était ainsi assuré, par cette lésion écrite comme un don de soi, qu'il était bien en possession de ses bois avec lesquels l'original saurait foncer vers son marais. L'homme derrière l'oregnac débusqué arrivait. L'original rejoignait l'original.

Après sa sortie du mythe, le passeur aurait un tour complet, une première spire de la spirale de son être, à raconter et à partager avec l'autre qui est

passionné. Sorti comme il était entré mais en sens inverse, il pourrait proposer aux siens de nouvelles relations basées sur la création et non plus sur la domination ou la possession. Comment se ferait cette sortie? Comme un don de soi. Un don de vie? En faisant d'oeil de terre une langue d'oïl. Le don de vie, la mort en face? Deuil de la végétation et de l'animalité terrassées par l'automne? Après le reboisement au printemps 88, j'avais intuitionné que je vivrais le plus bel automne de ma vie. En commençant l'automne par la cueillette des pommes, j'étais arrivé au début de la fin, je responsabiliserais ainsi l'automne de la chute par une résurrection printannière. J'écrirais le tout sans voir venir le retour. Il viendrait à l'improviste cet automne printannier comme un homme devenant un arbre sa vie durant. Créateur de cellules vivantes au printemps comme à l'automne. La mort au coeur, la vie sous l'écorce.

J'avais écrit en 87 **Ainsi au printemps l'eau tonne**. La lucidité et l'autorité d'un poète ne s'acquièrent pas en criant ciseau. Son autorité n'est pas un pouvoir de domination. Sa parole n'est pas qu'un jeu de mots. Pour faire le deuil, l'amour et la mort en face, j'écrirais dix jours durant. Dire fixé d'un deuil qui introduirait la suite... d'une dernière semaine de création. Le vrai voyage! Que je prendrais sans vertige? Comme si le besoin primaire d'imagination se résorberait à mesure que le clown se rapprocherait de ses amis. A mesure que le clown sacré payait sa dette à l'Oiseau-Tonnerre.

Ne plus croire à l'imaginaire, l'automne venu, comme on ne croit plus à cette neige du printemps qui tombe aux temps des sucres et qui passe presque inaperçue. A l'exception de l'enfant qui lance des balles de neige ou qui goûte à la neige trempée de sirop, on ne croit plus à cette saison car on sait qu'elle ne durera pas. Elle fait même pitié devant la réalité qu'éclaire ce soleil qui dévoile ses feuilles en silence vers l'été. L'imaginaire comme la neige allait fondre en peu de temps! Une semaine. Il fera quand même perdre à l'écrivain toutes les notes de ses voyages. Ménage du printemps en automne oblige! Qu'importe, l'homme de paroles comme le musicien demeurerait bien vivant.

Le vrai voyage. Rimouski. Le retour chez lui d'un homme s'affranchissant de cette coquille, ce fruit qui gardait l'amande porteuse d'arbre. Le saumon, ne craignant ni rocs ni sauts, puisqu'il les maintenait à distance avec les bois de

l'original, remontait d'aval en amont et rejoignait le lit pour que la pérennité des choses vivantes s'accomplisse. Djaimé et Vieille Tabarnak se retrouvant. Vieille Tabarnak écrit sur tous les murs de la ville. Une ville qui l'élisait.

L'homme arrivant en ville, disant aux siens, de vive voix, ce voyage qui s'achevait en commençant par le deuil de sa nature. Voilà que la lutte entre le mythe finissant et la vie courante naissante désagrègerait l'angoisse née d'un désir d'Orient, d'un appétit de commercer avec un autre centre, cette angoisse qui avait créé l'imagination et la magie.

Retour à la réalité! Etais-je sorti de l'oeuf? *Il ne saurait y avoir de liberté pour un seul.* Le Québec entier était sorti de l'oeuf de Christophe Colomb! Le reste, comme toujours, serait une question de temps et de questionnement du temps. Nous commençons à vivre.

Maintenant que deux orignaux, **l'oregnac**, fréquentent le même marais en toute tranquillité. Maintenant qu'autour d'eux la paix tous les jours est de l'ordre du possible. Parce qu'entre toi et moi, deux oreilles sorties de nos sexes faits l'un pour l'autre, tendent la même ouïe d'une langue qui affranchit et qui libère.

Nous commençons à vivre. Maintenant que l'été, comme un escargot, arrive en silence.

BIBLIOGRAPHIE sommaire

Hannah Arendt, **La vie de l'esprit** (volume 1) **La pensée**, PUF collection Philosophie d'aujourd'hui, Paris. (1971/1977-1978/1981)

Yves Bonnefoy, **l'Improbable et autres essais** suivi de **Un rêve fait à Mantoue**, Gallimard, collection Idées (c mercurie de france 1980), Paris, 1983

Paul-Émile Borduas, **La transformation continue**, 1947 inédit paru dans **Borduas ou le dilemme culturel québécois** de Guy Robert. Les Éditions Internationales Alain Stanké. Montréal, 1977.

Paul-Émile Borduas, **Lettres à Gauvreau**, parues dans la revue Liberté, Montréal CE novembre 1958.

Paul-Émile Borduas, **Textes: Refus Global et Projections Libérantes**, les éditions Parti pris, Montréal, 1974

Hermann Broch, **Création littéraire et connaissance** (*Dichten und erkennen*, 1955) Gallimard, coll. TEL, Paris. 1966.

Elias Canetti, **La conscience des mots**(*Das gewissen der worte*, 1976) les éditions Albin Michel/les grandes traductions/essai, Paris. 1984.

Tristan Corbière, **les Amours jaunes**, Gallimard/NRF, Paris. 1973

Isidore Ducasse dit le comte de Lautréamont, **Oeuvres complètes (Les chants de Maldoror, Poésies, lettres)**, Livre de poche, Paris. 1963

Lawrence Durrell, **Le sourire du Tao** (*A smile in the mind's eye*, 1980), Gallimard, Paris. 1982.

Mircea Eliade, **Images et symboles, essais sur le symbolisme magico-religieux**, Gallimard, Paris. 1952.

Mircea Eliade, **Forgerons et alchimistes**(première édition, 1956), Flammarion, coll. Champs. (revue et corrigée), Paris. 1977.

Mircea Eliade, **Le mythe de l'éternel retour**(*la régénération du temps*)Gallimard, coll. Idées, Paris. 1947/1969

Paul Eluard, **Oeuvres complètes**, Tome 2, Gallimard, coll. La Pléiade, Paris. 1968

Michel Foucault, **Histoire de la folie à l'âge classique**, Gallimard, coll. TEL, Paris. 1977

Jacques Ferron, **Du fond de mon arrière-cuisine**, éditions du Jour, Montréal. 1973

Gustave Guillaume, **Langage et science du langage**, Librairie A-G Nizet, Paris/ Presses de l'Université Laval, Québec. 1964.

- Claude Hagège, **L'Homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines**, Fayard/folio/essais, Paris. 1985(revue et corrigé 1986)
- Edward T. Hall, **La dimension cachée(The Hidden Dimension, 1966)**, Seuil, coll. Points, Paris. 1971.
- Héraclite, **Fragments**, éditions PUF, collection Epiméthée, Paris, 1986.
- Homère, **Odyssée**, Livre de poche, Paris. 1960
- Yachar Kamal, **La légende des Mille Taureaux (Binbogalar Efsanesi, 1971)**, Gallimard, Paris. 1979.
- Claire Lejeune, **L'instant ou la connivence de la nostalgie et de l'utopie**, dans Cahiers internationaux du symbolisme, no 12, Mons, 1966. pp.45-58.
- Claire Lejeune, **Aujourd'hui la poésie**, dans Cahiers internationaux du symbolisme, no 19-20, Bruxelles, 1970. pp.35-44
- Claire Lejeune, **La liberté comme sens de l'expérience intérieure**, dans Cahiers internationaux du symbolisme, no 14, Mons, janvier 1967. pp.25-38
- Claire Lejeune, **Du désir à la parole**, dans Cahiers internationaux du symbolisme, no 15-16, Mons, 1967-1968. pp.29-52
- Claire Lejeune, **L'Écriture et l'irréfrence**, dans Cahiers internationaux du symbolisme, no 29-30, Mons, 1976
- Claire Lejeune, **De mémoire d'arbre et de chardon**, dans Cahiers internationaux du symbolisme, no 45-46-47, Mons, 1983
- Claire Lejeune, **Des Indes aux Amériques** dans Cahiers internationaux de symbolisme, no 51-52, Mons, 1985 pp.73-87
- Claire Lejeune, **La peur du Neutre**, revue Possibles, Montréal. Automne 1985, pp 45-59.
- Pablo Neruda, **J'avoue que j'ai vécu(Confesio que he vivido, 1974)**, Gallimard, coll. Folio, Paris. 1975.
- Gaston Miron, **L'homme rapaillé**, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal. 1970.
- Overdubb, **L'Être d'amour à l'être aimé**, éditions Le Tourneur de Yert, Rimouski. 1988-9.
- Octavio Paz, **Lettre de Créance, Cantate**, paru dans La Nouvelle revue Française, Paris. Septembre 1988.

Francis Ponge, **Le parti pris des choses. Précédé de douze petits écrits- suivi de Proêmes**, Gallimard, coll. Poésie, Paris. 1948(1926,1942).

Jean-Michel Robert, **Comprendre notre cerveau**, Seuil, coll. Sciences, Paris. 1982

Ernesto Sabato, **l'Écrivain et la catastrophe**, Seuil, Paris. 1987.

Saint-John Perse, **Yents** suivi de **Chronique**, Gallimard, coll. Poésie, Paris. 1945

Saint-John Perse, **Eloges** *suivi de* **La Gloire des Rois, Anabase, Exil**, Gallimard, coll. Poésie, Paris. 1960.

Claude Lévi-Strauss, **Tristes Tropiques**, Librairie Plon, coll. Terre humaine, Paris. 1955

Claude Lévi-Strauss, **La potière Jalouse**, Librairie Plon, Paris. 1985

Tahca Ushte, Richard Erdoes, **De mémoire indienne (Lame deer seeker of visions, 1972)**librairie Plon, Paris. 1977 .

Jean-Pierre Vernant, **"l'Individu dans la cité"** dans **Sur l'individu** (ouvrage collectif) Seuil, Paris. Juin 87.

François Villon, **Poésies**, Gallimard, coll. Poésie, Paris. (1949)1973.